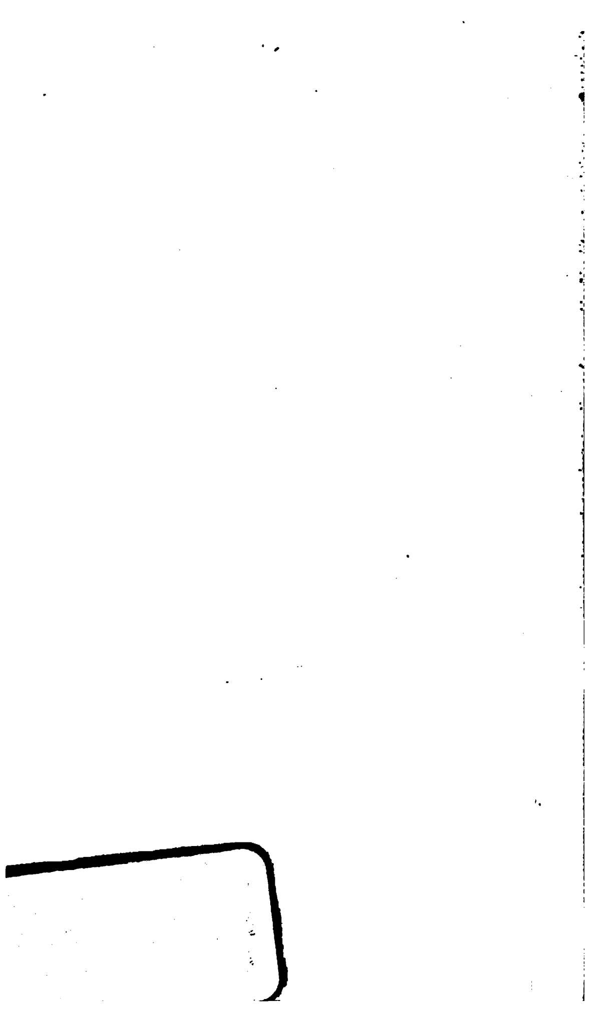


DY
Recueil

RECUEIL
AMUSANT
DE VOYAGES.

RECUEIL
AMUSANT
DE VOYAGES,
EN VERS ET EN PROSE;

FAITS par différens Auteurs, auquel on a joint un choix des Épîtres, Contes & Fables Morales qui ont rapport aux Voyages.

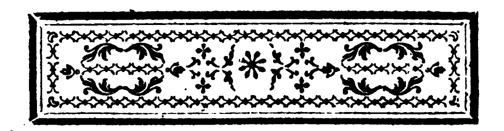
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.





VOYAGE A SAINT-GERMAIN.

*A MADAME DE****

Vous, qui fixez sur vos brillantes traces
Les Ris badins, les Amours ingénus,
Et qui pourriez, par de nouvelles graces,
Mieux que Psyché l'emporter sur Vénus;
Vous que le Dieu du goût éclaire,
Obtenez-moi de lui l'heureux talent de plaire.
Jadis il inspira Chapelle & Bachaumont:
De leur Voyage on veut que je prenne le ton;
Ils ont un naturel qui ne s'imite guere;
Mais si ma plume est moins légere,
Mon Voyage est aussi moins long.

Ces deux hommes inimitables se seroient sans doute surpassés, s'ils vous eussent adressé, Madame, les riens charmans qui les

ont rendus célebres. Je n'ai pas le génie de ces Messieurs; mais j'écris sous les yeux de la plus jolie femme de Paris, à la plus belle femme de la Cour. Combien la beauté & les graces n'ont-elles pas créé de talens! dans cette confiance, je commence ma narration.

Les gens aimables avec qui je suis venu ici, ayant fait une ample provision de gaieté & de philosophie, avec ces balots légers, nous sortîmes de Paris par le Cours.

Jadis c'étoit le rendez-vous
De nos Coquettes les plus vaines,
De nos Prudes les plus humaines,
De nos jeunes Gens les plus fous.
C'est-là qu'en dépit des jaloux,
Qui se jettoient à la traverse,
Il se faisoit, aux yeux de tous,
Un discret & tendre commerce
De regards & de billets doux.
Les bruyans Etats de Cythere
S'y tenoient sur la fin du jour:
De tous les Freres de l'Amour
Il n'y manquoit que le Mystere.
Mais aujourd'hui que nos Beautés,
Brillantes d'appas empruntés,

Comme ces faux oiseaux qui craignent la lumiere,
Dès que l'Astre du jour a fini sa carriere,
Dans un jardin bien resserré,
De treillages rempli, de maisons entouré,
Dans une espece de voliere,
Où jamais nul zéphir entra,
Vont, au sortir de l'Opéra,
Respirer l'ambre & la poussiere;
On ne rencontre plus au Cours,
Que des sociétés obscures
De tendres amitiés, de fidelles amours,
Et d'assez maussades figures.

L'heure n'étoit pas favorable pour y trouver beaucoup de ces grotesques. Un homme, qui nous parut très-content de lui-même, gesticuloit, grimaçoit & parloit seul. Je voulus parier que c'étoit ce qu'on appelle un Poëte. Un autre, pâle & rêveur marchoit à pas lents: il avoit tout-à-fait l'air de ces amans malheureux d'autrefois. Le vieux Marquis & la jeune Marquise de . . . . se promenoient en silence dans un vieux carrosse. C'étoit sans doute pour la santé de l'un, plutôt que pour le plaisir de l'autre. Ces

inſipides perſonnages furent auſſitôt oubliés qu'apperçus.

En parlant de vous, Madame, en vous déſirant, en vous regrettant, nous nous trouvâmes ſur le pont de Neuilly. Je remarquai à gauche une maiſon peu remarquable par elle-même, & je m'écriai:

Je vois cet agréable lieu,
Ces bords rians, cette terraſſe,
Où Courtin, la Farre & Chaulieu,
Loin des ſots & des gens en place,
Penſant beaucoup, écrivant peu,
Plaiſantoient, railloient avec grace,
Et faiſoient des Vers pleins de feu.
Enfans d'Ariſtipe & d'Horace,
Dans la ſaine morale inſtruits,
Du Portique ils cueilloient les fruits:
Couronnés des fleurs du Parnaſſe,
Ils répandoient à pleines mains
Un ſel rare, dont quelques grains
Euſſent rempli de jalouſie
Les plus aimables des Romains,
Et tous ces gens contemporains
D'Alcibiade & d'Aſpaſie.
Ils puiſoient dans la Poéſie
Ce nectar par elle inventé;
Le goût, l'eſprit, l'urbanité

Leur servoient la seule ambroisie
Qui donne l'immortalité.
Philosophes sans vanité,
Beaux-Esprits sans rivalité,
Entre l'étude & la paresse,
Dans les bras de la volupté,
Ils avoient placé la Sagesse.
Où trouver encor dans Paris
Des mœurs & des talens semblables ?
Il n'est que trop de Beaux-Esprits :
Mais qu'il est peu de gens aimables !

. . . .

Je me sentis pénétré, Madame, d'un certain respect, qui tenoit un peu de l'idolâtrie pour cet ancien temple des Muses. Si, au lieu de Madame de . . . ., vous eussiez présidé à ces mysteres, Gnide & Paphos n'en auroient pas eu pour qui j'eusse eu plus de dévotion; & j'y aurois été en Pélerinage plutôt qu'à Nanterre, où nous arrivâmes un moment après. L'Abbé avec ce ton moitié dévot, moitié profane que vous lui connoissez, vint à son tour à s'écrier :

C'est dans ces agréables Plaines,
Sur ces Côteaux du Ciel chéris,

Que la Patronne de Paris
A mérité tant de neuvaines
Aujourd'hui dans le Paradis.
Genevieve, en ce lieu champêtre,
Quenouille en main, menoit jadis
Dévotement ses moutons paître:
De la laine de ses brebis
Elle filoit là ses habits;
De la jeune & simple Bergere,
L'innocence filoit les jours.

. . . .

. . . .

Mais nous voici à Ruel: ce fut la demeure d'un des plus grands Ministres que la France ait eu. Souffrez, Madame, que je change de ton pour parler de lui.

Richelieu, d'un égal courage,
Sçut lancer le tonnerre, & conjurer l'orage:
Il étendit sur tout ses regards pénétrans;
Il domina son Maître, il abaissa les Grands,
Il arrêta le vol de l'Aigle impériale;
Il cultiva les Arts d'une main libérale:
Mais, sur ce grand théâtre, où je le vois monté,
Evoquant la vengeance, & respirant la haine,
Son inflexible dureté
A trop ensanglanté la scène.

Croyez-vous, Madame, que cet homme immortel ait pu goûter un inſtant de bonheur dans toute ſa vie? Je n'oſerois me vanter d'être heureux, mais je ne changerois pas mon obſcurité, ma liberté, mon loiſir, mes doucés occupations contre ſa pourpre, ſon miniſtere, ſon génie même.

Il fut haï, craint, envié:
De ſa triſte grandeur l'image m'importune;
Il a ſervi la Gloire & la Fortune,
Je ſers l'Amour & l'Amitié.
L'Amour, dans la ſaiſon de plaire,
Eſt le premier beſoin du cœur:
Sa flamme vive & paſſagere
L'épure mieux que la colere
D'une Duegne ou d'un *Gouverneur*:
L'Amitié, toujours néceſſaire,
Donne un feu plus foible en chaleur,
Mais auſſi plus fort en lumiere;
Et qui perd la faveur du Frere,
N'eſt conſolé que par la Sœur:
Voilà le ſeul itinéraire
De la Sageſſe & du Bonheur.
Vainement un nouveau Stoïque (*),
Sur les bords du Lac Helvétique,

(*) M. Tronchin.

Traite comme un brûlant poiſon
Tout penchant tendre & ſympathique;
Et nous ordonne la raiſon,
Comme il feroit un Narcotique.
Réglez; dit-il, vos mouvemens,
De vous-même rendez-vous maître;
Eh! qui de nous put jamais être
L'arbitre de ſes ſentimens?
Croit-il, un Epictete en main,
Avec un Traité de Morale,
Analyſer le cœur humain,
Comme il fait une eau minérale?
Il veut que, fuyant tout appui,
Chacun ſe ſuffiſe à ſoi-même;
Mais la Nature, à ce blaſphême,
Souleve ſon cœur contre lui.
L'Homme ne vit que dans autrui,
Et n'exiſte qu'autant qu'il aime.

Sur cette matiere je ne taris point. Heureuſement pour vous, Madame, voilà St. Germain, qui me remet dans la route dont je m'étois ſi fort écarté.

C'eſt ici (*) que Jacques-Second,
Sans Miniſtres & ſans Maîtreſſe,
Le matin alloit à la Meſſe,

(*) Saint-Germain en Laye.

Et le soir alloit au Sermon.
Cependant l'heureux Hamilton,
Plein d'enjouement & de finesse,
Sçavoit trouver dans ce canton,
Tantôt les rives du Permesse,
Et tantôt celles du Lignon.
Il joignit le goût au génie ;
Il n'eut point la sotte manie
D'écrire pour se *faire* un *nom*,
Et ne quitta jamais le ton
De la meilleure compagnie.
Sans doute, à l'ombre de ces bois,
Sur-tout dans ces routes secrettes,
Sous ce tilleul que j'apperçois,
Il venoit rêver quelquefois
Avec un livre & des tablettes.
Que cet air frais, voluptueux,
Cette *lumiere presqu'obscure*,
Ce désordre majestueux,
Ce silence de la Nature,
Me font bien sentir l'imposture
De ces ornemens fastueux,
De ces plaisirs tumultueux,
Qu'à force d'art on se procure !

Au milieu de cette forêt, je me représentai la demeure du Silence, il me paroît aussi digne d'être personnifié, que le Som-

meil & tant d'autres à qui les Poëtes ont fait cet honneur. S'il est un démon du bruit, pourquoi le silence n'auroit-il pas un génie? à tout hasard je lui adresserai cette priere :

Silence, frere du Repos,
Habitant de la solitude,
Ami des Arts & de l'Etude,
Qui fuis la pourpre & les faisceaux!
Toi, par qui le Sage se venge
Des Critiques, des Cabaleurs,
Des Ignorans & des Railleurs!
Reçois cet Hymne à ta louange,
Et me préserves, en échange,
Du commerce des grands Parleurs.
Quand notre oreille est affligée
Par de froids & bruyans discours,
C'est par toi qu'elle est soulagée;
Quand la raison est outragée,
C'est à toi seul qu'elle a recours.
Après avoir, par la parole,
Amusé le sot Genre Humain,
La Science toujours frivole,
Et le Bel-Esprit toujours vain,
Privés du renom qui s'envole,
Vont se reposer dans ton sein.
Tu peins les amoureuses flammes

Mieux que les plus galans propos ;
Les plus ingénieux bons mots
Ne valent pas tes Epigrammes ;
Tu conserves l'honneur des Femmes,
Et tu tiens lieu d'esprit aux Sots.

En sortant de la forêt de St. Germain, nous crûmes entrer dans la Vallée de Tempé. Un Spectacle, tel que l'Idylle n'en a peut-être jamais peint de plus agréable, s'offrit à notre vue : c'étoit un lendemain de noces ; c'étoit l'Hymen paysan, l'Amour berger, la joie naïve ; c'étoit une Fête vraiment rustique, bien préférable à celle de nos Opéra.

Toi qui, vrai, riant & facile,
Peignis des Fêtes sous l'ormeau,
Tytire enflant son chalumeau,
Eglé dansant d'un pas agile,
Et Silene sur un tonneau !
Teniers, viens tracer ce tableau :
La Nature, à ton art docile,
Sembloit naître sous ton pinceau.

Pour trois jours Reine du Hameau,
Ayant un bouquet pour parure,

Pour couronne un petit chapeau,
Qui se perdoit dans sa coëffure,
Pour trône un siege de verdure,
Et pour dais un humble arbrisseau,
La jeune Epouse de la veille,
Tout à la fois pâle & vermeille,
Avoit encor l'air étonné;
Et tout ensemble heureuse & sage,
Laissoit lire sur son visage
Le plaisir qu'elle avoit donné.
Sa simplicité la décore
Mieux que le plus riche appareil;
Son Epoux la regarde encore,
Ivre d'amour & de sommeil.
Son bonheur naissant se déploie
Sur son front noir & radieux;
Et le Dieu qui ferme ses yeux,
N'en a point éclipsé la joie.
Autour d'eux formant un ballet,
Tous les Amours de ces contrées,
Les Grâces en petit corset,
Les Ris avec leur air follet,
De l'Hymen portent les livrées:
Des Céladons & des Astrées
Dansent au son du flageolet.
Voyez-les, dans leur joie extrême,
Aller, revenir, se croiser:
L'un d'eux, à la Brune qu'il aime,
En passant, ravit un baiser.

Contre un larcin qu'elle pardonne
La Belle s'arme de rigueur,
Et bien vîte, au fond de son cœur
Cache le plaisir qu'il lui donne.
Qui s'en seroit jamais douté,
Que ces Bergers pussent connoître
La pudeur & la volupté ?
Pour finir ce groupe champêtre,
Quelques Vieillards sont à côté,
Qui, dans leur cœur, sentant renaître
Des étincelles de gaîté,
Comme en hiver on voit paroître
Quelques heures d'un jour d'été,
Racontent ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

Nous fûmes tous tentés de prendre *la panneriere & la houlette*. C'est avec des idées si douces que nous arrivâmes à.... Il me reste à vous rendre compte, Madame, de la vie que nous menons ici.

Dans les Etats d'une Beauté,
Qui n'est ni coquette ni prude ;
Dans un Château peu fréquenté,
Et dont l'abord est assez rude,
Mais d'où l'œil est au loin porté
Sur une rare multitude
D'objets pleins de variété,

Logent l'Amitié, la Gaîté,
La Franchiſe, la Liberté.
Exempts de ſoins, d'inquiétude,
Ici nous goûtons aujourd'hui
La retraite ſans ſolitude,
Avec le repos ſans ennui.
Nous conſacrons les matinées
Aux Arts, au loiſir ſtudieux :
De mille riens ingénieux
Nous ſçavons remplir nos journées,
Qui ſont ſagement terminées
Par des ſoupers délicieux.
La chere eſt ſimple & délicate;
Il ne faut, pour plaire à Comus,
Ni le luxe de Lucullus,
Ni le régime d'Hipocrate.
Minerve eſt auprès de Momus;
Et ſi nous admettons Socrate,
Epicure n'eſt point exclus.
Sur toutes ſortes de chapitres
Nous tenons de joyeux propos :
Sans reſpect des rangs ni des titres,
En dépit des mortiers, des mitres,
Nous faiſons le procès aux Sots.
Nous parlons de tout ſans myſtere,
Et de tout ce que l'on a dit,
Ou de l'Olympe, ou de Cythere,
Sur le mérite ſans crédit,
Ou la faveur héréditaire :

Quand l'entretien ſe refroidit,
Il n'eſt rien que l'on voulût taire.
Enfin, dans ce riant ſéjour,
Les plaiſirs régnent tout le jour;
Eux ſeuls habitent ces retraites:
J'excepte les peines ſecrettes
Que pourroit y cauſer l'Amour.

Voilà, Madame, une peinture fidelle de notre vie champêtre; venez en augmenter les douceurs, en les partageant; venez écouter nos Eglogues; venez fixer toute notre attention ſur cette belle terraſſe, d'où l'on croit voir toute la Nature. Nous y y verrions ce qu'elle a fait de plus aimable & de plus ſéduiſant, ſi nous avions le bonheur de vous y poſſéder.

LETTRE

DE MM. DESMAHIS ET MARGENCY, A M. DE VOLTAIRE.

Deux bons amis, Monſieur, qui, revenus de la gloire, de la fortune & des belles, jouiſſent, dans le ſein du repos,

des charmes de leur liberté ; deux êtres ſenſibles, qui, faiſant leur bonheur des Lettres que vous avez enrichies, & des Arts que vous avez éclairés, ſont plus touchés d'une larme, que des intérêts puiſſans qui agitent le monde ; deux Hommes, enfin, aſſez heureux pour être indépendans, ſe font pourtant un devoir de vous adreſſer leurs vœux dans des jours où le menſonge ne laiſſe gueres de place à la vérité.

Tandis que, compoſant ſans peine
Mille Vers ſans facilité,
Quelque Bel-Eſprit apprêté
Décore du nom de Mécene
Quelqu'ignorant accrédité,
Et prodigue celui d'Hélene
A quelque Belle ſans beauté ;
Tandis que, d'un œil intrépide,
Lorgnant quelque Folle inſipide,
Que d'un rire faux & ſtupide,
Accompagnant tout ce qu'il dit,
Et portant haut ſa tête vide,
Chez Gerbaut, Dulac ou Zaïde,
Quelque Fat achete à crédit
Son mérite le plus ſolide,

Tandis que tout cela, & mille autres folies se passent à Paris & à Versailles, nous, plus sages & plus sinceres, nous vous souhaitons les années de Sophocle, dont vous possédez le génie, & la santé d'Anacréon, dont vous avez les graces. Voilà quels sont nos désirs : à ces souhaits nous en joignons un autre ; c'est que, malgré tout ce qu'on dit de votre délicieuse retraite, & malgré les peintures charmantes que vous en faites vous-même, vous reveniez vivre, avec vos anciens Amis, au milieu d'une Nation que vous avez instruite. On nous avoit flatté, il y a quelque temps, de l'espérance de vous revoir.

Caché dans une épaisse nue,
Et parcourant ce Globe avec rapidité,
Le Mensonge, dit-on, trouva la Vérité,
Qui, comme on sçait, est toujours nue;
Elle est confiante, ingénue;
Il est plein de témérité.
De cette rencontre imprévue,
Naquit une Divinité,
Qui, dans le monde, est fort connue;
Cette Reine des Curieux,

Couverte d'oreilles & d'yeux,
Ce Démon inquiet, qui préside aux nouvelles,
Ce Phantôme léger, dont les pieds ont des aîles,
Et dont la trompette a cent voix,
Qui sçait tout, qui dit tout, qui publie à la fois,
Et nos amours, & nos querelles,
Et les revers honteux, & les brillans exploits,
Et les aventures des Belles;
La Renommée, enfin .... à tous les Beaux-Esprits,
Comme à tous ceux qui se piquent de l'être,
Avoit annoncé que leur Maître
Alloit revenir à Paris.

Si vous aviez été témoin du tumulte & de l'embarras

De ces petits Aréopages,
Où l'on voit présider quelqu'antique Beauté,
Qui, rassemblant de petits Personnages,
Recueillant de petits suffrages,
Et s'appesantissant sur de petits Ouvrages,
Croit dicter les Arrêts de la postérité,

Vous n'auriez pu vous empêcher de rire. Croiriez-vous même que la Secte, qu'on appelle ici des Philosophes, en a tremblé? Car, enfin, vous êtes leur maître en façon de raisonner, comme en celle de

sentir. Ce n'est pas qu'ils ne prétendent secouer le joug. Quoi qu'il en soit, nous qui sçavons nos Philosophes par cœur, nous ne sommes plus dupes de leur sagesse, ni de leurs lumieres; nous n'avons, dans la plupart de leurs Ecrits,

> Trouvé que de vieilles *maximes*,
> Qu'on prise plus que l'on ne doit;
> Et chez eux, que des Fous sublimes,
> Qui sont plus sots que l'on ne croit.

Aussi, comme vous pouvez penser, avons-nous abandonné la Secte & les Sectaires pour quelques Hommes aimables, *qui ressemblent* à ceux que Catule appelle *Venustiores*, en parlant des Amis de Lesbie. Vous jugez que ces honnêtes-gens-là doivent se remontrer aussi chez quelque Lesbie moderne: car, enfin, Monsieur, il faut en revenir à ces jolis êtres pleins de caprices, & pleins de charmes; quitte à nous consoler, par notre inconstance, de ce que nous garde leur légéreté. En effet, n'est-ce pas assez que la ten-

dreſſe dure autant que le plaiſir ? Chaulieu avoit raiſon.

RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE.

Ainſi Bachaumont & Chapelle
Ecrivoient dans le bon vieux temps,
Et leurs ſimples amuſemens
Ont rendu leur gloire immortelle.
Occupés d'un heureux loiſir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaiſir,
Et ſont au Temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle :
Ils vous ont ſervi de modelle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivoient au gros Gourmand, au Buveur Brouſſin, avec lequel ils ſoupoient ; & vous n'écrivez, Meſſieurs, qu'à un Philoſophe qui cultive la terre. Je finis, comme Virgile commença, par les Géorgiques ; voilà tout ce que j'avois de commun avec

avec lui. J'y ajoute encore que les Horaces de nos jours m'écrivent de très-jolis Vers.

Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers Naples, où il rencontra ce Virgile, qui, disoit-il, étoit un très-bon homme. *Je suis bon homme* aussi; mais ce n'est pas assez pour de Beaux-Esprits de Paris, & il faudroit quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'Horace, notre dévancier.

Je crois que, malgré les mauvais livres qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût, pour que les Commis de la *Poste n'ignorent* pas la demeure des gens de votre espèce; vous ne m'avez pas donné d'adresse. Je présente, à tout hasard, mes obéissances très-humbles à mes deux Confreres. Le Gentilhomme ordinaire du Roi est doublement mon Camarade; car le Roi m'a conservé mon brevet; mais le Dieu des Vers m'a ôté le sien. Rien de si triste qu'un Poëte Vétéran: *Nunc itaquè & Versus & cætera ludicra*. P. S. Mais j'aime

passionnément les Vers, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, & à vous dire combien je vous aime tous deux.

LETTRE

DE M. AROUET A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

Ecrite de Sully.

A vous l'Anacréon du Temple ;
A vous, le Sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté
Par vos Vers & par votre exemple ;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux
Que quand vous chantez la Tocane,
Assis à la Table des Dieux !

Je vous écris, Monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étois pas exilé, & dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la

liberté d'en pouvoir fortir. C'eft ici que Chapelle a demeuré deux ans de fuite ; mais il n'y étoit pas par ordre du Roi. Je voudrois bien qu'il eût laiffé dans ce Château un peu de fon génie ; cela accommoderoit *bien un homme qui* veut vous écrire ; mais, comme on affure qu'il vous l'a laiffé tout entier, j'ai été obligé de recourir à lui-même.

Et dans une tour affez fombre
Du Château qu'habita jadis
Le plus badin des Beaux-Efprits,
Un beau foir j'évoquai fon ombre.
Aux Déités des fombres lieux,
Je ne fis point de facrifice,
Comme eût fait un Prêtre des Dieux,
Ou quelque vieille Pythoniffe :
Il n'y faut pas tant de façon ;
Pour une ombre aimable & légere,
C'eft bien affez d'une Chanfon,
Et c'eft tout ce que je puis faire.
En Im-promptu je lui dis donc :
Hé ! de grace, M. Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour un Rimeur qui vous appelle ;
Mais non : fur la Voûte éternelle

Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon,
Et le fils joufflu de Semele.
Du haut de ce divin Canton,
Deſcendez donç, M. Chapelle.
Cette familiere Oraiſon,
Dans la Demeure fortunée,
Reçut quelque approbation :
Car, enfin, quoique mal tournée,
Elle étoit faite en votre nom
Chapelle, en ce moment-là donc,
M'apparut par la cheminée :
Je fus bientôt, à ſon approche,
Saiſi d'un mouvement divin ;
Car il avoit ſa Lyre en main,
Et ſon Gaſſendy dans ſa poche.
Il s'appuyoit ſur Bachaumont,
Dont il ſe ſervit pour ſecond
Dans le récit de ce Voyage,
Qui, du plus charmant badinage
Eſt la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence ; & ſi la poſte ne me preſſoit, je vous le rimerois : ce Bachaumont-là n'eſt pas trop content de Chapelle. Il ſe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes Ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de

la réputation qui lui appartenoit. Il prétend que c'eſt à tort que le nom de ſon Compagnon a étouffé le ſien : car c'eſt moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choſes du Voyage, & entr'autres:

Sous ce berceau qu'Amour exprès, &c.

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juſtice à ces deux Meſſieurs ; il ſuffit de vous dire que je m'adreſſai à Chapelle, pour lui demander comme il s'y prenoit autrefois dans le monde,

Pour chanter toujours ſur ſa Lyre
Ces Vers aiſés, ces Vers coulans,
De la Nature heureux enfans,
Où l'Art *ne trouve rien à dire.*
L'Amour, me dit-il, & le Vin
Autrefois me firent connoître
Les grâces de cet Art divin :
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je ſervis quelque temps de maître,
Il faut que Chaulieu ſoit le tien.



ÉPITRE D'UN PERE A SON FILS SUR LES VOYAGES.

Enfin, libre du joug qui captive l'enfance,
Mon Fils, tu vas jouir des droits de ta naiſſance;
Ton ame va penſer, & ton cœur s'échauffer:
Du choc des paſſions puiſſe-t-il triompher!
Par elles l'homme eſt tout, s'il ſçait, dès ſa jeuneſſe,
Modérer les tranſports de leur fougueuſe ivreſſe;
Si, loin d'en être eſclave, il ſçait les dominer:
Pour calmer leur fureur, il faut les enchaîner.

Mais, dans l'art de les vaincre où pouvoir nous inſtruire?
Et comment les dompter ſans vouloir les détruire?
Ce monde nous apprend, ſous leur joug onéreux,
Juſqu'où peut ſe courber un Homme vertueux;
Et c'eſt en parcourant l'Europe policée,
Que, dans l'ame d'un Czar, la Sageſſe eſt paſſée.

Le froid climat du Nord, en ses vastes déserts,
Voyoit ses Habitans végéter dans les fers:
Flétris par l'Ignorance & par la barbarie,
Des Sauvages sans mœurs erroient dans la Russie;
Le Fanatisme affreux, la Superstition,
Prenoient le nom sacré de la Religion.
Esclave de ses sens, ignorant sa noblesse,
L'Homme s'y dégradoit, rampoit dans la bassesse;
Et de ses passions suivant l'ardent transport,
Ne connoissoit de loi, que la loi du plus fort....
Pierre paroît, bientôt tout change, tout prospere;
Il quitte ses Etats, & lui-même s'éclaire,
Observe des Mortels, ici-bas répandus,
Les usages, les mœurs, les loix & les vertus;
Embrâse Pétersbourg des feux de son génie,
Et fait naître soudain des hommes en Russie.

Trop souvent aveuglés par nos préventions,
Nous n'*estimons que nous & nos* opinions.
Tout bouillant de valeur, sensible, mais volage,
Le François, des Humains, croit être le plus sage:
Qu'il voyage, & bientôt il verra sur ses pas
Des talens, des vertus qu'il ne connoissoit pas.

Près de ces bords rivaux, où de fiers Insulaires
Fleurissent a l'abri de leurs loix populaires;
Où le Chef balancé par ses propres Sujets,
N'ayant que le pouvoir de verser des bienfaits,
Veut en vain abuser de ce pouvoir auguste,

Et cesse d'être maître en cessant d'être juste ;
Dans Albion, enfin, malgré nos préjugés,
Combien de nos défauts se trouvent corrigés !
Là, bientôt le François, changeant de caractere,
Voit fixer son humeur, & frivole & légere :
L'ame aisément s'y prête aux pensers rigoureux,
On s'y fait un cœur mâle, où le sort rigoureux
Veut en vain par ses coups exciter un murmure.
L'Anglois sçait & souffrir & dompter la Nature :
Trop heureux s'il bornoit un stoïcisme outré !
Le Sage, en sa vertu, doit être modéré.
Ne formons point nos cœurs sur celui des Tartares :
En voulant être grands, craignons d'être barbares,
Et jamais ne portons la noble fermeté
Jusqu'au coupable excès de la férocité.

Quelquefois elle regne au bord de la Tamise :
Ah ! crains que dans ton ame elle ne soit admise.
La cruauté n'est pas le vice des grands cœurs :
Sur la mort d'un Rival César versa des pleurs.

Dans cet humble Pays qui voit naître le Rhône ;
Où la simplicité semble établir son trône ;
Où, sans être altérée à la suite des ans,
La Nature paroît encor dans son printemps,
Va de l'Helvétien honorer la vaillance ;
Fais passer dans tes mœurs sa paisible innocence :
Ne plains pas son état, voyant sa pauvreté ;
Mon Fils, il est heureux, il est en liberté.

Que j'aime à contempler l'économe Batave,
Secouant ses lourds fers, & cessant d'être esclave,
Dans son noble commerce heureux & respecté,
Et par ses Tyrans même en Monarque traité !
O Pierre ! ô mon Héros ! tu lui dois la victoire.
Oui, peut-être sans lui, Charle eût terni sa gloire ;
Mais instruit à Sasdam, *tu* sçus à Pultava
Ranimer tes lauriers flétris devant Narva.

Par-tout, sous quelqu'aspect la Vertu s'est montrée:
Pour la trouver, mon Fils, fouille chaque Contrée ;
Du grave Castillan fuis le flegme orgueilleux,
Garde-toi de languir dans son repos honteux ;
Mais que dans ses vertus il devienne ton guide :
Son ame est généreuse, & son cœur intrépide.

Le bon sens du Germain doit mûrir ta raison ;
Qu'*il s'honore*, à *son gré*, des Chiffres du Blason:
Sur des titres plus sûrs établis ta noblesse :
Qu'importe les Ayeux, si l'on n'a la sagesse !

Où trouver un Mortel sans vice & sans erreurs ?
L'Ausonien si tendre, & si doux en ses mœurs,
Est quelquefois barbare, & de sa jalousie,
Dans des torrens de sang éteint la frénésie.

Par les portraits naïfs de ses rians tableaux,
Thalie, en badinant, corrige nos défauts.
Un poignard à la main, l'altiere Melpomene

Instruit l'homme par l'homme ; & montrant sur la
scène
Du feu des passions les funestes effets,
Elle en purge nos cœurs, & suspend leurs progrès.
Du Théâtre ce Monde est la parfaite image,
Et l'exemple du vice est l'école du Sage.
Tantôt l'Observateur rit de l'Ambitieux,
Des tourmens d'Harpagon, des vœux de l'Envieux ;
Et tantôt détestant leurs projets & leurs crimes,
Il frémit des défauts dont ils sont les victimes.

Crains pourtant d'approcher, si tu cherches des
mœurs,
Le séjour fastueux des serviles grandeurs :
Crains le poison subtil de l'air qu'on y respire ;
C'est-là que l'intérêt a fondé son empire,
Que l'intrigue asservie au vice triomphant,
Met un prix au mensonge, & s'éleve en rampant.
Les Grands & leurs Flatteurs, chacun y dissimule :
On y pardonne tout, hors le seul ridicule ;
Et le Sage entraîné dans ces lieux corrompus,
Avec sa liberté, perd bientôt ses vertus.

O Vertu ! Non, les Cours ne sont point ton asile ;
Tu choisis, loin du faste, un abri plus tranquille :
Le crime a peu d'attraits où la Nature agit,
Et l'innocence regne où le luxe est proscrit.
Va chercher le bonheur & la paix sous le chaume :
Dans la simplicité vois la grandeur de l'homme ;

Brave le préjugé, qui, fier en ses erreurs,
Imprime la bassesse à l'asile des mœurs.
Avec des hommes vils ne crains point de descendre;
C'est chez le peuple seul que l'ame peut s'étendre :
Avec lui confondu, le plus grand de nos Rois
Apprit, mieux qu'à la Cour, à faire aimer ses loix.
Henri dut à ce Peuple, au malheur salutaire,
La tendre humanité qui l'en rendit le Pere.

De cette humanité savoure les plaisirs
Et puissent, ô mon fils, se borner tes desirs
Au bonheur d'adoucir les maux de ton semblable!
Prête à tous les Humains une main secourable :
Tout Mortel est ton frere ; & s'il est malheureux,
Dès-lors il a des droits sur un cœur généreux!
Périsse l'être dur dont l'ame est insensible :
Le cruel n'est pas homme, il est un monstre horrible
Que les Cieux *en courroux sur la terre* ont jeté,
Et qui trouve ses maux dans sa férocité.
Mon fils, en parcourant les diverses contrées,
Tu les verras en proie à des erreurs sacrées,
Par un culte bizarre honorer l'Immortel,
Et d'un encens impur profaner son Autel.
A *leur* impiété garde-toi de te rendre;
Plains *leur égarement* sans t'y laisser surprendre;
N'abandonne jamais la foi de tes Ayeux,
Leur culte est le seul vrai, le seul digne des Cieux.

Dans tes courses, enfin, apprends que la Patrie

T'enchaîne à ſes deſtins, a des droits ſur ta vie :
Il eſt beau de périr en défendant ſes Loix :
Péris donc, s'il le faut, obéis à tes Rois.....
Que dis-je ! le François leur doit bien plus encore :
C'eſt peu de les ſervir, il faut qu'il les adore.



LE VILLAGEOIS

PHILOSOPHE.

Enfin, j'ai découvert un Philosophe, un Sage;
Un Sage par ses mœurs, & non en beaux discours,
Et qui, riche en plaisirs, en vertus, plein de jours,
Transmet à ses enfans le bonheur en partage.
Mon *Zadig* à la main, je marchois au hasard
Vers ce vignoble heureux, dont la pente insensible
Vous conduit par degrés sur le verd boulevard
Qui borde le canal de la Loire paisible.
A mes yeux se perdoit un côteau fortuné,
Olivet, lieu charmant & par-tout couronné
De bosquets, de châteaux & de vergers fertiles,
Que baignent du Loiret les flots purs & tranquilles,
Je laissois loin de moi la fameuse Cité
Par nos preux Chevaliers & la Pucelle Jeanne
Sauvée heureusement de la race Anglicanne.
J'allois, riant d'Ogul, occupé d'Astarté....
L'orage me surprend : je vois une cabane
Que semble protéger un antique Platane;
J'y cours, j'arrive, j'entre : ô spectacle touchant!
Sur de la paille fraîche un Vieillard vénérable

Eſt le premier objet qui me frappe. A l'inſtant
Une Femme courbée, & non moins reſpectable,
M'offre un ſiege, & de fruits garniſſant une table :
« Mon Fils, dit-elle, au moins ce ſera de bon cœur!
Repoſez-vous d'abord ; permettez que j'eſſuie,
Près du feu, votre habit qu'a pénétré la pluie :
Nos enfans vont tantôt revenir du labeur ;
Que mon Colas ſera bien aiſe
Que vous nous ayiez préféré. » —
Senſible à cet accueil, le recevant en gré,
Du Vieillard étendu je rapproche ma chaiſe ; —
— Mon brave homme, lui dis-je, eh bien! qu'avez-vous donc ?
Vous paroiſſez dormir : ſouffrez-vous ? M., non ;
Non, Dieu merci ; mais.... c'eſt qu'on eſt un peu malade
De quatre-vingt-quinze ans, quoiqu'on ſe porte bien.
J'ai travaillé long-temps ; ſi je ne fais plus rien,
Ce n'eſt que depuis peu : (prépare une ſalade,
Aline ! & va chercher du vin doux & du lait.)
Vous excuſerez, s'il vous plaît ;
Elle a quatre-vingts ans, la pauvre Menagere.
Dame ! elle n'eſt plus ſi légere !
On ne peut être après avoir été. —
— L'ami, vous jouiſſez d'un repos acheté
Chérement, n'eſt-ce pas ? — Sans vouloir des louanges,
Ce repos, je l'avoue, eſt aſſez mérité.
J'ai coupé bien des bleds, j'ai fait bien des vendanges!

Enfin je fus content ; le calme, la gaîté,
Voilà ce qui me fait tranquillement descendre
Où m'attendent, je crois, mes Peres, mes Amis,
Mes Amis que j'aimai toujours d'amour si tendre !
Oui, dans ce doux espoir, je vis
Sans tristes soins, & sans ennuis. . . .
— *Sans ennuis !* m'écriai-je : ah ! je ne puis comprendre
Qu'on passe sans ennuis tout le jour dans un lit,
Rêvant, souffrant : — Ici le bon homme sourit ;
Il souleve, en tremblant, sa tête auguste & blanche,
Et s'appuyant sur une planche,
Que devant lui soutient un cordon renoué ;
— Vous croyez donc que je m'ennuie ?
Si j'avois épuisé les plaisirs de la vie,
Pris du bon temps, couru, veillé, joué,
Je m'ennuierois ; mais, Dieu, dit-il, en soit loué !
Je me suis bien gardé d'une telle folie :
Paisible Casanier, dans cet heureux séjour,
J'ai goûté bonnement le plaisir de chaque âge :
Jeune, j'eus des Amis ; homme, je fis l'amour ;
(En tout honneur au moins) rends-moi ce témoignage,
Aline ! il t'en souvient ! une fois en ménage,
Sont bientôt venus les enfans :
Pour élever cela, faut-il pas être sage ?
Et puis les établissemens ?
Mes enfans, Dieu merci, sont l'honneur du village.
— Combien en avez-vous, bon Pere ! cinq ou six ?

— Le Ciel à cinquante ans m'en avoit donné dix,
Tous forts, bien faits, laborieux; les filles
Etoient, ma foi, des plus gentilles:
Tous les Dimanches je les vois
Avec leurs fils céans, qui connoissent ma voix;
Tous m'aiment, tous me font des caresses sinceres.
Cette chaumiere est pleine & de sœurs & de freres,
Joyeux, s'entr'aimant bien, & moi, je m'ennuierois!
Oh non, Monsieur, cela n'est pas possible!
— Il n'est de malheureux que le cœur insensible
A des plaisirs si purs, & dont vous jouissez.
Il est vrai; mais enfin, six jours vous sont laissés
Bien longs, à mon avis! Sous ce toit trop paisible,
A quoi penser alors? — A mes plaisirs passés;
J'ai fait un peu de bien, j'y songe, c'est assez.
Faut-il tout dire? Oui, vous allez m'en croire,
Ajouta-t-il d'un ton badin,
J'ai toujours bu de fort bon vin,
Et ce souvenir-là réjouit ma mémoire.
Mais à propos de boire,
Notre Moitié reste-t-elle en chemin?
Non; la voici, — c'est bien la meilleure des femmes.
Tenez, je l'aime toujours bien;
Cependant ce n'est encor rien,
Rien de ce que j'aimois quand nous nous épousâmes!
Oh! le bon temps! je ne demande au Ciel
Que d'en garder toujours l'heureuse souvenance.
— Fort bien, mon Ami; mais & la mort qui s'avance?
— La mort! ai-je oublié que j'étois né mortel?

Il faut finir, puiſqu'on commence. —
— Des biens prêts d'échapper ont-ils quelques appas?
— Mes enfans, après moi, n'en jouiront-ils pas?
— C'eſt-là toute votre eſpérance?
— J'eſpere encore en la clémence
Du Dieu dont les bienfaits me rendirent heureux:
Je le crains, mais ſans peur: voyez la récompenſe
Qu'il m'a déjà donné, cet objet de mes vœux,
Ma femme, qui bientôt me fermera les yeux,
Et que je vais attendre avec impatience
Au *Séjour* des Cœurs vertueux:
— Et d'où vous vient tant d'éloquence?
Sage Vieillard, lui dis-je, en lui ſerrant les mains:
Il leve au Ciel les yeux, après un long ſilence....
Tout don nous vient d'en-haut, dit-il, & les Humains
Me paroiſſent bien fols de vanter leur ſcience.
Le plus habile, hélas! que ſçait-il? preſque rien.
Je ſçais bien moins encor; mais depuis ma jeuneſſe
Juſques aux derniers jours de ma lente vieilleſſe,
J'ai recherché l'homme de bien:
La Nature, le Vrai, la céleſte Sageſſe
Furent toujours pour moi le plus doux entretien.
Oh! combien ſous le verd Platane
Que mes mains ont planté devant cette cabane,
Combien avec notre Paſteur,
Ce Patriarche du Village,
Combien avec le bon Seigneur,
Qui venoit du Château s'aſſeoir ſous mon ombrage,

Nous cauſions des moyens d'arriver au bonheur,
Et de ſemer de fleurs notre pélerinage !

Ainſi parloit ce Neſtor : ſon grand ſens,
Un air plein de candeur, majeſtueux, affable,
Communiquoit un charme inexprimable
A ſes diſcours vrais & touchans.
Sa Femme aſſiſe, auprès de nous, à table,
Comme lui-même étoit encore aimable
Malgré les outrages du temps.
Enfin, apres ces doux momens,
Je les quittai, ces bonnes gens;
Mais ce fut pour chanter l'aſile mémorable
Où la philoſophie étoit ſi raiſonnable :
Puiſſent mes Vers comme eux paroître intéreſſans,
Et comme eux réunir les grâces au bon ſens !

Par M. Bérenger.



LE PÊCHER,

FABLE.

EN ſon Pays nul n'eſt Prophete,
Pas même Saint. En Perſe étoit
Un Jardinier qui viſitoit
Des vergers dont, la veille, il avoit fait emplette:
Dans un recoin il trouva par haſard
Un Pêcher tout honteux, né ſans doute en cachette,
Et qui ſembloit végéter à l'écart.
Un Pêcher! Ciel! un arbre abhorré d'âge en âge
Chez les Perſans. Le Jardinier, je crois,
S'il eût été Chrétien, ſoudain ſur ſon viſage
Eût fait un grand ſigne de croix:
Mais il étoit Payen; il jura: quelle audace,
Cria-t-il! quoi! vil Sauvageon!
Arbuſte empoiſonné! tu viens montrer ta face
Dans cet enclos, y verſer ton poiſon?
A l'inſtant, qu'on m'en débarraſſe;
Que la hache s'apprête à m'en faire raiſon.
Le Pêcher, à cette menace,
De toutes ſes feuilles tremblant,
S'humilie, & demande grace:

Bon Jardinier, dit-il, mon crime eſt grand:
Je confeſſe mes torts; mais ſoyez moins ſévere.
Ne pourrai-je vous attendrir:
Me traiter, moi, ſi jeune, avec tant de colere!
A peine ſuis-je né, faut-il déjà mourir?
Laiſſez-moi vivre ici, j'y tiens ſi peu de place:
Sans nuire à mes voiſins, je vivrai dans mon coin;
Je retiendrai mes branches avec ſoin;
J'empêcherai, pour prendre moins d'eſpace,
Que ma racine, enfin, n'aille trop loin:
Souffrez, hélas! que je demeure,
Et que je meure
Où je ſuis né.
Survient un Etranger, curieux Perſonnage,
Pourchaſſant des ſecrets de rivage en rivage:
Pour la rançon de l'Arbre condamné,
Il offre de l'argent, & l'on conclut ſans peine:
Au premier mot, l'Arbre eſt lâché;
On fait toujours fort bon marché
D'un meuble inutile, ou qui gêne.
Avec ſon arbre empaqueté,
Le Voyageur fait voile vers la France:
Il arrive; & bientôt, dans un lieu de plaiſance,
Voilà le Pêcher tranſplanté.
Il prend, grandit, fleurit, & les fruits de paroître:
La Pêche, enfin, mûrit: ah! le beau fruit, dit-on!
Quel teint, quelle fraîcheur! heureux l'arbre & le Maître!
Voila, ma foi, ſi le fruit en eſt bon,

Le Roi des Arbres . . . . Qu'il prospere !
Çà, dit le Maître, il en est temps enfin ;
Voyons si ce Pêcher conserve son venin
Au sein d'une terre étrangere.
Il fait l'essai ; sur qui ? Je n'en sçais rien ;
Ou sur un homme ou sur un chien,
Lequel des deux n'importe guere ;
La Pêche, enfin, à qui l'osa manger
Donna du plaisir sans danger.
Le bruit en est semé : quoi ! si bonne & si belle !
C'est un prodige : on court soir & matin ;
Toujours ambassade nouvelle.
Heureux qui peut, dans un festin,
En offrir une au moins, tant chétive soit-elle !
L'Arbre, dès-lors, est bien palissadé,
Bien arrosé, bien choyé, bien gardé,
Et l'on craint encore l'escalade.
On tremble à chaque instant : s'il étoit à l'étroit !
S'il avoit soif ! Ah ! s'il étoit malade !
Au mois d'Août on craint qu'il n'ait froid.
Cet Arbre, enfin, qu'en Perse on humilie,
Cher à la France, est par-tout propagé.

Tel acquiert des vertus en quittant sa Patrie,
Qui n'eût été qu'un sot, s'il n'eût pas voyagé.

Par M. IMBERT.



L'ANE VOYAGEUR,

FABLE.

Du temps que les bêtes lifoient,
(Ce temps eft plus voifin du nôtre qu'on ne penfe)
Un Ane avoit appris qu'aux gens qui voyageoient
Le Ciel accordoit la fcience.
Le voilà cheminant, & par monts & par vaux,
Trottant, courant d'un pas agile,
Toujours en des fentiers nouveaux.
Où vas-tu, dit un Bœuf qui trouva l'Imbécile ?
Je voyage . . . . . Toi ? Pourquoi non ?
Les voyages font l'homme habile.
Tais-toi, mon pauvre aliboron,
Reprit le Bœuf, ton erreur eft extrême :
Si tu n'obferves pas, fi tu ne réfléchis,
Que te fervira-t-il de changer de Pays ?

Tel qui n'a que deux pieds, a voyagé de même.



LE VOYAGE MANQUÉ.

BILLET.

ABJURANT ma douce pareſſe,
J'allois voyager avec toi;
Mais mon cœur reprend ſa foibleſſe:
Adieu, tu partiras ſans moi.
Les baiſers de ma jeune Amante
Ont dérangé tous mes projets:
Ses yeux ſont plus beaux que jamais;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me ſerre entre ſes bras,
Des Dieux invoque la puiſſance,
Pleure déjà mon inconſtance,
Se plaint, & ne m'écoute pas.
A ſes reproches, à ſes charmes,
Mon cœur ne ſçait pas réſiſter:
Qui? Moi! Je pourrois la quitter!
Moi, j'aurai vu couler ſes larmes,
Et je ne les eſſuîrois pas?
Périſſent les lointains climats,
Dont le nom cauſa ſes alarmes!

Et toi qui ne peux concevoir
Ni les Amans, ni leur ivreſſe;
Toi qui, des pleurs d'une Maîtreſſe,
N'as jamais connu le pouvoir,
Pars; mes vœux te ſuivront ſans ceſſe:
Mais crains d'oublier ta ſageſſe
Aux lieux que tu vas parcourir;
Et défends toi d'une foibleſſe
Dont je ne veux jamais guérir.

Par M. DE PARNI.



JOURNAL

JOURNAL DE MON VOYAGE,

ADRESSÉ A MON FRERE.

Le 4 Juillet 1775.

DEPUIS quarante jours que nous avons quitté l'Orient, les vents nous ont été absolument contraires, & nous avons toujours couru dans l'est. Hier, à midi, nous nous estimions à soixante-quinze lieues des côtes d'Afrique, & nous voguions en toute assurance. La nuit, par un bonheur des plus marqués, a été très-belle; aucun nuage ne nous déroboit la clarté de la Lune, & nous en avions grand besoin. A deux heures & demie du matin, un Soldat qui fumoit sur le Pont, découvre la terre à une petite demi-lieue devant nous; vous

ſçavez que ce n'eſt rien en mer. Il ventoit bon frais ; & le navire, contre ſon ordinaire, s'aviſoit de filer ſix nœuds. Cette terre eſt la côte de *Maniguette*, ſituée par cinq degrés de latitude-nord : c'eſt un pays plat, & qui ne peut être apperçu qu'à une très-petite diſtance. Nous avions tout auprès de nous l'île de *Palma ;* on diſtinguoit ſans peine des cabanes, des hameaux & des rivieres. Vous penſez bien que le premier ſoin a été de virer de bord. Un moment après, on a jeté la ſonde ; nous étions par ſept braſſes. Si le vaiſſeau avoit encore parcouru quatre fois ſa longueur, c'en étoit fait de nous ; & dans l'inſtant que je vous écris, un énorme requin ſeroit peut-être occupé à me digérer. *Dî meliora !*

Nous ſommes encore à quatre-vingt lieues de la ligne ; la traverſée ſera des plus longues. L'ennui augmente de jours en jours ; c'eſt une monnoie qu'on ſe prête & qu'on ſe rend libéralement : paſſe encore pour s'ennuyer ; mais aller s'échouer !

Le premier Août.

C'est du dix-huitieme degré de latitude-sud, à quinze lieues des côtes du Brésil, à trois lieues d'écueils très-dangereux, & mouillé sur un banc de roches par quatorze brasses de fond, que je vous écris aujourd'hui, peut-être pour la dernière fois. Depuis la côte de Maniguette, les vents nous ont obligé de faire toujours route au plus près, & nous avons traversé avec une rapidité singuliere le canal de neuf cents lieues, qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Brésil. Le point d'hier nous mettoit à cent quarante lieues de terre: vers le soir, on apperçut quelques grappes de Goémon; la mer commençoit à changer de couleur. Ce matin mêmes indices de l'approche de terre. L'aventure de Maniguette m'a rendu défiant, & je prévoyois ce qui devoit nous arriver. A dix heures, on crie: *Terre sur l'avant à nous.* On sonde vingt-huit brasses; un instant après, vingt-deux. On vire de bord, & on fait route dans le nord-est; mais le calme sur-

vient, & le vaiſſeau n'ayant pas aſſez de vent pour réſiſter à la lame & à la force du courant, la dérive nous portoit inſenſiblement ſur ces écueils que nous voulions éviter. On prépare auſſitôt les ancres : nous avions toujours la ſonde à la main, & nous trouvions toujours vingt-deux braſſes. A midi, un petit frais ſe leve : l'eſpérance renaît, on ſe croit délivré du danger ; mais les courans trop rapides nous entraînoient toujours ſur la terre. A trois heures, on ſonde encore, & l'on n'a plus que dix-huit braſſes ; un demi-quart après, quatorze braſſes. Auſſitôt on amene toutes les voiles, & l'on jette l'ancre.

Voilà notre ſituation préſente : je vous épargne les réflexions ; j'ai tout le loiſir d'en faire, & n'ai pas le courage de les écrire. La crainte & la conſternation ſont répandues dans le vaiſſeau ; la tranquillité feinte des Chefs n'en impoſe à perſonne.

Nous allons paſſer la nuit à l'ancre : Sommeil ! viens tirer le rideau ſur tous les objets de la veille : viens ; & ſi je dois

trouver ici le terme de mes jours, puiſſé-je du moins franchir dans tes bras, & ſans m'en appercevoir, ce pas inévitable & ſi redouté !

O toi, mon Frere & mon Ami ! mon *triſte cœur t'appelle* : je vois d'un œil tranquille tout ce qui m'environne ; c'eſt toi ſeul, c'eſt ton ſouvenir qui m'arrache des larmes. Mes derniers regards ſe tournent vers la France, & mon dernier ſoupir ſera pour toi.

Le 2 Août, à huit heures du matin.

Je n'ai jamais paſſé une ſi bonne nuit ; *mon ſommeil n'a été troublé* par aucun rêve affligeant. On s'eſt apperçu que, malgré nos deux ancres, le courant nous entraînoit ; on en a jeté une troiſieme. Le premier Pilote, qui a la confiance de tout le vaiſſeau, & qui la mérite ſeul, eſt allé à la découverte.

A trois heures après midi.

Voilà le canot qui reparoît ; tous les regards ſont tournés ſur lui. On ne parle

point, on n'oſe ſe regarder, de peur de retrouver ſes craintes dans les yeux des autres : c'eſt un tableau frappant ; mais, pour bien l'obſerver, peut-être ſeroit-il néceſſaire de n'en pas faire partie.

A ſix heures du ſoir.

Le bienheureux canot vient d'arriver enfin : voici ce que m'a raconté l'Officier qui le commandoit. A deux lieues du navire, ils ont apperçu une voile à perte de vue, & ils ont dirigé leur courſe de ce côté-là. En trois heures de temps ils eurent joint l'objet ; c'étoit un petit bâtiment de Pêcheurs. Ils l'ont abordé, & ont trouvé un Vieillard blanc avec dix Négres. Ces gens furent bien étonnés de rencontrer en pleine mer un canot qui paroiſſoit venir du large. Un de nos matelots ſçavoit par bonheur le Portugais : ſans cela toute leur bonne volonté nous eût été inutile. Le banc ſur lequel nous ſommes, n'eſt dangereux que lorſqu'on n'en a aucune connoiſſance : il tend à quarante lieues en tout ſens ; on



y trouve par-tout au moins douze brasses de fond. Les îlots, dont le voisinage nous effraye un peu, sont des rochers nommés *Abrolhos*, célebres par plus d'un naufrage.

Le 4 Août.

Ce matin, à huit heures, nous avons appareillé avec bon frais qui dure encore, & qui nous est bien nécessaire. On sonde d'heure en heure, le fond est très-inégal: nous avons alternativement quarante, douze & vingt brasses.

Le 5 Août.

Dans la nuit, nous avons perdu totalement le fond. On parle beaucoup d'une relâche à *Rio-Janéiro.* Il y a cinquante hommes sur les cadres.

Le 6 Août.

Nous découvrîmes hier au soir la petite île du Repos, qui n'est qu'à quatre lieues de la terre ferme. L'île du Repos! que ce nom flatte agréablement l'oreille & le cœur! Bonheur, aimable tranquillité! s'il étoit

vrai que vous fussiez renfermé dans ce point de notre Globe, il seroit le terme de ma course; j'irois y ensevelir pour jamais mon existence. Inconnu à l'Univers que j'aurois oublié, j'y coulerois des jours aussi sereins que le ciel qui les verroit naître: je vivrois sans désirs, & je mourrois sans regrets.

C'est ainsi que je m'abandonnois aux charmes de la rêverie, & mon ame se plaisoit dans ces idées mélancoliques, lorsque, reprenant tout-à-coup leur cours naturel, mes pensées se tournerent vers Paris. Adieu tous mes projets de retraite: l'île du Repos ne me parut plus que l'île de l'ennui; mon cœur m'avertit que le bonheur n'est pas dans la solitude, & l'Espérance vint me dire à l'oreille: Tu les reverras ces Epicuriens aimables, qui portent en écharpe le ruban gris-de-lin, & la grappe de raisin couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des Profanes ne pénetre jamais; tu la reverras:

Cette *Caserne*, heureux séjour
Où l'Amitié, par prévoyance,
Ne reçoit le fripon d'Amour
Que sous serment d'obéissance;
Où la paisible Egalité,
Passant son niveau favorable
Sur les droits de la Vanité,
Ne permet de rivalité
Que dans les combats de la table;
Où l'on ne connoît d'ennemis
Que la Raison toujours cruelle;
Où Jeux & Ris font sentinelle,
Pour mettre en fuite les Ennuis;
Où l'on porte, au lieu de cocarde,
Un feston de myrte naissant,
Un thyrse au lieu de hallebarde,
Un verre au lieu de fourniment;
Où *l'on ne fait jamais la* guerre
Que par d'agréables bons mots,
Lancés & rendus à propos;
Où le Vaincu, dans sa colere,
Du nectar fait couler les flots,
Et vide insolemment son verre
A la barbe de ses Rivaux.
Cette Ordonnance salutaire
Est écrite en lettres de fleurs
Sur la porte du Sanctuaire,
Et mieux encor dans tous les cœurs.

« De par Nous, l'Amitié fidelle,
» Et plus bas, Bacchus & l'Amour:
» Ordonnons qu'ici chaque jour
» Amene une fête nouvelle;
» Que l'on y pense rarement,
» De peur de la mélancolie;
» Qu'on y préfere sagement
» A la Sagesse la Folie,
» A la Raison le Sentiment;
» Et qu'on y donne à la Paresse,
» A l'Art peu connu de jouir,
» Tous les momens de la jeunesse:
» Car tel est notre bon plaisir. »

Le 16 Août.

A peine la relâche de *Rio-Janéiro* a été décidée, que les vents ont changé, & nous ont repoussé au large. La bourasque a duré quatre jours, & nous sommes, depuis trois, mouillés à l'entrée de la rade. Le Capitaine de-Port se rendit à notre bord hier au matin; & d'après les instructions qu'il nous a données, deux de nos Officiers sont allés demander au Vice-Roi la permission d'entrer. Cette précaution est nécessaire à tous les vaisseaux étrangers qui

veulent relâcher à *Rio-Janéiro :* ces gens-ci ſe reſſouviennent de Duguay-Trouin, & les François n'en ſont pas aimés.

Le 17 Août.

Le canot fut de retour hier au ſoir avec la permiſſion, & nous appareillâmes ſur le champ. Et paſſant devant le premier Fort, qui eſt à quatre lieues de la Ville, nous ſaluâmes de treize coups de canon, & ils nous furent rendus. Il nous arriva de terre un canot d'eſcorte, pour veiller à la contrebande, & pour empêcher le débarquement.

Nous venons d'avoir la viſite du Commiſſaire, & celle du Médecin. Le premier a demandé au Capitaine les raiſons qui l'obligeoient à relâcher, & quels étoient ſes beſoins : il a examiné les Cartes, les Journaux & le Procès-verbal qu'on avoit dreſſé d'avance. Le Médecin a viſité les malades, & ils ont barbouillé l'un & l'autre une douzaine de feuilles de grand papier.

Nous jouiſſons, dans cette rade, du ſpectacle le plus intéreſſant & le plus agréable. L'entrée offre tout ce qu'on peut imaginer de plus beau; des forts, des batteries, des retranchemens, des montagnes & des collines couvertes de bananiers ou d'orangers, de jolies maiſons de campagne, diſperſées çà & là, & un air d'abondance & de bonheur répandu de toutes parts.

Le 19 Août.

Hier à midi, nous eûmes une audience publique du Vice-Roi : le Palais eſt vaſte; mais ce que j'ai vu de l'intérieur & de l'extérieur ne répond pas à la richeſſe de la Colonie. On nous reçut d'abord avec cérémonie dans une grande avant-ſalle; puis un rideau ſe leva, & nous laiſſa voir le Vice-Roi environné de toute ſa Cour. Il nous reçut poliment, accorda au Capitaine la relâche, & aux paſſagers la permiſſion de ſe promener dans la Ville. Après l'audience, nous fîmes des viſites militaires, & nous revînmes dîner à bord. Il

nous eſt défendu de manger à terre, & encore plus d'y coucher.

Grace à de bonnes jalouſies doubles, bien entretenues par les maris, nous n'avons vu aucune Portugaiſe. Elles ne ſortent jamais qu'après l'*Angelus*, qui ſe dit à ſix heures du ſoir; & c'eſt préciſément l'inſtant auquel nous ſommes obligés de regagner notre priſon.

La Ville eſt grande; les maiſons ſont baſſes & mal bâties; les rues bien alignées, mais fort étroites.

Après midi, nous deſcendîmes à terre: trois Officiers vinrent nous recevoir ſur le rivage; c'eſt l'uſage ici, les Etrangers ſont toujours accompagnés. Nous allâmes à une Foire qui ſe tient à une demi-lieue de la Ville. Chemin faiſant, j'eus le plaiſir de voir pluſieurs Portugaiſes qui ſoulevoient leurs jalouſies pour nous examiner: il y en avoit très-peu de jolies; mais une navigation de trois mois, & la difficulté de les voir les rendoient charmantes à mes yeux.

On ne trouvoit à cette Foire que des

pierreries mal taillées, mal montées & d'un prix exceſſif. Pendant que nous portions de tous côtés nos regards, un eſclave vint prier nos Conducteurs de nous faire entrer dans un jardin voiſin. Nous y trouvâmes quatre Tentes bien dreſſées : la premiere renfermoit une Chapelle, dont tous les meubles étoient d'or & d'argent maſſifs, & travaillés avec un goût exquis. La ſeconde contenoit quatre lits : les rideaux étoient d'une étoffe précieuſe de Chine, peinte dans le Pays; les couvertures de Damas, enrichies de franges & de glands d'or, & les draps d'une mouſſeline brodée, garnie de dentelle. La troiſieme ſervoit de cuiſine, & tout y étoit d'argent. Quand j'entrai dans la quatrieme, je me crus tranſporté dans un de ces Palais de Fée, bâti par les Romanciers. Dans les quatre angles étoient quatre buffets chargés de vaiſſelle d'or & de grand vaſes de criſtal, qui contenoient les vins les plus rares; la table étoit couverte d'un magnifique ſurtout, & des fruits d'Europe & d'Amérique. La gaîté qui

régnoit parmi nous, ajoutoit encore à l'illuſion. Tout ce que je mangeai me parut délicieux & apprêté par la main des Génies : je croyois avaler le nectar; & pour achever l'enchantement, il ne manquoit plus qu'une Hébé. Nous ſortîmes de ce lieu de délices, en remerciant le Dieu qui les faiſoit naître. Ce Dieu eſt un Seigneur âgé d'environ cinquante ans : il eſt puiſſamment riche; mais il doit plus qu'il ne poſſede. Sa ſeule paſſion eſt de manger ſon bien & celui des autres dans les plaiſirs de la bonne chere. Il fait tranſporter ſes tentes par-tout où il croit pouvoir s'amuſer, & il décampe auſſitôt qu'il s'ennuie. Cet homme-là eſt un charmant Epicurien; il eſt digne de porter le ruban gris-de-lin.

Le 21 Août.

Même fête hier chez l'homme aux quatre tentes, mais beaucoup plus brillante, parce qu'il avoit eu le temps de la préparer; cependant pas un ſeul minois féminin.

Nous fîmes auſſi pluſieurs viſites qui

remplirent agréablement la soirée. Les Femmes nous reçoivent, on ne peut mieux, & comme des animaux curieux qu'on voit avec plaisir : elles sont toutes très-brunes ; elles ont de beaux cheveux, relevés négligemment, un habillement qui plaît par sa simplicité, de grands yeux noirs & voluptueux ; & leur caractere naturellement enclin à l'amour, se peint dans leur regard.

Le 25 Août.

Nous eûmes hier un joli concert, suivi d'un bal. On ne connoît ici que le menuet : j'eus le plaisir d'en danser plusieurs avec une Portugaise charmante de seize ans & demi ; elle a une taille de Nymphe, une physionomie piquante, & la *grâce plus belle encore que la volupté* : on la nomme *Dona Theresa.*

Je ne vous dirai rien des Eglises ; les Portugais sont par-tout les mêmes : elles sont d'une richesse étonnante ; il n'y manque que des sieges.

J'aurois été charmé de connoître l'Opéra

de *Rio Janéiro ;* mais le Vice-Roi n'a jamais voulu nous permettre d'y aller.

Ce Pays-ci eſt un Paradis terreſtre : la terre y produit abondamment les fruits de tous les climats ; l'air y eſt ſain ; les mines d'or & de pierreries y ſont très-nombreuſes : mais, à tous ces avantages, il en manque un, qui peut ſeul donner du prix aux autres, c'eſt la liberté. Tout eſt ici dans l'eſclavage : on y peut entrer, mais on n'en ſort guères. En général, les Colons ſont mécontens & fatigués de leur ſort.

Le 15 Septembre.

Le 5 de ce mois, nous quittâmes *Rio-Janéiro* : les vents nous ont toujours favoriſé. Hier, pendant toute la journée, il a venté bon frais ; le ciel étoit ſombre, tout annonçoit un gros temps. Dans la nuit, le vent a ſoufflé avec violence ; le tonnerre s'eſt fait entendre de trois côtés différens, & les lames venoient déferler ſur la dunette. Réveillé par le bruit de la tempête, à une heure, je monte ſur le pont. Nous

étions à ſec de voiles, &, dans cet état, le navire filoit huit nœuds. Peignez-vous à la fois le ſifflement du vent & de la pluie, les éclats du tonnerre, le mugiſſement des flots qui venoient ſe briſer avec impétuoſité contre le vaiſſeau, & un bourdonnement ſourd & continuel dans les cordages; ajoutez à tout cela l'obſcurité la plus profonde, & un brouillard preſque ſolide, que l'ouragan chaſſoit avec violence, vous aurez alors une foible idée de ce que j'obſervois alors tout à mon aiſe. Je vous avoue que, dans ce moment, je me ſuis dit tout bas: *Illi robur & æs triplex.* Vers les trois heures, la tempête a été dans toute ſa force; de longs éclairs tomboient ſur le gaillard, & y laiſſoient une odeur inſupportable; la mer paroiſſoit de feu, un ſilence effrayant régnoit ſur le pont; on n'entendoit que la voix de l'Officier de quart, qui crioit par intervalle: Stribord, bâbord. Ce grain a duré une demi-heure, & il a été tout-à-coup terminé par un grand calme.

LETTRE

A M. LE CHEVALIER DE B***

Du Cap de Bonne-Espérance,
le 3 Novembre 1773.

C'est ici que l'on voit deux choses bien cruelles,
Des Maris ennuyeux & des Femmes fidelles ;
Car l'Amour, tu le sçais, n'est pas Luthérien :
C'est ici qu'à l'entour d'une vaste théïere,
Près d'un large fromage & d'un grand pot à biere ;
L'on digere, l'on fume & l'on ne pense à rien ;
C'est ici que l'on a santé toujours fleurie,
Visage de Chanoine & panse rebondie :
C'est dans ces lieux, enfin, qu'on nous fait aujourd'hui
Avaler à longs traits la constance & l'ennui.

On a bien raison de dire, *chaque Pays, chaque mode.* En France, les Filles ne s'observent que dans l'extérieur ; l'Amant est toujours celui qu'on reçoit avec plus de froideur : c'est celui auquel on veut faire moins d'attention ; & de l'air le plus décent & le plus réservé, on lui donne un rendez-vous pour la nuit. Ici, tout au re-

bours ; vous êtes accueilli avec un air d'intelligence & d'amitié qui, parmi nous, ſignifieroit beaucoup : vos yeux peuvent s'expliquer en toute aſſurance ; on leur répond ſur le même ton. On vous paſſe le baiſer ſur la main, ſur la joue, même celui qui ſemble le plus expreſſif : enfin, on vous accorde tout, excepté la ſeule choſe qui s'accorde parmi nous.

Que faire donc ? Je ne fume jamais ; la fidélité matrimoniale eſt bien ennuyeuſe ; dans une intrigue où le cœur n'eſt que chatouillé, on ne viſe qu'au dénouement. La promenade eſt mon unique plaiſir : triſte plaiſir à vingt ans ! Je la trouve dans un jardin magnifique, qui n'eſt fréquenté que par les oiſeaux, les Dryades & les Faunes. Les Divinités de ces lieux s'étonnent de me voir ſans pipe, & un livre à la main. C'eſt-là que je jouis encore, par le ſouvenir de ces momens paſſés avec toi, de nos folies & des charmes de la *Caſerne* : c'eſt-la que je t'écris, tandis que tu m'oublies peut-être dans Paris ;

Tandis qu'entouré de plaiſirs,
Toujours aimé, toujours aimable,
Tu ſçais partager tes loiſirs
Entre les Muſes & la table.
Adieu : conſerve tous tes goûts;
Vole toujours de Belle en Belle,
Au Parnaſſe fais des jaloux,
A l'*Amitié* reſte fidelle.
Puiſſes-tu, dans ſoixante hivers,
Cueillir les fleurs de la Jeuneſſe,
Careſſer encor ta Maîtreſſe,
Et la chanter en jolis Vers!

LETTRE AU MÊME.

De l'île de Bourbon, le 19 Janvier 1775.

Tu veux donc, mon Ami! que je te faſſe connoître ta Patrie; tu veux que je te parle de ce Pays ignoré, que tu chéris encore, parce que tu n'y es plus? Je vais tâcher de te ſatisfaire en peu de mots.

L'air eſt ici très-ſain; la plupart des maladies y ſont totalement inconnues. La vie eſt douce, uniforme, & par conſéquent fort ennuyeuſe. La nourriture eſt peu

variée : nous n'avons qu'un petit nombre de fruits, mais ils sont excellens.

Ici ma main dérobe à l'oranger fleuri
Ces pommes dont l'éclat séduisit Âthalante ;
    Ici, l'ananas plus chéri
Eleve avec orgueil sa couronne brillante :
De tous les fruits ensemble il réunit l'odeur.
    A côté, l'atte pierreuse
Livre à mon appétit une crême flatteuse :
La grenade, plus loin, s'entr'ouvre avec lenteur ;
La banane jaunit sous sa feuille élargie ;
La mangue me prépare une chair adoucie ;
Un miel solide & dur pend au haut du dattier ;
La pêche croît aussi sur ce lointain rivage ;
Et plus propice encor, l'utile cocotier
Me prodigue à la fois les mets & le breuvage.

Voilà tous les présens que nous fait Pomone ; pour l'Amante du Zéphir, elle ne visite qu'à regret ces climats brûlans.

Je ne sçais pourquoi les Poëtes ne manquent jamais d'introduire un printemps éternel dans les Pays qu'ils veulent rendre agréables. Rien de plus maladroit : la variété est la source de tous nos plaisirs, & le plaisir cesse de l'être, quand il devient

habitude. Vous ne voyez jamais ici la Nature rajeunie ; elle est toujours la même. Un verd triste & sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers, couverts en même temps de fruits & de fleurs, n'ont pour moi rien d'intéressant, parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par les frimats. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légere ; j'aime à la voir croître, se développer, jaunir & tomber. Le printemps plairoit beaucoup moins, s'il ne venoit après l'hiver.

O mon Ami ! lorsque mon exil sera fini, avec quel plaisir je reverrai *Feuillancour* au mois de Mai ! Avec quelle avidité je jouirai de la Nature ! Avec quelles délices je respirerai les parfums de la campagne ! Avec quelle volupté je foulerai le gazon fleuri ! Les plaisirs perdus sont toujours les mieux sentis. Combien de fois n'ai-je pas regretté le chant du rossignol & de la fauvette ! Nous n'avons ici que des oiseaux braillards, dont le cri importun attriste

à la fois & l'oreille & le cœur: En comparant ta ſituation à la mienne, apprends, mon Ami, à jouir de ce que tu poſſedes.

Nous avons, il eſt vrai, un ciel toujours pur & ſerein, mais nous payons trop cher cet avantage ; l'eſprit & le corps ſont anéantis par la chaleur, tous leurs reſſorts ſe relâchent ; l'ame eſt dans un aſſoupiſſement continuel ; l'énergie & la vigueur intérieures ſe diſſipent par les pores. Il faut attendre le ſoir pour reſpirer ; mais vous cherchez en vain des promenades.

D'un côté, mes yeux affligés
N'ont, pour ſe repoſer, qu'un vaſte amphithéâtre
De rochers eſcarpés, que le temps a rongés.
De rares arbriſſeaux, par les vents outragés,
Y croiſſent triſtement ſur la pierre rougeâtre,
Et des lataniers alongés
Y montrent loin à loin leur feuillage griſâtre.
Trouvant leur ſureté dans leur peu de valeur,
Là d'étiques perdreaux, de leurs aîles bruyantes,
Raſent impunément les herbes jauniſſantes,
Et s'expoſent ſans crainte au canon du Chaſſeur.
Du ſommet des remparts, dans les airs élancée,
La caſcade à grand bruit précipite ſes flots ;

Et

Et roulant chez Thétis ſon onde courroucée,
Du Négre infortuné renverſe les travaux.
Ici, ſur les confins des Etats de Neptune,
Où, jour & nuit, ſon Epouſe importune
Afflige les échos de longs mugiſſemens,
Du milieu des ſables brûlans
Sortent quelques toits de feuillage.
Là, jamais le Zéphir volage
Ne rafraîchit l'air enflammé :
Sous les feux du ſoleil, le corps inanimé
Reſte ſans force & ſans courage.
Quelquefois l'Aquilon bruyant,
Sur ſes ailes portant l'orage,
S'élance du ſombre Orient :
Dans ſes antres, l'onde profonde
S'émeut, s'enfle, mugit & gronde ;
Au loin, ſur la voûte des mers,
On voit des *montagnes liquides*
S'élever, s'approcher, s'élancer dans les airs,
Retomber, & courir ſur les ſables humides.
Les flammes du Volcan brillent dans le lointain ;
L'Océan franchit ſes entraves,
Inonde nos jardins, & porte dans nos caves
Des poiſſons étonnés de nager dans le vin.

Le bonheur, il eſt vrai, ne dépend pas des lieux qu'on habite ; la ſociété, pour peu qu'elle ſoit douce & amuſante, dédom-

mage bien des incommodités du climat. Je vais essayer de te faire connoître celle qu'on trouve ici.

Le caractere du Créole est généralement bon ; c'est dommage qu'il ne soit pas à même de le polir par l'éducation. Il est franc, généreux, brave & téméraire ; il ne sçait pas couvrir ses véritables sentimens du masque de la bienséance : si vous lui déplaisez, vous n'aurez pas de peine à vous en appercevoir. Il ouvre aisément sa bourse à ceux qu'il croit ses amis. N'étant jamais instruit des détours de la chicane, ni de ce qu'on nomme les affaires, il se laisse souvent tromper : le préjugé du point d'honneur est respecté chez lui plus que par-tout ailleurs. Il est ombrageux, inquiet, susceptible à l'excès ; il se prévient facilement, & ne pardonne guères. Il a une adresse peu commune pour tous les Arts mécaniques ou d'agrément ; il ne lui manque que de s'éloigner de sa Patrie, & d'apprendre. Son génie indolent & léger n'est pas propre aux Sciences & aux études sé-

rieuſes : il n'eſt pas capable d'application ; & ce qu'il fait, il le fait ſuperficiellement & par routine.

On ne ſe doute pas dans notre île de ce que c'eſt que l'éducation : l'enfance eſt l'âge *qui demande*, de la part des parens, le plus de prudence & le plus de ſoin. Ici, l'on abandonne les enfans aux mains des eſclaves ; ils prennent inſenſiblement les goûts & les mœurs de ceux avec qui ils vivent : auſſi, à la couleur près, le Maître reſſemble parfaitement à l'eſclave. A ſept ans, quelque ſoldat ivrogne leur apprend à lire, à écrire, & leur enſeigne les quatre *premieres regles d'arithmétique* ; alors l'éducation eſt complette.

Le Créole eſt bon ami, amant inquiet & mari jaloux. (Ce qu'il y a d'impayable, c'eſt que les femmes partagent le dernier ridicule avec leurs époux, & que la foi conjugale n'en eſt pas mieux gardée de part & d'autre.) Il eſt vain & entêté ; il mépriſe ce qu'il ne connoît pas, & il connoît peu de choſes ; il eſt plein de lui-même,

& vide de tout le reste. Ce fond d'orgueil & de suffisance vient de l'ignorance & de la mauvaise éducation. Ici, dès qu'un homme peut avoir six pieds de maïs, deux cafiers & un Négrillon, il se croit tiré de la cuisse de Jupiter. Tel qui galope à cru dans la plaine, une pipe à la bouche, en grands caleçons & les pieds nus, changeroit à peine son sort contre celui du Roi de France. C'est ce qui arrivera nécessairement dans tous les Pays où il n'y aura pas de peuple, où tous les rangs seront confondus, & où la dénomination d'habitant mettra de niveau toutes les conditions.

D'ailleurs, accoutumé, comme on l'est ici depuis l'enfance, à parler en maître à des esclaves, on n'apprend guères, ou l'on oublie aisément ce qu'exigent un égal & un Supérieur. Il est difficile de ne pas rapporter de l'intérieur de son domestique ce ton décisif, & cet esprit impérieux que révolte la plus légere contradiction: c'est aussi ce qui entretient cette paresse natu-

relle au Créole, & qui prend sa source dans la chaleur du climat.

Le sexe, dans ce Pays, n'a pas à se plaindre : nous avons peu de belles femmes, mais presque toutes sont jolies; & l'extrême propreté, si rare en France, embellit jusqu'aux laides. Elles ont, en général, une taille avantageuse & de beaux yeux. La chaleur excessive empêche les lys & les roses d'éclore sur leur visage : cette chaleur flétrit encore, avant le temps, d'autres attraits plus précieux. Ici, une femme de vingt-cinq ans en a déjà quarante : il leur faut de la parure, & j'ose dire que le goût ne préside pas toujours à leur toilette. La Nature, quelque négligée qu'elle puisse être, est plus agréable qu'un art mal-adroit. Ce principe devroit aussi les guider dans les manieres étrangeres qu'elles copient, & dans toutes ces grâces prétendues, où l'on s'efforce de n'être plus soi-même.

Les jalousies secrettes, & les tracasseries éternelles regnent ici plus que dans aucun

Village de Province : auſſi nos Dames ſe voient peu entr'elles. On ne ſort que pour les viſites indiſpenſables ; car l'étiquette eſt ici ſingulièrement reſpectée : nous commençons à avoir une cérémonie, une mode, un bon ton.

L'enfance de cette Colonie a été ſemblable à l'âge d'or. D'excellentes tortues couvroient la ſurface de l'île ; le gibier venoit de lui-même ſe préſenter au fuſil. La bonne foi tenoit lieu de Code. Le commerce des Européens a tout gâté : le Créole s'eſt dénaturé inſenſiblement ; il a ſubſtitué à ſes mœurs ſimples & vertueuſes, des mœurs polies & corrompues. L'intérêt a déſuni les familles ; la chicane eſt devenue néceſſaire ; le Chabouc a déchiré le Négre infortuné ; l'avidité a produit la fourberie, & nous en ſommes maintenant au ſiecle d'airain.

Je te ſçais bon gré, mon Ami, de ne pas oublier les Négres dans les inſtructions que tu me demandes. Ils ſont hommes, ils ſont malheureux : c'eſt avoir bien des

droits ſur une ame ſenſible. Non, je ne ſçaurois me plaire dans un Pays où mes regards ne peuvent tomber que ſur le ſpectacle de la ſervitude ; où le bruit des fouets & des chaînes étourdit mon oreille, & retentit dans mon cœur. Je ne vois que des tyrans & des eſclaves, & je ne vois pas mon ſemblable. On troque tous les jours un homme contre un cheval ; il eſt impoſſible que je m'accoutume à une bizarrerie ſi révoltante. Il faut avouer que les Négres ſont moins maltraités ici que dans nos autres Colonies : ils ſont vêtus, leur nourriture eſt ſaine & aſſez abondante ; mais ils ont la pioche à la main depuis quatre heures du matin juſqu'au coucher du ſoleil : mais leurs Maîtres, en revenant d'examiner leur ouvrage, répetent tous les ſoirs : *ces gens-là ne travaillent point* ; mais ils ſont eſclaves, mon ami : cette idée doit bien empoiſonner le maïs qu'ils dévorent, & qu'ils détrempent de leurs ſueurs. Leur Patrie eſt à deux cents lieues d'ici ; ils s'imaginent cependant entendre le chant des coqs, &

reconnoître la fumée des pipes de leurs Camarades. Ils s'échappent quelquefois au nombre de douze ou quinze, enlevent une pirogue, & s'abandonnent sur les flots: ils y laissent presque toujours leur vie, & c'est peu de chose lorsqu'on a perdu la liberté. Quelques-uns ont eu le bonheur de gagner Madagascar; mais leurs Compatriotes les ont tous massacrés, disant qu'ils revenoient d'avec les Blancs, & qu'ils avoient trop d'esprit. Malheureux! ce sont plutôt ces mêmes Blancs qu'il faut repousser de vos paisibles rivages: mais il n'est plus temps; vous avez déjà pris nos vices avec nos piastres. Ces misérables vendent leurs enfans pour un fusil, ou pour quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Dans les premiers temps de la Colonie, les Négres se retiroient dans les bois, & de-là ils faisoient des incursions fréquentes dans les habitations éloignées. Aujourd'hui les Colons sont en sureté: on a détruit presque tous les *Marrons;* des gens payés par la Commune en font leur métier, &

ils vont à la chaſſe des hommes auſſi gaiment qu'à celle des merles.

Je crois qu'en général la Religion des Négres eſt le matérialiſme; ils reconnoiſſent un Être Suprême. On leur apprend le Catéchiſme; on prétend leur expliquer *l'Evangile*: Dieu ſçait s'ils en comprennent le premier mot! On les baptiſe pourtant bon gré, mal gré, après quelques jours d'inſtruction qui n'inſtruit point. J'en vis un derniérement, qu'on avoit arraché de ſa Patrie depuis ſept mois; il ſe laiſſoit mourir de faim. Comme il étoit ſur le point d'expirer, & très-éloigné de la Paroiſſe, on me pria de lui conférer le Baptême. Il me regarda en ſouriant, & me demanda pourquoi je lui jetois de l'eau ſur la tête: je lui expliquai de mon mieux la choſe; mais il ſe retourna d'un autre côté, diſant en mauvais françois: Après la mort, tout eſt fini, du moins pour nous autres Négres; je ne veux point d'une autre vie, car peut-être y ſerois-je encore votre eſclave.

Mais sur cet affligeant tableau,
Qu'à regret ma main continue,
Ami, n'arrêtons point la vue,
Et tirons un épais rideau.
Dans le champ qu'il rendit fertile,
Laissons le Négre malheureux
Crier sous la verge docile,
Et son Maître, plus ennuyeux,
Compter les coups d'un air tranquille.
C'est trop long-temps m'occuper d'eux,
Dégageons mon ame oppressée
Sous le fardeau de ses ennuis:
Sur les ailes de la Pensée,
Dirigeons mon vol à Paris,
Et revenons à la *Caserne*,
Aux gens aimables, au Falerne;
A toi, le meilleur des Amis,
A toi qui, du sein de la France,
M'écris encor dans ces déserts,
Et que je vois bâiller d'avance
En lisant ma Prose & mes Vers.

Que fais-tu maintenant dans Paris? Tandis que le soleil est à notre zénith, l'hiver vous porte à vous autres la neige & les frimats. Réalises-tu ces *projets d'Orgie*, auxquels on répond par de jolis Vers &

par de bons vins ? Peut-être qu'entouré de tes Amis & des miens, amusé par eux, tu les amuses à ton tour par tes *congés* charmans.

Peut-être, hélas ! dans ce moment,
Où ma plume trop paresseuse
Te griffonne ràpidement
Une rime souvent douteuse,
Assiégeant un large pâté,
Que farcit la truffe légere,
Vous buvez frais à la santé
D'un Sauvage qui ne boit guère.

Dans ce Pays, le Temps ne vole pas, il se traîne ; l'Ennui lui a coupé les ailes. Le matin ressemble au soir, le soir ressemble au *matin* ; & je me couche avec la triste certitude que le jour qui suit, sera semblable en tout au précédent. Mais il n'est pas éloigné cet heureux moment où le vaisseau qui me rapportera vers la France, sillonnera légérement la surface des flots. Soufflez alors, Enfans impétueux de Borée ! enflez la voile tendue ; & vous, aimables Néréïdes ! poussez de vos mains bienfaisantes

mon rapide gaillard. Vous rendîtes autrefois ce ſervice aux galeres d'Enée, qui le méritoit moins que moi : Je ne ſuis pas tout-à-fait ſi pieux ; mais je n'ai pas trahi ma Didon. Et vous, ô mes amis ! lorſque l'aurore, prenant une robe plus éclatante, vous annoncera l'heureux jour qui doit me ramener dans vos bras, qu'une ſainte ivreſſe s'empare de vos ames !

D'une guirlande nouvelle
Ombragez vos jeunes fronts,
Et qu'au milieu des flacons
Brille le myrte fidelle :
Qu'auprès d'un Autel fleuri,
Chacun, d'une voix légere,
Chante, pour toute priere,
Regina potens Cypri.
Puis venant à l'accolade
D'un Ami reſſuſcité,
Par une triple raſade,
Vous ſalûrez ma ſanté.

Par M. le Chevalier DE PARNI.



EPITRE

*A M. DE P*** DU S****

TU *dis bien vrai*, du S...., quand une heureuse aubaine
De nos Peres joyeux couronna les ébats,
Ils faisoient deux Amis, & ne s'en doutoient pas.
Le même astre a réglé ta naissance & la mienne :
Nous reçûmes le jour dans ces climats brûlans,
Où deux fois le soleil, repassant sur nos têtes,
Féconde la Nature, & fixe dans nos champs
Ce printemps éternel vanté par les Poëtes.
Là, comme on fait ailleurs, je végétai neuf ans :
Qu'on chante, *si l'on veut*, les beaux jours de l'Enfance,
Je n'en regrette aucun : cette *aimable Ignorance*
Est un bonheur bien fade aux yeux de la Raison,
Et la saison de l'Innocence
Est une assez triste saison.
Transplantés tous les deux sur les bords de la France,
Le hasard nous a mis dans un de ces cachots,
Où, la férule au poing, des Enfileurs de mots
Nous montrent comme on parle, & jamais comme on pense.

Arbrisseaux étrangers, peu connus dans ces lieux,
S'il nous fallut souffrir la commune culture,
Des mains qui nous soignoient les secours dangereux
N'ont pu gâter en nous ce que fit la Nature.

A peine délivrés de la docte prison,
L'Honneur nous fit ramper sous le Dieu des batailles;
Tu volas aussitôt aux murs de Besançon,
Un destin moins heureux me poussa dans Versailles.

Réunis sur les flots, nous bénissions le sort;
Mais il nous attendoit aux rivages d'Afrique :
Sans doute il te souvient de cette nuit critique,
Où nous allions passer du sommeil à la mort ?
Un Soldat qui fumoit nous retint à la vie;
Nous étions réservés à des dangers nouveaux.
J'entends encore d'ici les rochers d'*Abrolhos*
Retentir sous les coups des vagues en furie;
Je vois notre vaisseau, dans un calme trompeur,
Céder au courant qui l'entraîne;
Je vois régner par-tout une morne frayeur;
Je lis dans tous les yeux que ma perte est certaine;
Je revois le trépas & toute son horreur.
O toi, de mes pensers dépositaire utile!
Toi, qui connois mon cœur, tu sçais s'il fut ému!
Voyant tout, mais d'un œil tranquille,
J'écrivois, presque sûr de n'être jamais lu.

Te souvient-il encor de l'homme aux quatre tentes ?
De ce Couvent peuplé d'Ursulines charmantes,

Des Maris Portugais, de *Dona Therefa*,
Belle comme l'Amour, plus friponne peut-être,
Infidelle d'avance à l'époux qu'elle aura,
Et nous jetant le foir des fleurs par la fenêtre ?

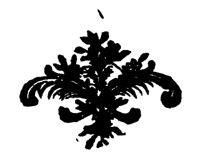
Le Port des Hollandois nous reçut à fon tour :
Tu foupires fans doute, & ta bouche chrétienne
Nomme *la tendre B....* jeune Luthérienne,
Que ton zèle avoit fçu convertir à l'amour.

Nous arrivons enfin : pardonne, ô ma Patrie !
Mais je ne connus point ce doux faififfement
Qu'on éprouve en te revoyant.
Mon ame, à ton afpect, ne s'eft pas attendrie :
La Patrie eft un mot, & le proverbe ment.
Toi feule, ô mon Eléonore !
As rendu ce féjour agréable à mes yeux.
Tendre & fidele objet d'un amour malheureux !
Peut-être tu reffens des peines que j'ignore :
Va, mon cœur les partage, & te rend tes foupirs.
En vain le Sort jaloux termina nos plaifirs ;
De mon bonheur paffé je fuis heureux encore.

Enfin, après quatre ans d'inconftance & d'erreur,
Je te fuis dans Paris : là, maître de moi-même,
Réformé, fans amour, pareffeux par fyftême,
Sur la fcène du monde affez mauvais acteur,
Je déchire mon rôle, & deviens fpectateur.
Mon vaiffeau battu par l'orage
A regagné le Port, & n'en fortira plus :

Que dis-je ? Dès demain, ennuyé du rivage,
Peut-être irai-je encor l'expoſer au naufrage,
Sur ces mêmes écueils qu'il n'a que trop connus :
C'eſt le travers de tous les Hommes
De chercher le repos, & de s'en dégoûter ;
Ce bien ſi déſiré n'eſt doux qu'à ſouhaiter.
Nous ne vivons point où nous ſommes :
L'eſprit vole plus loin, il voit d'autres climats ;
Il en fait la peinture à notre ame ſéduite ;
Et ce qu'il embellit, a toujours plus d'appas :
La peine eſt aux lieux qu'on habite,
Et le bonheur où l'on n'eſt pas.

Par le même.



ÉPITRE
A M. D'USSIEUX.

Tandis que Poëte ſans rime,
Du grave au doux paſſant avec ſuccès,
Tu prêtes, cher d'Uſſieux, l'Idiome François
A ce bon Arioſte & plaiſant & ſublime,
Du milieu de Paris, par l'ennui repouſſé,
De ma priſon j'ai franchi la barriere :
Cahoté ſur la terre, ou ſur l'onde bercé,
Vers les champs du midi j'ai pouſſé ma carriere.
De Théâtre en Théâtre amuſant mon loiſir,
De ces jeux que la Grece inventa la premiere,
Où l'on voit rire & pleurer le Plaiſir,
Dupe d'un ſot Acteur, malgré ſa morgue fiere,
Tu m'aurois vu ſouvent, trompé dans mon déſir,
Riant avec Racine, & bâillant à Moliere.
Mais j'atteins à mon but, curieux Voyageur :
En parcourant un Pays enchanteur,
Mes oreilles, mes yeux ont eu leur jouiſſance :
Je revois aujourd'hui le lieu de ma naiſſance ;
Mes plaiſirs ſeront dans mon cœur.

Je vous salue, ô murs de ma Patrie!
Beaux lieux où la Candeur fila mes premiers jours!
Qu'à votre aspect mon ame est attendrie!
Tel l'infidele Amant, qui sembloit pour toujours
Avoir quitté sans peine une Amante chérie,
Revoit avec plaisir ses premieres amours.
Tendre berceau de mes jeunes années,
De quel charme ta vue enivre tous mes sens!
Ah! je crois, en ces doux instans,
Rajeunir tout-à-coup des nombreuses journées,
Dont l'âge a, loin de toi, surchargé mon printemps.
Mais, Dieu! quand vers tes murs mon cœur vole & s'empresse,
Quel souvenir m'attriste au sein de l'alégresse?
Quand, loin de tes foyers, le Sort guida mes pas,
Nismes, tu te souviens, hélas!
Quel précieux dépôt te commit ma tendresse:
Je laissai dans ton sein un couple révéré,
Tu le sçais, un Pere, une Mere....
Ah! rends ce cher dépôt à mon cœur déchiré.
O regrets superflus! ô douleur trop amere!
Je vole dans tes murs, de plaisir enivré,
Et j'y foule, en entrant, la cendre de mon Pere.
Prêt à m'éloigner de ces lieux,
Quand je le saluai par un adieu si tendre,
Hélas! aurois-je dû m'attendre
Que c'étoient nos derniers adieux?
Mille objets retraçés à mon ame attendrie
Vont m'étonner, me charmer tour à tour,

Je reverrai les lieux où j'ai reçu le jour ;
Je ne reverrai plus les Auteurs de ma vie :
Faut-il, hélas ! qu'à mon retour,
Je demeure étranger au ſein de ma Patrie ?
Mais rejetons ces penſers douloureux :
Qui jouit de ſon cœur, peut encore être heureux ;
Sous la verge des Dieux, que ſes larmes atteſtent,
Le Sage, à ſoi-même rendu,
Songe moins à pleurer le bien qu'il a perdu,
Qu'à jouir de ceux qui lui reſtent.
Ai-je donc épuiſé la ſource des déſirs ?
Non, non le ſentiment & l'eſpoir me ramene :
Un cœur ſenſible fit ma peine ;
Il peut faire encor mes plaiſirs.
C'eſt une ſource intariſſable & pure
De divers ſentimens qui germent tour à tour :
Telle eſt la Loi de la ſage Nature,
Que l'Amour ſeul peut conſoler l'Amour.
Lorſqu'un Pere au tombeau va rendre ſa pouſſiere,
Du Fils qui lui ſurvit, Nature, en bonne Mere,
Vient ſagement conſoler les ennuis :
Dans ſon cœur, à l'amour d'un Fils,
Elle fait ſuccéder la tendreſſe d'un Pere.
Ainſi, dans nos ames toujours,
Elle nourrit avec adreſſe
Nos ſentimens, pour prolonger nos jours.
Regarde ce Mortel courbé ſous la vieilleſſe :
Pourquoi ſon Petit-Fils, ſes dernieres amours,
Plus que ſon Fils lui-même, a-t-il donc ſa tendreſſe ?

On diroit que, ſéduit, en ces derniers inſtans,
Par une douce erreur, qui ſemble les étendre,
Il choiſit un objet dans l'âge le plus tendre,
Plus jeune, enfin, pour l'aimer plus long-temps.
Douce Philoſophie! oui, tel eſt ton langage:
Quand la Nature, ſans pitié,
Bleſſe mon cœur, c'eſt ta voix qui m'engage
A recourir au ſein de l'Amitié.
L'amitié, cher *d'Uſſieux*, ne t'eſt point étrangere;
Cette Amitié que rien n'altere,
Que jamais le temps n'affoiblit:
Nous voyons s'enlaidir l'Amour, quand il vieillit:
Ah! ſur ce point, la Sœur l'emporte ſur le Frere:
En vieilliſſant elle embellit.
Je ſçais trop, ſur ton cœur, juſqu'où va ſa puiſſance:
Notre amitié, rapide en ſa naiſſance,
Porta des fruits à peine dans ſa fleur.
Jeune, elle eut toute la vigueur
Que peut lui donner la vieilleſſe:
Vieille, elle a toute la fraîcheur,
Tous les charmes de la jeuneſſe.



LA SOURIS VOYAGEUSE,

FABLE.

DANS le Sénat du Peuple des Souris
Un jeune Magiſtrat racontoit ſes voyages.
Oui, Meſſieurs, diſoit-il, ſur les lointains rivages,
Chez les Peuples les plus polis,
J'ai viſité, d'après l'avis des Sages,
Tous les greniers les mieux fournis.
O prodige! un beau ſoir, ſous une voûte obſcure,
J'ai vu des animaux qui parlent comme nous,
Et j'ai très-bien vu, je vous jure:
Ils ſont enveloppés d'un duvet liſſe & doux;
Ils ont l'œil vif, la patte fort menue,
Et la peau veloutée, & l'oreille pointue:
Mais écoutez; ces animaux
Qui, plus que nous, me paroiſſent agiles,
S'affublent de certains manteaux
Formés de membranes mobiles,
Et volent comme des oiſeaux.

— O l'ignorant! ô la tête éventée!
Dit auſſitôt, avec mépris,
La Doyenne expérimentée:

Eh! c'étoient des Chauves-Souris!
Nous en voyons autant, sans quitter nos tannieres:
Une autre fois, on t'enverra bien loin,
Pour nous en rapporter de si vives lumieres....
Sénat! comptons encor sur un pareil témoin.

Approfondir les mœurs, observer les usages,
C'est l'étude des bons esprits,
Qui ne va point à tous les âges.
Que de Jeunes Gens à Paris
Sont aussi sots que ma Souris,
En revenant de leurs voyages!

Par M. DORAT.



A MADAME LA MARQUISE DE LOIGNI,

Au sujet de l'Invitation qui m'étoit faite de venir à la Campagne où elle étoit.

LE TROUBADOUR ET UN PASSANT,

Dialogue.

(La Scène est à la Campagne.)

LE PASSANT.

Viens chez nous, gentil Troubadour.

LE TROUBADOUR.

A prodiguer mes airs, je renonce en ce jour:
Las! il n'est plus de prud'hommie,
De bon goût, de chanson jolie,
De vers naïfs peignant naïf amour!

LE PASSANT.

Que dis-tu? .....

LE TROUBADOUR.

C'en est fait, je brise ma guitare.

LE PASSANT.

Ah! plutôt repens-toi de ton courroux bizarre.

LE TROUBADOUR.

Ecoute: si tu peux m'indiquer un Château,
Où regnent Loyauté, Joyeuseté, Simplesse,
Et qui m'offre l'accord nouveau
Des Vertus & de la Richesse....

LE PASSANT.

Eh! bien?....

LE TROUBADOUR.

Je veux encore y trouver à chanter
Quelque Beauté riante & printanniere,
Aux yeux charmans, au cœur sincere,
Plaisant à tous, sans s'en douter,
Même en raillant se montrant débonnaire;
Que charment les talens, & qui sçache goûter
Romans, Histoire, Politique,
Beaux Vers, Tableaux exquis, ravissante Musique.
A ce prix, guide-moi, je cede à ton conseil.

LE PASSANT.

Viens donc, &, sans délai, suis mes pas à Courseil.

Par M. SÉLIS, *Censeur Royal.*



VOYAGE

VOYAGE DE SALENCI.

A M. LE COMTE

DE CASSINI,

DIRECTEUR de l'Obſervatoire Royal; de l'Académie des Sciences.

Du 8 Juin 1781.

JE l'ai fait, M. & très-aimable Comte, ce Voyage intéreſſant; je l'ai vu ce Hameau, dont l'enceinte renferme la paix, le bonheur, & des vertus qui ſe ſont tranſmiſes toujours pures depuis le cinquieme ſiecle de notre ère; je les ai vu ces modeſtes Salenciens, j'en ſuis encore ému. C'eſt un Hameau conſtruit aujourd'hui, comme il le fut ſous Clovis, cultivé, à peu de choſes près, de la même maniere, &

peuplé d'hommes auſſi vertueux aujourd'hui, qu'ils l'étoient alors.

Figurez-vous trois cents habitations ſéparées l'une de l'autre par un verger ou un vignoble, ou un petit parc, qui coupent la fatigante & mal-ſaine monotonie des rues, & ouvrent l'eſpace à la circulation de l'air. Le toit ſous lequel le Salencien repoſe lui appartient; le terrein qui l'entoure eſt l'héritage reſpecté de ſes Peres. On ne le voit point, comme ailleurs, ſolliciter, le chapeau à la main, un avare Tenancier de lui donner à bail quelques arpens de terre, pour les baigner de ſes ſueurs. Il n'eſt point humilié par le voiſinage de l'homme riche : ſon voiſin, Paſteur comme lui, travaille dès l'aube du jour comme lui, n'eſt ni plus fier, ni plus gai que lui. Trois arpens ſuffiſent au ſobre entretien d'une Famille : le produit annuel, réaliſé en argent, ſe monte à douze ſols par jour : c'eſt peu; c'en eſt aſſez pour ſuffire à leurs beſoins. Ils ſont pauvres (ſi c'eſt l'être que de ſuffire à ſes beſoins);

mais jamais ils n'ont été tentés d'envahir le champ voisin ; jamais ils n'ont eu recours aux Tribunaux, pour éclaircir le droit de propriété. On ne retrouve dans aucun Greffe le nom des Salenciens ; pas un seul Jugement n'a été rendu contr'eux ; un seul l'a été en leur faveur en 1775, & c'est leur Seigneur qui les y a forcés. L'orphelin a pu dormir sous la cabane que lui avoit laissée son pere, sans avoir besoin de l'appui d'un tuteur ; & jamais un curateur ne fut obligé de réprimer une adolescence inquiete. Ils ne connoissent le Prince & les Loix que de nom. Le jeune homme craint toujours qu'une faute de sa part ne prive sa sœur, sa cousine ou sa parente, de la Rose ; le pere s'observe par égard pour sa fille ou pour ses nieces ; la mere, qui fut Rosiere, apprend à sa fille tout ce qu'elle pratiqua pour se rendre digne d'une telle faveur. Ainsi un Chapeau de Roses tient lieu aux Salenciens de Loix, de Juges & de Code : une Rose est le germe de mille vertus, & les perpétue

de générations en générations. Rappellons-nous les histoires de toutes les Monarchies : combien de révolutions sur la surface du Globe depuis Clovis ! Tout a changé, tout a été corrompu. Salenci n'a rien perdu de sa pureté primitive : la Rose fut la sauve-garde de ses vertus & de son bonheur. Des mésalliances sans nombre nécessitoient par-tout des Edits rigoureux : la Salencienne, toujours fidelle à la Coutume, n'épousa jamais qu'un Salencien, & n'altéra point ses bonnes mœurs. Six noms désignent toutes les familles : ainsi quatre cent cinquante Habitans n'ont eu que six auteurs, qui, alliés l'un à l'autre, ne forment plus depuis long-temps qu'une famille ; & ce tronc sacré n'a point reçu de rameaux étrangers. Oh ! qui me donnera, disoit M. de Caylus, (après avoir publié les Antiquités Etrusques, Grecques & Romaines) les Antiquités des Gaules ! de la maniere dont on procede en France, nous n'aurons bientôt plus d'anciens Monumens : il avoit raison. Si le souvenir de Salenci

s'étoit offert à sa pensée, il eût été consolé de la perte de tant d'Antiquités souvent inutiles. La France, dans ce genre, peut avoir des rivales; mais le spectacle que Salenci donne à toutes les Nations depuis tant de siecles, n'appartient qu'à elle, ne se retrouve nulle part; & c'est le plus beau monument dont elle doive s'enorgueillir.

Les Salenciens sont pauvres: comme ils ont peu de terrein, ils ne peuvent recueillir que pour vivre; cependant ils se suffisent à eux-mêmes dans les années de disette; & dans des hivers rigoureux, la maladie est l'unique fléau qu'ils redoutent. Alors les dépenses augmentant, & les bras restant inactifs sur un lit de douleur, ils sont forcés de demander des secours. A qui? à leur Curé: Eh! quels secours? des remedes. Je l'avouerai, cher Comte, je sçavois bien ce qu'un bon Curé pouvoit être; j'ai vu à *S*alenci ce qu'un bon Curé étoit. C'est un homme sensible, vrai, bon, sage, éclairé, le Pere, l'Ami, le Médecin,

le Défenſeur de ſes Paroiſſiens. Cet homme, c'eſt M. Sauvel, Prémontré & Prieur-Curé de Salenci. Interrogez MM. les Ducs de la Trimouille, de la Rochefoucault, de Luynes, de Brancas, de la Vauguyon, M. l'Evêque, Comte de Beauvais; ils ont aſſiſté à la Fête de la Roſe; ils ſont revenus pénétrés d'admiration pour les Salenciens, & d'eſtime pour leur Curé.

Pourquoi cette Fête fut-elle long-temps ſans célébrité? C'eſt qu'on ne recherche guères la Vertu ſans luxe, ſans appareil, ſans recommandation. Le haſard y amena en 1766 une Femme ſenſible; & c'en fut aſſez pour lui rendre ſon ancien éclat. Un Homme de Lettres l'accompagnoit: il l'annonça à toute l'Europe. Peut-être eſt-ce ici le lieu de reſtituer aux Gens de Lettres un honneur qui leur eſt bien dû. Quelque dénomination qu'on veuille donner à ces Ecrivains Philoſophes, il eſt très-vrai qu'ils ont porté le flambeau ſalutaire à travers toutes les ténebres qui déroboient à nos yeux une foule d'inſtitutions recomman-

bles. « Ils se sont acquis dans ce siecle, (dit M. Target, dans son Plaidoyer de la Rosiere) une gloire qu'on ne peut leur ravir ; celle d'avoir fixé les yeux sur les objets d'intérêt général, & d'avoir fait sortir de l'obscurité les faits utiles au Genre Humain ». — L'envie, l'ingratitude, des motifs plus bas encore, peuvent seuls méconnoître tant de bienfaits rendus par la Philosophie. Qu'il me soit permis de rendre à M. de Sauvigny, qui, le premier, a fait connoître cette Fête, un hommage qui lui est bien dû.

Que votre imagination, Comte, n'aille pas au-delà de la vérité : ne vous figurez point une Rosiere bien galamment parée, bien modestement jolie ; ne lui prêtez point le double charme de la beauté & de la vertu ; ce seroit trop d'avantages. La Rosiere est le plus souvent très-laide ; mais elle est vertueuse : la figure disparoît, on ne voit ni la Paysanne, ni la laideur ; c'est la Rosiere, ce nom suffit pour tout embellir. Les Vieillards, qui choisissent la

plus sage, n'ont que des oreilles pour entendre le récit des vertus que propose l'assemblée générale des Habitans. La beauté n'y contre-balança jamais une bonne qualité dans une Rivale. Le Seigneur a voulu ravir aux Habitans l'honneur de choisir les trois Salenciennes concurrentes à la Rose : il n'a point réussi ; il n'a conservé que le droit de nommer la Rosiere parmi les trois qui lui sont présentées. Oh ! que vous verriez bientôt cette Institution sacrée dégénérer & s'abâtardir, si la Rose étoit au choix du Seigneur.... Un Seigneur jeune !.... Je m'arrête..... Vous me devinez.....

O vous ! qui avez voulu imiter dans vos terres cette Fête auguste, sans doute vous avez bien fait de semer l'honneur pour recueillir des vertus ; mais craignez d'y mettre trop d'appareil : vous surchargez vos Rosiéres de trop d'atours ; vos repas sont trop somptueux, vos dots trop riches, vos bals trop brillans ; c'est votre fête plutôt que la fête de la Vertu. Ressemblez mieux à Salenci ; imitez moins les fêtes de la

Ville; donnez la Roſe, non point dans un ſallon, mais au pied des Autels. Si vous ſçaviez combien les Salenciens ſont glorieux d'avoir un Saint pour Fondateur de la Fête! Si vous ſçaviez quel caractere auguſte cette origine imprime à la Roſe! La Roſiere rougit, pleure de joie, & tremble en recevant ce don précieux; elle croit le tenir des mains de S. Médard même. Cette origine eſt une de ces beautés locales qu'on ne peut tranſporter, ni bien imiter ailleurs. Ceux qui ont vu vos Roſieres les ont trouvées trop jolies: ne nous offrez pas tous les ans, ſi vous ne voulez pas être ſuſpect, une Roſiere bien jolie. Il s'en faut bien que j'aie rien à reprocher au célebre Avocat qui a fondé dans les Paroiſſes de Canon, Vieux-Fumée, Mezidon, la Fête des bonnes gens. Ce n'eſt point ſeulement pour la beauté vertueuſe que M. Elie de Beaumont a inſtitué cette Fête dans ſes terres; c'eſt auſſi pour le Vieillard qui, aſſis ſur la pierre qui doit bientôt couvrir ſa tombe, peut s'écrier, après avoir fait

sur sa vie passée un examen sévere : Je fus toujours un bon Pere, un bon Citoyen ! C'est pour une bonne Mere, qui vient, dans sa vieillesse, dire avec confiance à son Seigneur : J'ai rempli tous mes devoirs ; mon sein a nourri mes enfans, & mes enfans sont tous vertueux ; ma terre, retournée par mes mains, a produit tout ce qu'elle pouvoit produire. Quelle consolation M. Elie de Beaumont n'offre-t-il pas à la vieillesse ! Courage, diront les bonnes gens de Canon, le prix nous attend. Bienheureux le travail qui conduit à une récompense aussi glorieuse ! Jouissez, ô vous qui avez fondé cette Fête, jouissez longtemps du plaisir de couronner les bonnes gens ! Prouvez, pendant long temps, que, d'une fortune acquise par le génie, l'emploi appartient de droit à la Vertu.

On est laid à Salenci ; mais cette laideur est une Fille du Travail. J'avois cru que cette Colonie, ne se mêlant point avec un sang étranger, avoit conservé sa petitesse & ses formes originelles. Cela peut

être, me répondit le Curé; mais le travail y a la plus grande part. Voyez ces champs, ils sont fertiles; le même terrein produit trois moissons; tout est couvert: arbres & grains, tout est serré. La main de l'homme a retourné cette terre avec la bêche: la charrue est inconnue ici. Les enfans entreprennent de bonne heure des travaux au-dessus de leurs forces; c'est-là qu'ils se déforment & s'enlaidissent. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, ils n'ont jamais attaché un prix à la beauté: à quoi leur serviroit-elle?

Je vous renvoie, M. & cher Comte, à l'Ouvrage de M. de Sauvigny pour l'histoire de la Fondation de la Rose, & pour le détail des cérémonies. Je n'ai rien à y ajouter, sinon que la Rosiere reçoit un paiement de 25 livres, légué par S. Médard, qui assigna plusieurs arpens de terre pour produire cette somme. Ces mêmes arpens ont été appellés, lors de l'établissement des Fiefs, *le Fief de la Rose*. La Rosiere reçoit, sur le Fief de la Rose, les redevances seigneuriales, un bouquet de

fleurs, une fleche, deux balles ou éteufs de battoir, deux éteufs blancs & un sifflet de corne, dans lequel on doit siffler trois fois avant de le lui offrir. Ces redevances tiennent aux Coutumes singulieres qui ont marqué la naissance des Fiefs : c'est une table garnie de deux bancs, d'une nappe blanche, six serviettes, deux couteaux, deux verres, une saliere pleine de sel, cinquante noix, deux pains d'un sol chacun, un fromage de trois sols, un lot de vin ou deux pots, un demi-lot d'eau pure. La Salencienne que j'ai vu couronner, se nomme *Louise Quillet*, est fille d'un Menuisier ; j'ai partagé sa collation : c'étoient des flancs que ses mains avoient pétris, & du vin de sa vendange. Il me reste à vous dire un mot du caractere des Salenciens : ils ne sont point gais ; ils ne connoissent point la joie tumultueuse du peuple ; ils sont paisibles ; ils s'interdisent, dès leur enfance, tous les mouvemens des passions vives, puisqu'une faute, un emportement les priveroit de l'honneur d'être nommés

Garçons de Rosiere. Ils ne se portent point à des excès, parce que ce seroit une tache que quatre générations ne pourroient effacer ; ils n'abandonnent point leur cœur aux émotions de la tendresse. Quelle Salencienne oseroit répondre à leurs soupirs ? Le Chapeau de Roses vaut mieux que l'Amour : voilà la cause de la gaîté calme & réfléchie des Salenciens. Je n'ai rien ajouté, je n'ai rien embelli ; je suis encore au-dessous de la vérité, & je ne pourrai jamais bien vous rendre ce que j'ai senti.

Par M. de Mayer.



EPITRE A M. THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

AMI, vivons aux champs, renonçons à Paris:
Quiconque aime les Vers, doit aimer leur retraite;
Apollon, tu le sçais, les consacra jadis
En gardant les troupeaux d'Admete.
C'est à l'ombre des bois, c'est au bord des ruisseaux
Que Virgile animoit le chalumeau champêtre.
Dans le fracas de Rome, à l'aspect des faisceaux,
Ses Vers, si touchans & si beaux,
Avec moins d'harmonie auroient coulé peut-être.
Les bons Vers sont sacrés; ils voltigent flottans,
Pareils aux Oracles mobiles,
Qu'autrefois la main des Sybiles,
Sur la feuille légere abandonnoit aux vents:
Mais il faut les saisir, les enchaîner ensemble;
Un souffle les disperse: heureux qui les rassemble!
Non, ce n'est point dans les Palais
Qu'ils errent volontiers: c'est près d'une onde pure,
Dans des déserts fleuris, autour d'un antre frais,

Où ce bon Lafontaine, Enfant de la Nature,
Les rencontroit toujours, ſans les chercher jamais.
C'eſt lui qui m'a formé; je lui dois tout peut-être:
J'admirois, en rêvant, ſa grâce & ſa vigueur;
Le charme m'entraînoit, je n'en étois pas maître;
Et ſans l'avoir appris, je le ſçavois par cœur.
Oh! de ſes deux pigeons, combien la complaiſance,
Le tendre attachement, la douceur, la conſtance,
M'exprimoient vivement ton amitié, ta foi!
Je devinois ton cœur, & je goûtois d'avance
Tout ce qu'un jour le mien devoit ſentir pour toi.
Que j'aimois ſes oiſeaux, leur douce intelligence,
Leur joie en ſe voyant, leur douleur dans l'abſence!
Ah! ce n'eſt pas ainſi qu'on aime de nos jours!
Trop perfides Humains! vous êtes des vautours:
Cruels; vous déchirer, voilà votre ſcience.
Ami, viens, ſuis mes pas, fuyons dans ces forêts:
Cherchons-y les beaux Vers, l'innocence & la paix.
Vois-tu ces pins altiers, & ces chênes ſauvages?
Hier, avec plaiſir, c'eſt-là que j'entendois
La bruſque voix du Nord gronder dans leurs feuil-
lages.
Mais veux-tu voir, Ami, de plus doux payſages?
Deſcends dans ce vallon, la Nature y ſourit:
Va, crois-moi, c'eſt pour nous que le roſſignol
chante,
Pour nous que la roſe fleurit,
Pour nous que ce Berger ſuit de loin ſon Amante.
Ami, ſens-tu ſous tes pas

Fléchir cette tendre mouſſe
Qui plaît aux pieds délicats ;
Et mollement les repouſſe ?
Vois-tu Zéphir ſur ces fleurs
Voler d'une aile conſtante ;
Et de ſa robe flottante
Verſer les douces odeurs ?
Vois-tu ces eaux fugitives
Baigner ces prés dans leur cours,
Ces tourterelles plaintives,
Qui ſoupirent après leurs amours ?
Malheureuſe la Bergere
Qui les voit tout le jour ſur le même rameau,
Qui les entend le ſoir, en rentrant au Hameau!
Son cœur palpitera d'un trouble involontaire :
« Couple heureux, couple ſolitaire,
» Dira-t-elle en rêvant, que votre ſort eſt doux!
» Dans vos tendres ardeurs, heureux qui vous reſ-
ſemble !
» Votre bonheur eſt d'être enſemble.
» Ah ! ſi j'aime jamais, j'aimerai comme vous ».
Ami, voilà du cœur le ſenſible langage ;
Comment le bon Amour parloit au temps paſſé :
Des Villes, des Palais, nos vices l'ont chaſſé.
Hélas ! le pauvre Enfant ! il ſe ſauve au Village.
Que n'ai-je été Berger ! C'étoit-là mon deſtin.
Oh ! comme avec plaiſir, j'aurois pris le matin
Ma pannetiere, ma houlette !
Et ſans doute tu penſes bien

Que je n'eusse jamais oublié ma musette :
J'aurois eu mes moutons, ma Lisette, mon chien ;
On auroit dit Ducis, comme on dit Timarette :
Mais, vers d'autres objets, par le sort emporté,
Sous des Cyprès, enfin, j'entrevis Melpomene
Portant sur sa tête hautaine
Un diadême ensanglanté :
Je la suivis de loin vers un antre écarté,
Où son auguste Sœur, comme elle solitaire,
Réveilloit, sous l'archet d'Homere,
Des antiques accords la grâce & la fierté.
Pour la premiere fois, Ami tendre & fidelle,
C'est-là que je te vis aux pieds de l'Immortelle ;
Tu chantois un Héros, Guerrier, Législateur,
Ne ressemblant qu'à lui, chez qui tout fut extrême,
Qui seul créa son Peuple, & se créa lui-même,
Sauvage couronné ; féroce avec grandeur.
D'autres lauriers encor assurent ta mémoire :
Les Noms les plus fameux, les Morts les plus vantés,
Dans tes graves discours, devant toi sont cités
Comme au Tribunal de l'Histoire.
Ton éloge les juge, & ton intégrité
Les livre sans retour à la postérité,
Ou pour la honte ou pour la gloire.
La Vertu t'a remis le Sceptre que tu tiens ;
Tu la venges sans bruit par ton Burin fidelle :
Tu flétris les Nérons, les fiers Domitiens ;

Tu consacres les Marc-Aurelle.
Ami, si, par mon art, dans quelqu'essai nouveau,
Je force une Ombre illustre à sortir du tombeau,
Pour monter sur la Scène où Paris la contemple,
Que tes conseils soient mon flambeau,
Comme tes mœurs sont mon exemple !
Tes mœurs, voilà le sol où germent tes esprits ;
Tu portes dans ton sein le foyer qui t'enflamme ;
C'est-là tout ton secret : tu mets dans tes Ecrits
Ce que le Ciel mit dans ton ame.
Je la connois sans doute. Ah ! que le Ciel vengeur,
Des vents, sur mon vaisseau, déchaîne encore l'injure,
Si j'oublie un moment avec quelle douceur,
Avec quels tendres soins, ta main, dans mon malheur,
Ta délicate main consola ma blessure !
Hélas ! j'allois périr, le Ciel étoit en feu :
Un jeune Dieu parut ; il fit signe à l'orage ;
Le flot, avec respect, vint mourir au rivage :
Aussi, sur son Autel, j'osai placer mon Vœu,
Et le Tableau de mon Naufrage.
Mes Filles, donnez-moi de l'encens & des fleurs ;
Cueillez les plus beaux lys, les roses les plus belles !
Et toi, qui fis cesser mon trouble & nos douleurs !
Vois les hommages de nos cœurs ;
Vois couler de plaisir mes larmes paternelles.
Ah ! si ce grand appui peut toujours vous rester ;
Contre les coups du Sort, s'il daigne vous défendre,

Mes Filles ! chers objets de l'amour le plus tendre !
Mon cercueil ne doit plus pour vous m'épouvanter:
Je n'aurai plus du moins, au moment d'y descendre,
Que la douleur de vous quitter.

Par M. Ducis.



LE RETOUR À LA CAMPAGNE,

STANCES.

ENFIN vous allez donc paroître,
Lieux charmans qui m'avez vu naître,
Bosquets formés par les Amours;
Je vous vois riantes prairies,
Sombres forêts, plaines fleuries:
Je viens ici finir mes jours.



Hélas! qu'il se trompe soi-même
Celui qui dans un rang suprême
Croit trouver la félicité!
On y languit dans l'ignorance;
L'ame y laisse son innocence,
Le cœur y perd sa liberté.



Que je t'aime, ô simple Nature!
Toujours belle sans imposture,
Tu plais en tout temps, en tous lieux.

Non, il n'eſt que toi d'immortelle ;
Toujours vraie & toujours nouvelle,
Tu charmes le cœur & les yeux.

⁂

L'art ne doit jamais te contraindre ;
Il faut qu'il ſe borne à te peindre,
A te ſentir, à t'écouter ;
Une fleur forme ta parure ;
Dans le miroir de la Nature
Il doit venir te conſulter.

⁂

D'une ſimple & jeune Bergere,
Qui file en paix ſur la fougere,
Tes chants font briller la candeur :
C'eſt toi qui formes ſon langage ;
Son innocence eſt ton ouvrage,
Et ton empire eſt dans ſon cœur.

⁂

Ah ! que vous me faites envie,
Bergers, vous coulez votre vie,
Loin des méchans, loin des jaloux !
Dans vos hameaux je vais vous ſuivre ;
Hélas ! l'on ne commence à vivre
Que du jour qu'on vit avec vous.

Par feu M. l'Abbé DE REYRAC.

A MA SOLITUDE,

STANCES.

O Mon aimable ſolitude,
Reçois le tribut de mes chants;
Pourrois-je, ſans ingratitude,
Oublier tes bienfaits touchans!



C'eſt toi qui me rends à moi-même;
Je te dois ma tranquillité.
Les champs, la paix, la liberté,
Je trouve ici tout ce que j'aime.



A l'ombre du myrte fleuri
Qui s'arrondit ſur ma cabane,
Mes jours coulent ſans nul ſouci,
Loin d'un monde faux & profane.



La Nature, dans ces vallons,
A ſignalé ſa bienfaiſance:
La jouiſſance de ſes dons
N'en trompe jamais l'eſpérance.

Flore éblouit l'œil enchanté,
Et ses parfums, que je respire,
Chargent les ailes du Zéphire
D'un baume utile à ma santé.

Bacchus, de ses grappes ambrées
Suspend aux ormes les festons;
Cérès protege ces moissons
Qui flottent en vagues dorées.

Moi, parmi ces prés tout remplis
De fleurs, de troupeaux, de Bergeres,
Tandis que l'Amour & les Ris
Animent leur danses légeres,

Je vis calme, je vis heureux:
J'ai sçu bannir de ma pensée,
Et l'ambition insensée,
Et les projets tumultueux.

Douces erreurs de ma jeunesse,
Où se livroit mon cœur séduit,
Votre charme est enfin détruit
Par le flambeau de la Sagesse!

L'Amour! .... Heureux qui le connoît!
Plus heureux cent fois qui l'ignore!
Pourquoi des peines qu'il causoit
Le souvenir plaît-il encore!

La vanité n'eſt qu'un tourment ;
La gloire, une vaine fumée ;
Et les douceurs du ſentiment
Valent mieux que la renommée.

Prends part aux plaiſirs de mon cœur,
Souris-moi, boſquet ſolitaire !
Que tout reſpire pour me plaire,
La pure joie & le bonheur !

Que j'aime à voir ces champs paiſibles,
Et leurs heureux Cultivateurs !
Il eſt, parmi ces cœurs ſenſibles,
Il eſt des vertus & des mœurs.

Paſſions ! loin de vos tempêtes,
Ici mon eſprit eſt plus ſain ;
Et tous les ſentimens honnêtes
Fermentent, germent dans mon ſein.

Je ſens qu'une ame ſimple & pure,
Dont le goût n'eſt point corrompu,
En vivant près de la Nature,
Vit bien plus près de la Vertu.

Par M. BÉRENGER.

LETTRE

LETTRE

A MADAME LA MARQUISE

D'ANTREMONT,

APRÈS UN VOYAGE EN GRECE ET EN ITALIE.

EN regagnant mon hermitage,
J'ai trouvé vos charmans Ecrits,
Entre Bernard & Desmahis,
Dans le porte-feuille d'un Sage.
Combien Voltaire en sent le prix!
Et Voltaire a trois fois mon âge!
Je viens du Pays de Phaon;
Mais c'est pour marcher sur vos traces.
J'ai cueilli le myrte des grâces
Sur le tombeau d'Anacréon;
J'ai vu Chypre, Yos, Mitilene,
Et respiré la douce haleine
Et de Vénus, & d'Apollon.

J'ai volé des champs d'Aréthuse
Aux cascades de Tivoli ;
L'ombre d'Horace m'a suivi
Aux bords enchantés de Blanduse.
J'ai reconnu sur un rameau
Le moineau chéri de Lesbie,
Et bu de l'onde du ruisseau
Où venoit se baigner Cynthie.
Que ces rivages d'Ausonie
Sont à mes yeux remplis d'appas
Mais, quand on vous lit, on oublie
Les merveilles de l'Italie :
Rome entiere est dans *Aubenas*.

Au reste, Madame, j'ai entrepris mon Odissée, non pas pour ce Public, qui n'a que des sifflets ou des serpens, mais pour un très-petit nombre d'Amis, avec lesquels je puis voyager librement dans la Lune, & me moquer encore plus librement des satyres du monde sublunaire. Dans le moment que je travaillois au Tableau de Rome, on m'apporte des Vers charmans de Madame la Marquise d'Antremont. Adieu le Panthéon, le Colisée, le Capitole. Me voilà sur le lit de fougeres, que vous

peignez avec tant de graces : je ne vois plus, je n'entends plus que vous.

Ma jeune Muſe invoque-t-elle
L'ombre aimable de Bachaumont ?
Les Grâces diſent d'Antremont,
Quand la rime exige Chapelle.
Faut-il me plaindre à deux genoux,
Baiſant, en digne Catholique,
La ſainte Mule Apoſtolique ?
Je m'écrie, en penſant à vous :
Hélas ! cette Pantouffle antique,
Que l'intérêt, la politique
Firent chauſſer à Conſtantin,
Eſt un épouvantail magique
Pour la moitié du genre humain :
Mais qu'un Pape arbore la vôtre,
Le Mufti la baiſe demain,
Et l'Hébreu, du Culte Romain
Devient le plus ardent Apôtre.

On dit que Charles XII menaça la Suede de lui envoyer une de ſes bottes pour la gouverner : c'eſt dans une idée bien différente, Madame, que je vous propoſe d'envoyer une de vos pantouffles au Vatican. Quelle conſolation pour les vrais Croyans ;

de voir suspendus autour de cette précieuse Relique, la Fraise de Luther & de Calvin, le Chapeau sans bouton de Guillaume Penn, le Doliman, la Dalmatique, & cette foule de Bonnets de toutes formes, de toutes grandeurs, sans cornes, à trois cornes & à quatre! Qui oseroit me taxer ici d'un enthousiasme ridicule!

O d'Antremont! ô Deshoulieres!
Sapho, la Suze, objets charmans!
Oui, plût au Ciel que vos rubans,
Vos pantouffles, vos jarretieres,
De nos Pontifes plus galans
Fussent désormais les bannieres!
La paix renaitroit parmi nous:
Plus de combats, plus de querelles,
Plus de ces factions cruelles,
Qui font des monstres ou des fous:
On verroit des parfums plus doux
Monter aux voûtes éternelles;
Et des cœurs engagés pour vous
Ne seroient jamais infidelles.

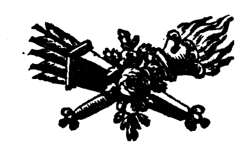
Par M. le Chevalier DE LA TREMBLAYE.

RÉPONSE

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Vous avez vu l'Italie & la Grece :
Oui, votre Epître enchantereſſe
Le prouve bien ; j'en crois ce ton charmant,
Ces tours légers, cette fineſſe :
Anacréon avoit cet enjouement ;
Sapho, cette délicateſſe ;
Horace, avec cet agrément,
Faiſoit badiner la Sageſſe.
Sans doute, aux bords de Tivoli,
Il a dû marcher ſur vos traces ;
Il retrouvoit ce luth chéri,
Que, pour vous ſeul, avoient gardé les Grâces.
Je ne m'étonne pas que, ſous cet arbriſſeau,
Où l'Amour dépoſa les cendres de Lesbie,
Vous ayiez vu voltiger ſon moineau :
N'étiez-vous pas ſur le tombeau ?
Il crut Catulle encore en vie :
Mais je m'étonne qu'au ruiſſeau,
Où venoit ſe baigner Cinthie,
Endimion n'en ait pas troublé l'eau.
Que ne peut-on vous ſuivre à Mytilene !
Que dis-je ? Eh non ! pourquoi courir ?
On lit vos Vers, & c'eſt jouir :

De Vénus, d'Apollon, c'eſt reſpirer l'haleine.
Eſprit léger, Réformateur charmant,
Qui voudriez qu'un Pape, au Capitole
Parût pontificalement
Chauſſé des mules d'une Folle;
Qui prétendez que ſon Divan
Mette nos pompons en bannieres;
Et qui bientôt, aux têtes à turban,
Aux fronts à corne, à doliman,
Iriez nouer nos jarretieres!
Ce projet me paroît galant:
Mais croyez-vous qu'on en fût moins en guerre?
Hélas! l'homme eſt ſi turbulent!
Il faut ſi peu, pour mettre en feu la Terre!
Grands ou Petits, chacun a ſon tonnerre,
Son Olympe & ſon Vatican.



LES VOYAGES,

ÉLÉGIE.

J'AI souvent essayé de noyer dans le vin
Ma peine & mes tristes alarmes :
O Bacchus ! ton nectar divin
S'aigrissoit sur mon cœur, & se tournoit en larmes.
J'ai souvent essayé, dans la longueur des nuits,
D'accorder sous mes doigts la lyre de Chapelle :
Les Vers n'ont pu distraire mes ennuis,
Et malgré moi je chantois l'Infidelle.
Enfin, je l'avouerai : dans mes bras amoureux,
J'ai tenu quelquefois une autre Enchanteresse ;
Mais tout-à-coup, au fort de mon ivresse,
Quand je touchois au moment d'être heureux,
Le souvenir de ma Maîtresse
Venoit saisir mon cœur, & glacer ma tendresse,
Et je sentois expirer tous mes feux.
Que n'ai-je point tenté ? Dieux ! qu'il est difficile
D'abjurer promptement de si longues amours !
Tant que le même mur nous servira d'asile,
Tant que le même ciel éclairera nos jours,
Hélas ! je le sens bien, je l'aimerai toujours !

Si vous voulez que je l'oublie,
O mes Amis! partons; ôtez-moi de ſes yeux:
Pour de lointains climats abandonnons ces lieux;
Courons interroger les champs de l'Italie,
Et lui redemander ſes Heros & ſes Dieux.
Fuyons: adieu remparts, ſuperbe promenade,
Dont les ormes touffus environnent Paris:
Adieu, Bronze adoré du plus grand des Henris;
Adieu, Louvre immortel, pompeuſe Colonnade;
Adieu, ſur-tout, adieu, trop ingrate Eucharis!
Je le verrai ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorans, tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des Poëtes Bergers,
Les premiers, dans leurs Vers, marquerent la cadence.
Je verrai ce paiſible Port,
Et les antiques Tours de la riche Marſeilles.
Nos vaiſſeaux ſont-ils prêts? pouſſez-nous loin du bord:
Compagnons, courbez-vous ſur des rames pareilles!
Fendez légérement le dos des flots amers;
Abandonnez la voile au ſouffle qui l'entraîne.
Le Zéphir regne dans les airs;
Et mollement porté ſur la mer de Tyrrene,
Je découvre déjà la Ville des Céſars,
Rome, en Guerriers fameux autrefois ſi féconde;
Rome, à la fois ſépulcre & berceau des Beaux Arts;
Rome, dans tous les temps, Souveraine du Monde.
Voilà donc les foyers des Fils de Scipion,

Et des fiers Descendans du demi-Dieu du Tibre !
Voilà ce Capitole, & ce beau Panthéon,
Où semb'e encore errer l'ombre d'un peuple libre !
Oh ! qui me nommera tous ces membres épars,
Et ces grands monumens dont mon ame est frappée !
Montons au Vatican, courons au champ de Mars,
Au Portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenoit le soir, à côté d'Hypsithille ?
Citoyens! s'il en est qui comprennent ma voix,
Montrez-moi la maison d'Horace & de Virgile.
Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ce Bois & ce Côteau charmant,
Que ta Muse a décrits dans tes Vers pleins de grace,
De ton goût délicat éternel monument !
J'irai, j'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers ;
J'irai chercher, d'un œil avide,
De leurs débris sacrés un reste enseveli ;
Et dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chûte rapide,
Respirer la poussiere humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours, ainsi que mes revers !
Ce petit coin de l'Univers

Rit plus à mes regards que le reſte du monde.
L'olive, le citron, la noix chere à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémiſſantes;
Et ſur le mont voiſin, les grappes mûriſſantes
Ne portent point envie aux raiſins de Calès.
Là, le printemps eſt long, & l'hiver ſans froidure;
Là, croiſſent des gazons d'éternelle verdure:
Là, peut-être l'étude, & l'abſence, & le temps
Pourront bannir de ma mémoire
Un amour inſenſé, qui terniroit ma gloire,
Et dont le vain délire abrégea mes inſtans.

Par M. BERTIN.



VERS

A M. L'ABBÉ DELILLE,

Sur un Voyage qu'il projetoit de faire en Italie.

TU les verras ces ſuperbes remparts,
Trône immortel de l'antique Auſonie,
Ce Ciel heureux propice à l'harmonie,
Au goût des Vers, aux talens, aux Beaux-Arts;
Ces Monumens & ces Marbres épars,
Où des Romains reſpire le génie,
Et la grandeur du ſecond des Céſars.
J'admire, ſur tes pas, ces ruines fatales,
Ces Temples orgueilleux, que la mouſſe a couverts,
Ce Théâtre où Mécene eût applaudi tes Vers,
Et du fier Agrippa les voûtes triomphales.
Là, Brutus, au Sénat poignardoit un Tyran;
Là, reſpiroit Titus, l'amour de l'Italie;
Là, Jupiter tonnoit au Vatican;
Là, fut ſurpris Ovide avec Julie.
Volons au champ de Mars, au Cirque plus vanté;
Volons aux Jeux guerriers inventés dans la Grece;

Je vois une ardente jeunesse,
Qu'indigne son oisiveté,
Presser les flancs poudreux d'un coursier indompté,
Déployer, en luttant, sa nerveuse souplesse,
Et rapporter aux pieds d'une fiere Maîtresse
Le prix de la valeur, & non de la beauté.
Oh! que ne suis-je assis aux bords de Lucrétile,
Au fond de ces Jardins, au profane inconnus,
Où ta Muse autrefois, sous le nom de Virgile,
Aux sons harmonieux d'un Vers pur & facile,
Au milieu des festins charmoit Ligurinus.
Cascades de Tibur, ombrages d'Albunée,
Qui vous voit, malgré lui, doit chanter ses amours!
Dans votre enceinte fortunée,
On dit qu'au déclin des beaux jours,
L'ombre d'Horace, encor de roses couronnée,
Suit toujours Lalagé, qui s'échappe toujours.

Par le même.



VERS

LUS PAR M. DE FLEURIEU,

Après son retour d'Italie, dans une Séance de l'Académie de Lyon.

ENFIN je vous revois, ô ma chere Patrie!
Lyon, temple sacré des Arts, de l'Industrie,
Que mon ame est émue en parcourant des yeux
Ces plaines, ces côteaux heureux,
Ces remparts, ce vaste rivage,
Ces fleuves, Amans de ces bords,
Qui, de les embellir disputant l'avantage,
Confondent à l'envi leurs flots & leurs transports!
Épris du vain désir de voir & de connoître,
En proie à mes vœux inconstans,
Loin du beau Ciel qui m'a vu naître
J'osai porter mes pas errans;
J'ai vu ces neiges immortelles,
Ces rochers & ces monts, fiers débris du chaos,
Entassés par les Dieux, franchis par les Héros,
Des champs Ausoniens barrieres peu fidelles:
Du haut de ces trônes des airs

Mon ame erroit ſur ces belles contrées
De qui les Nations, vainement conjurées,
Reçurent des Arts & des fers.
Dieux! Comme je volai vers les plaines fécondes
Que l'Arno, que le Tibre enrichit de ſes ondes!
Horace, Auguſte, Scipion,
Et vous, Céſar, Virgile, Cicéron,
Tous vainqueurs des humains, par différens prodiges,
D'un pas reſpectueux j'ai cherché vos veſtiges.
Terrible Michel-ange, ingénieux Bernin,
Raphaël enchanteur, & vous Taſſe divin,
J'adorois vos ſçavans preſtiges.
Que d'objets raviſſans pour mes regards confus!
Obéliſques pompeux, élancés juſqu'aux nues;
Temples, Cirques, Palais, innombrables Statues
De Héros immortels, de Dieux qui ne ſont plus!
Romains! tous les lauriers ont couronné vos têtes:
Enfans des Muſes & de Mars,
Vous avez fait briller les doux rayons des Arts
Parmi les éclairs des tempêtes:
Quels biens ne vous doit pas l'Univers enchanté!
Et votre moindre gloire eſt de l'avoir dompté.
Deux fois la féconde Auſonie,
Sous Auguſte & ſous Léon X,
Vit croître dans ſes champs les palmes du génie;
Et ſes nouveaux Céſars furent les Médicis.
Tout paſſe, tout finit; cette ſeconde aurore
N'a brillé qu'un matin, & s'eſt éteinte encore.

Habitans paiſibles & doux!
On accourt ſur vos bords, des terres étrangeres;
Mais c'eſt la gloire de vos Peres
Que l'on vient admirer chez vous.
Rome n'eſt plus qu'un nom, qu'une ombre d'elle-même;
Elle a perdu, dans ſes revers,
Le ſceptre des talens, comme de l'Univers.
Veniſe, en ſa foibleſſe extrême,
Trop fidelle peut-être à ſes antiques Loix,
N'a plus de Titiens, & redoute Bizance,
Que ſon bras ſoumit autrefois.
Pour l'aimable & belle Florence,
Gémiſſante autour des tombeaux,
De longs voiles de deuil elle obſcurcit ſes charmes
Et répand d'inutiles larmes
Sur les urnes de ſes Héros.
Les Muſes & les Arts ont volé vers la Seine;
Tibre jaloux! vainement tu frémis:
Cede ſans murmure & ſans haine
Aux beaux ſiecles des deux Louis.
Endormi ſur tes vieux trophées,
Borne aujourd'hui ta gloire aux lauriers des Orphées;
Mais gardons-nous d'envier humblement
Les vains ſuccès de l'Italie:
Elle a chanté les Ris & la Folie;
Le François ſeul chante le Sentiment.
Art divin, fils de l'ame, & qui regnes ſur elle!
Par tes ſublimes ſons, par tes tendres accens,

Tu surpasses autant l'ariette éternelle,
Et ses frivoles agrémens,
Que le cœur surpasse les sens.
Nation légere & brillante!
Pour la premiere fois sois fidelle & constante:
Que le flambeau des Arts pour toi soit immortel!
Rome, depuis long-temps, ne vit que dans l'histoire;
Que ton siecle soit éternel!
Vous, Citoyens heureux! partagez cette gloire:
Imitée & vaincue, en vos tissus brillans,
La Nature jalouse admire vos talens.
D'Athenes, de Lyon la Déité fidelle,
A de nouveaux succès Minerve vous appelle:
Sur l'aile du Génie élevez vos concerts,
Cultivez tous les Arts au sein de l'abondance;
La seconde Ville de France
Doit l'être aussi de l'Univers.



LA PROMENADE
CHAMPÊTRE.

J'AI chanté le Pere du Jour, cet aſtre de feu, qui, du ſommet des Cieux, inondant les airs de torrens de lumiere, couvre la terre & les mers d'un voile reſplendiſſant.

Tableaux majeſtueux de la Nature, objets ſublimes, qui raviſſiez mon ame! vous n'avez plus ſur elle le même empire.

Que les jeunes Amans de la Renommée s'égarent donc à l'envi dans les ſentiers gliſſans de l'Hélicon: que les Enfans des Dieux, les Poëtes Lyriques, encouragés par mes Chants, célebrent avec plus d'enthouſiaſme encore, & plus de magnificence, le flambeau de l'Univers: qu'ils peignent à leur gré les ſombres horreurs d'une nuit orageuſe, le Vulturne grondant au haut des nues, & le vent du midi, qui

agite sur ses ailes la foudre étincelante, & l'océan qui mugit du fond de ses abîmes, & les vastes forêts retentissant du bruit des rochers qui se heurtent, entraînés par de rapides torrens, & les fleuves débordés, qui roulent dans les vallons à vagues épandues, & les monts antiques, ébranlés par les bruyantes tempêtes.

Pour moi, qui n'aime aujourd'hui que le bord des fontaines & le silence des bois; moi qui, loin des regards du profane vulgaire, ne veux crayonner, à l'ombre des hêtres, que de simples Paysages, j'abandonne à jamais la carriere périlleuse de la gloire, & la Lyre sacrée d'Apollon. Heureuse d'en avoir tiré des sons harmonieux, auxquels Nivernois & Bernis ont applaudi, ma Muse va moduler des airs plus tendres, & se reposer sur des objets plus doux.

Laissons les vains Mortels prodiguer à l'oisiveté déshonorante la moitié d'une vie plus fugitive que l'onde. Tandis que, plongés dans le sommeil, ils perdent sans regret des heures si précieuses au génie, allons

admirer la naiſſante Aurore, le lever paiſible du Soleil, & le réveil attendriſſant de la Nature.

Déjà le jour pur & ſerein blanchit l'horizon & le faîte des montagnes ; le ramage des oiſeaux recommence ; je les entends ; ils m'appellent : célébrons avec eux le retour du printemps.

Que ces lieux ſont beaux ! & que cette vue m'enchante ! Arrêtons-nous ſur cette longue terraſſe qu'embaument ces orangers en fleurs, & contemplons à loiſir le ſpectacle le plus frappant.

Ici je domine ſur une plaine immenſe ; ou plutôt ſur une ſuite de rians jardins, couverts, en toute ſaiſon, de fruits & de verdure. Là, je découvre une foule de maiſons charmantes, dont chacune offre à l'œil ravi de nouvelles beautés : plus loin, ſe préſente une Ville ſuperbe, qui étonne la vue par ſes riches édifices, & ſes hautes tours qui s'alongent dans les nues.

J'apperçois encore le grand fleuve qui coule majeſtueuſement le long des murs

de cette Ville opulente, & ce Pont hardi, qu'éleva naguères la magnificence Royale, & que l'Antiquité eût mis au rang de ses merveilles.

En parcourant des yeux ces rives fleuries, avec quel attendrissement mes regards se portent vers la retraite fortunée de ce Philosophe célebre, qui a préféré à l'éclat des vains honneurs la dignité d'Homme de Lettres, & sa noble indépendance! Il nageroit dans les richesses, s'il eût écouté l'aveugle Fortune; mais il eût vécu esclave, & fût descendu sans gloire dans le tombeau.

Heureux & mille fois heureux celui qui chérit la vie champêtre, & les doux travaux de la campagne! Heureux le Mortel aimé des Dieux, qui, lorsque le triste hiver a pris la fuite, errant en liberté dans la prairie, peut voir les premiers rayons du soleil dorer ses vignobles, & de nouveaux tapis de verdure couvrir ses champs; qui voit les amandiers refleurir, ses troupeaux bondir dans les vallons; & qui, assis

auprès d'une ſource ſacrée, à l'ombre d'un arbouſier, mêle ſa voix à celle du roſſignol, & ne chante ſur ſa lyre que Palès & les bois !

Et que peut déſirer le Sage qui coule de ſi paiſibles jours ? Quels autres vœux ſon cœur peut-il former ? & quel ſort doit lui faire envie, quand, viſité dans ſa retraite par un petit nombre d'Amis fideles, ſouvent ſans les attendre, il a le délicieux plaiſir de les appercevoir de loin, de précipiter ſes pas pour aller à leur rencontre, de les ſerrer tendrement dans ſes bras, & de leur offrir ſur ſa table frugale les ſimples mêts que lui fournit ſon domaine paternel ?

Ah ! l'homme qui mene une ſi douce vie, n'a plus rien à ſouhaiter ici-bas; & les Monarques eux-mêmes, les Monarques tout-puiſſans, au milieu de la gloire & de la pompe qui aſſiegent leur Trône, envieroient ſans contredit un tel bonheur, s'ils pouvoient le connoître.

Je te ſalue, Côteau gracieux, que le Ciel a bordé de prodiges ! Toi qui fais

l'ornement de ces fertiles contrées, je te ſalue. Amoureux de tes ſentiers ſolitaires, je viens y reſpirer l'air vivifiant du matin, & le parfum de l'aubépine fleuriſſante.

Quelles douces impreſſions les objets champêtres font ſur une ame pure ! Je ne les contemple qu'avec un raviſſement inexprimable : des larmes délicieuſes coulent de mes yeux. Ah ! dans ce moment, la Nature entiere eſt dans mon cœur.

Je t'entends, humble fontaine, murmurer mollement au bas de ce buiſſon où croiſſent l'yeuſe & la viorne. Aucun reptile venimeux ne corrompt ton onde; auſſi tranſparente que le criſtal, elle coule au pied de ces ormes tranquilles qui te doivent la vie.

Avant de m'éloigner, je vais cueillir ces plantes odorantes qui naiſſent dans ces lieux humides; j'irai les porter moi-même au bon Vieillard qui, depuis treize luſtres, cultive en paix cette vigne qu'ont plantée ſes pauvres Aïeux. Hélas! il ſouffre : peut-être que ces ſimples ſalutaires pourroient calmer ſes douleurs.

Jeune arbrisseau, que la froidure a si souvent défleuri ; objet de ma tendre pitié ! ne crains plus la rigueur des hivers, ni les flétrissures de la perfide gelée. L'haleine du zéphir caresse maintenant & ranime tes rameaux ; le printemps te couvre de nouvelles fleurs ; le soleil te chérit, il te protege, & se plaît à faire briller, à travers ton feuillage verdoyant, ses rayons d'or.

Avec quel plaisir je revois ce paisible ruisseau, dont l'onde vive & frémissante jaillit de mille sources, & s'échappe en fuyant dans un long canal semé de cailloux argentés ! Quand le spectacle douloureux des vices, & la méchanceté des hommes fatigue mon ame, c'est-là que je viens respirer & chercher le doux repos.

Arbres antiques & vénérables, qui aimez ce ruisseau ; platanes élancés dans les airs, sombres sycomores, alisiers fleuris, qui vivez sur ses bords ! courbez-vous en voûte le long de son cours, & qu'il ne cesse de couler sous l'ombrage de vos branches

pendantes, jusqu'à l'endroit où, vous quittant avec regret, il se précipite, en murmurant, dans ce magnifique bassin que la Nature a formé pour effacer à jamais tous les prodiges de l'art.

Image de la rapidité du temps & du néant des vanités humaines, ses flots passagers se perdent sans cesse dans cette riviere merveilleuse, qui, se dérobant trop tôt à nos regards, va, non loin de sa source, se jeter dans le grand fleuve, qui disparoît bientôt lui-même au sein des mers immenses.

Ainsi, d'un cours insensible, nos tristes journées s'écoulent sans retour, & nous conduisent au tombeau : ainsi, tout ce qui enflamme l'insatiable ambition, gloire, naissance, fortune, grandeurs ; tout, dans un instant, s'abîme dans l'éternité.

Ruisseau tranquille ! combien de fois suis-je venu épancher ici les sentimens de mon cœur, méditer près de toi le sombre, le terrible avenir, & me familiariser avec mes derniers momens !

Combien

Combien de fois tu m'as vu assis sur tes bords, & l'ame émue de cette paix profonde, de ce calme silencieux, qui la remplissent d'une mélancolie si douce, mêler à ton onde pure de tendres larmes, quand il falloit quitter ces bords; y revenir encore, rappellé par mes désirs, m'en éloigner lentement, les regarder de loin en soupirant, &, le cœur serré de douleur, m'écrier en gémissant: hélas! que ne puis-ici finir ma vie!

Vous qui faites mes délices, séjour de l'innocence & du repos, vallons toujours présens à ma mémoire, solitude toujours chere à mon cœur! je ne vous oublierai jamais.

O fortunés Mortels, Mortels trop peu connus, qui cultivez ces rians vignobles & ces plaines fécondes! hélas! que je vous porte envie! Quand s'accompliront mes vœux? quand vivrai-je avec vous, & pourrai-je enfin, dégagé de tant de liens importuns qui m'accablent, habiter ces humbles retraites, qui seront, jus-

qu'à mon dernier ſoupir, l'objet de mes amours.

Confidens de mes plus ſecrettes penſées, vous qui, depuis mon jeune âge, connoiſſez le fond de mon cœur ! dites ſi j'enviai jamais d'autre bonheur.

Combien de fois, dans nos promenades paiſibles, nous avons célébré les douceurs de la vie champêtre ! L'autre jour encore, dans cette allée où la vigne, unie aux jeunes tilleuls, étend de l'un à l'autre ſes pampres ſuſpendus en longs feſtons, je vous diſois : vivons ici, vivons dans ces hameaux charmans. Mes Amis ! c'étoit mon ame qui vous parloit ; je ne vous exprimois que mes ſentimens les plus chers.

Ah ! ſi le Ciel propice me rend un jour à moi-même ; ſi la liberté, trop tardive, prend pitié de ma peine, avec quelle ardeur j'irai m'enſevelir à la campagne ! Là, on me verra, Philoſophe ſolitaire, enfermer d'une haie vive le champ modique cultivé de mes mains, cueillir le premier

la violette printanniere, tailler à loisir mes espaliers nombreux, diriger leurs branches fructueuses, tondre le chevrefeuille & l'acanthe, appuyer de foibles arbrisseaux, jouets des vents, arrondir en berceau ma treille docile, &, assis à son ombre, contempler chaque jour, d'un œil satisfait, ses grappes mûrissantes : on me verra retirer, à l'approche des climats glacés, l'oranger frileux, serrer les derniers fruits de l'automne, &, dans ces heureux soins de l'âge d'or, achever une innocente vie, qu'aucune amertume ne viendra corrompre. Oh! comme je bénirai le Ciel d'être éloigné des hommes, & d'en être oublié!

Cependant il est doux de ne les avoir jamais offensé ; il est doux aussi de n'avoir jamais rien écrit que d'après mon cœur. Le fiel de la satyre, & l'envie jamais n'ont souillé ma plume ; elle est pure & sans tache ; & si mon nom ne brille point avec éclat parmi ceux de ces Génies sublimes admirés du monde entier, du moins il est

cher aux ames sensibles & vertueuses. Un bonheur si consolant vaut bien la gloire : il me fait aimer la vie, il embellit mes jours, & je l'emporterai dans le tombeau.

Par M. DE REYRAC.



ÉPITRE

A MON AMI,

Qui, fatigué de la Mer, où nous voyagions ensemble, m'avoit quitté pour continuer sa Route par terre.

O Mon Ami! que ne t'ai-je imité,
Quand par les flots trop baloté,
Pour un élément plus solide,
Si prudemment tu m'as quitté!
Ainsi que la fortune, oui, la mer est perfide.
En t'approuvant que je t'ai regretté!
Un jour entier sur l'onde si tranquille,
Par les vents les plus doux je m'étois vu porté;
Déjà des mers l'affreuse immensité
A mes yeux indignés déroboit cette Ville
D'un Despote abruti repaire ensanglanté:
La voix de l'innocence, hélas! toujours débile,
Y demandoit vengeance à la postérité.
Je bénissois les flots qui d'un Peuple servile
Me séparoient avec rapidité.
Mais témoins d'un adieu qui m'avoit tant coûté,

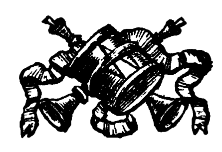
J'étendois vers ces murs un regard inutile :
Objet conſolateur, vous étiez éclipſé.
Bien loin de moi j'avois déjà laiſſé
Du Katégat l'enceinte dangereuſe,
Qu'étroitement reſſerre un double bord,
Et je voguois ſur la mer orageuſe
Qui voit s'amonceler tous les glaçons du Nord.
Soudain la Nuit deſcend ſur un peſant nuage ;
Dans un morne repos tout ſemble inanimé.
Les vents entre-choqués, de rivage en rivage,
Par de ſourds ſifflemens annoncent un orage :
A peine on le redoute, il eſt déjà formé.
Le Pilote éperdu tient ſes voiles baiſſées ;
Son art combat en vain cent périls renaiſſans :
Le flot preſſe le flot ; les vagues élancées
S'entre-heurtent dans l'air, & fondent par torrens.
Tout frémit : de mes ſens je ne ſuis plus le maître ;
Mais mon eſprit alors, ferme & jamais troublé,
Domine ma terreur, & me fait mieux connoître
Ce que les Dieux ont, dans mon être,
De force & de foibleſſe à la fois raſſemblé.
A peine, avec effort, commençoit à paroître
Un jour obſcur, diſputé par la nuit,
Impatient, chacun veut reconnoître
Quels ſont les lieux où le ſort nous conduit.
Dieux ! quel aſpect épouvante la vue !
Reſte affreux du chaos, là, d'immenſes rochers,
Nés dans le ſein des mers, du front briſent la nue,
Et n'accordent jamais de retour aux Nochers :

Là, de bancs & d'écueils l'invisible assemblage
A nul Mortel ne permet d'approcher :
Si l'un des Habitans de ce triste parage,
Que le besoin accoutume au danger,
En guidant le vaisseau, n'écarte le naufrage :
En abordant sur cette île sauvage,
Dans l'horreur des cachots, je crus me voir plonger.
Malgré mille travaux, la terre sans substance
N'y rend aucun des biens qui lui sont dispensés :
De loin en loin, les êtres dispersés
Semblent à la Nature arracher l'existence.
Là, j'ai de vingt soleils détesté le retour;
Je croyois le hâter par mon impatience.
Le Temps est à nos yeux inexorable & sourd;
Le Temps, pour le frapper, sur l'homme heureux s'élance;
Il prend pour l'infortune un vol traînant & lourd.
Sombre, inquiet, errant de cime en cime,
Vers le plus haut des monts j'arrive en gravissant!
Quel voile tombe! ô tableau ravissant!
C'est-là qu'avec honneur la Nature est sublime:
Sans pouvoir me lasser, dans ces lieux j'admirois
Le contraste frappant que sa puissance étale,
Des rochers nus, les plus sombres forêts,
Et de vastes déserts, & des bocages frais:
D'un million de fleurs, les rubis & l'opale,
Jetés sans art, y brillent sans apprêts.
Mon ame s'épuroit dans ce libre atmosphere;
On diroit que, sur ces hauteurs,

L'homme à ses pieds voyant la terre,
En s'approchant des Cieux, partage leurs grandeurs.
Je suivois un côteau qu'une eau limpide arrose :
Là, près d'un jeune bois, où le jour vient mourir,
Sur ces doux souvenirs mon esprit se repose,
Plein de tendres ennuis qu'il se plaît à nourrir :
Je regardois ces fleurs, si fraîchement écloses,
Que, sous mes yeux, elles sembloient s'ouvrir;
Mais seul, je me disois: quoi! trouver tant de roses,
Sans avoir à qui les offrir !
Le charme alors de cette solitude,
Comme un enchantement paroissoit éclipsé;
Et sous le poids de ma sollicitude,
Foible mortel, je tombois terrassé.
Je retournois dans ma prison flottante;
C'est vous alors, ô mes Livres chéris,
Vous dont la volupté si pure, si constante,
Se répandoit sur mes esprits,
N'en doutons point, aux doux accens d'Orphée,
Quand ta roue, Ixion, en tournant se fixa,
Dans cet heureux tableau, foiblement déguisée,
C'est la force des Arts que la Fable traça.
Oui, l'Amant des Beaux-Arts ne connoît point de peine;
Tout ce qui n'est pas eux, n'obtient que ses mépris.
Soutenu par le Dieu qui dicta vos Ecrits,
O Racine! ô Rousseau, Moliere, Lafontaine!
Celui qui vous possede, & qui sent votre prix,
Heureux dans un désert, ou courbé sous la chaine,

De la Fortune encore brave les favoris.
Et toi qui, plus qu'eux tous, varié dans tes charmes,
Dévoilas dans tes Vers le fecret des amours,
Quels maux, en te lifant, n'ont pas fini leur cours?
Sublime également dans les ris, dans les larmes,
Voltaire! c'eft à toi que l'on revient toujours.
Mais le voici, l'inftant qui de tout me confole;
Je vais rifquer encor l'inconftance des eaux:
Je revole vers toi; je vois de nos vaiffeaux,
Au gré des vents heureux, flotter la banderole.
Adieu: puiffent enfin les vagues & le fort,
Pour ne plus nous quitter, nous unir dans le Port!

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.



A ZELMIS,

PENDANT MON SÉJOUR A LA ROCHELLE.

J'AI vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugiſſans,
Qu'enchaîne un pouvoir inviſible :
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuſe,
Frémiſſant avec majeſté,
Rapporter ſon onde fougueuſe
Dans le lit qu'elle avoit quitté ;
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui, vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrant de liquides chemins,
Vont à des Nations ſauvages
Porter nos vices & nos fers,
Et ramener ſur nos rivages
Les dépouilles de l'Univers.
Mon ame, interdite & ſurpriſe,
Goûte un plaiſir mêlé d'horreur
A l'aſpect des flots en fureur,

Et de l'homme qui les maîtrise....
Viens embarquons-nous, ma Zelmis ;
Fuis Paris, il a ses naufrages :
Je te promets des vents soumis,
Un jour pur, un ciel sans nuages ;
Tu n'as besoin que d'un souris,
Pour en imposer aux orages.
Les Amours, ces Dieux protecteurs,
Dont toujours l'essaim t'environne,
Deviennent bons Navigateurs,
Sitôt que la Beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns prendront le gouvernail,
Les autres déploieront la voile ;
Et sur les flots à peine émus,
Les Zéphirs, par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.
Il est des îles fortunées
Où l'on aime sans en rougir ;
Où renouvelant les années,
Le temps rajeunit le plaisir :
On ne trouve dans ces retraites,
Ni Méchans, ni Sots indiscrets,
Ni ces expirantes Coquettes
Qu'offensent de naissans attraits ;
Point d'Elégans saupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni Gentilhommes de la Chambre,

Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un Temple de feuillage,
Sur un Autel orné de fleurs,
La Nature unira nos cœurs,
Si bien faits pour lui rendre hommage :
Nous ſerons libres, amoureux ;
Et tranſporté ſur ces rivages,
L'Européen ingénieux
Rira bien de nos ſimples jeux,
Et nous prendra pour des Sauvages
Aſſez ſots pour n'être qu'heureux.
Mais où m'égare mon délire ?
Ce n'eſt qu'un rêve, ma Zelmis !
Reſtons où le Sort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'Empire ?
Le Dieu qui me tient dans tes fers,
Te fit pour un brillant Théâtre ;
Ton joli nez, que j'idolâtre,
N'eſt point trouſſé pour les déſerts.
Adieu, mon île & mon bocage :
Tout examen fait, demeurons :
C'eſt le plus ſûr & le plus ſage ;
Et parmi ce Monde volage,
Où l'Amour reçoit tant d'affrons,
Aimons-nous, quel que ſoit l'uſage,
Le plus long-temps que nous pourrons.

Par M. DORAT.

A M. GRANET,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL

DE TOULON.

EN ces murs où des Rois éclate la puiſſance,
Alors que je reviens après quinze ans d'abſence,
Quand les plus grands objets attirent mes regards,
Cher Granet! que crois-tu que mon eſprit admire?
Sans doute, ils m'ont frappé ces foudroyans remparts,
Qui d'un Monarque aimé garantiſſant l'Empire,
Sont des heureux François les premiers boulevards.

Je vois avec effroi ces *lignes* formidables
Qui ceignent nos rochers & commandent aux mers;
Et ces *angles* ſçavans, ces tours inabordables
Que de hardis *Vauban* élevent dans les airs.

Je contemple, étonné, cent arcades pareilles, (*)
Où le cable filé s'alonge & s'arrondit;
Ces bombes, ces mortiers qui dorment ſous vos treilles, (**)

(*) La Corderie.

(**) Trait local.

Et ce vaſte baſſin que *Grognard* a conſtruit,
Monument qui de Rome égale les merveilles.

Je parcours en tremblant ces agiles Vaiſſeaux,
Vaſtes Châteaux ailés, Citadelles flottantes,
Vomiſſant mille morts par cent bouches ton-
nantes,
Et bravant à la fois le feu, l'air & les flots.

Mais que font ces objets pour un cœur né ſen-
ſible ?
La honte du génie, & l'effroi des mortels.
Oh ! combien, au ſortir de l'arſenal terrible,
Qui réunit tant d'arts ſublimes & cruels,
Je vois avec plaiſir ton *Muſæum* paiſible !
Là, goûtant à loiſir tes ſages entretiens,
Je n'entends plus conter les politiques riens,
Les alarmes du jour, les combats de la veille ;
Mais ton ſtyle enchanteur y ravit mon oreille ;
Ton éloquence touche & pénetre mon cœur ;
Tes immenſes travaux étonnent ma pareſſe.
Quelle exquiſe élégance, & quelle profondeur !
Voit-on tant de chaleur avec tant de juſteſſe !
Critique, Hiſtorien, Philoſophe, Orateur,
Tu ſaiſis tous les tons : mais par la ſageſſe,
Ton flexible talent peint tout avec ſoupleſſe.

Ce *Monclar*, dont tu fus & l'éleve & l'ami,
L'immortel *Dagueſſeau*, qui te tranſmit ſon ame,

Servan, qui, dans le ſein du lecteur attendri,
Sur des ailes de feu, jette un trait qui l'enflamme ;
Ce ſont-là tes rivaux, tes modeles, tes pairs,
Et comme eux tu ſçauras éclairer l'Univers.

Par M. BÉRENGER.



PETIT VOYAGE
AU TEMPLE DES DÉSIRS.

A MADAME
LA MARQUISE DE ***

DANS un vallon riant, délicieux,
Séjour aimable, où ſe plaît la Nature,
Eſt un Palais dont la riche ſtructure
Etonne, fixe, éblouit tous les yeux.
Il eſt, dit-on, auſſi vieux que le monde:
C'eſt-là que Dieu, pour calmer nos douleurs,
Et les chagrins dont cette vie abonde,
A réuni la troupe vagabonde
Des Ris, des Jeux, des Songes enchanteurs.
Là, le Preſtige & l'aimable Chimere,
L'Illuſion, l'Eſpérance & l'Amour,
Ces Dieux charmans, trop certains de nous plaire,
De leurs bienfaits nous comblent tour à tour.
Non loin du temple une onde toujours pure
Coule, ſerpente, arrête les déſirs:
On s'y contemple, on y boit ſans meſure
La ſoif des biens & celle des plaiſirs.

On ne fera point étonné, Madame, de ce que j'ai fait un petit pélerinage au Temple des Défirs, puifque j'ai l'honneur de vous connoître : on devroit l'être des prodiges qui s'y operent journellement. Toutes les races d'hommes qui peuplent notre globe, s'affemblent paifiblement au Temple des Défirs : peu font furpris de cette réunion & de cette paix miraculeufe, parce que peu d'hommes réfléchiffent fur l'antipathie naturelle qu'infpire la différence des mœurs, des ufages, des Coutumes des Gouvernemens, & fur-tout des Religions.

Là, de Foë le fectateur profane,
De Mahomet l'abfurde adorateur,
Le Talapoin, le Guebre, le Brachmane,
Triftes jouets d'impofture & d'erreur;
Là, ces Hurons, ces Iroquois fauvages,
Vils animaux que l'on appelle *humains*,
Viennent porter des vœux & des hommages
Souvent rayés du livre des Deftins.
Là, ce Derviche, organe d'impofture,
Gras & dodu des fottifes d'autrui,
Prie humblement que l'humaine Nature
N'aime, n'entende & n'adore que lui.
Un vieux Bramine, à l'œil fombre & févere,

Entend le vœu de ce saint pénitent ;
Il en frémit, il desire, il espere
Confondre un jour son fatal concurrent.
Non loin du couple ignorant, fanatique,
Brille Laïs aux attraits enchanteurs,
Laïs, objet de la flamme publique,
Laïs, enfin, Reine de tous les cœurs.
Mes deux Béats se glissent auprès d'elle
D'un air contrit & d'un pas concerté,
Et tour à tour vont offrir à la belle
Les revenus de la stupidité.

Soit que mes yeux, fixés sur la multitude qui assiégeoit le Temple, se portassent plus naturellement sur les hommes de mon Pays, soit, en effet, que la France ait plus d'adorateurs que tout le reste du monde ensemble ;

Je vis sur-tout ma Nation brillante,
Toujours en proie aux plus contraires vœux,
Toujours volage, inquiete, inconstante,
A flots pressés inonder ces beaux lieux.
Là, Cordons bleus, & Sceptre & Houlette,
Plumets, Mortiers, & Mitres & Chapeaux
Se coudoyoient, marchoient à pas égaux.
Les yeux mouillés, timide, humble, discrette,
La Pauvreté, couverte de lambeaux,

Y contemploit la ſuperbe Richeſſe ;
Et plus d'un Sot, dans ſa ſtupide ivreſſe,
Plus d'un Midas s'empreſſoit, accouroit,
Prenoit ſa place auprès de la Sageſſe,
La regardoit, bâilloit & s'endormoit.
Un jeune Fat, charmé de ſa figure,
Fendoit la preſſe, & marchoit aux Autels ;
Il crioit : place au Roi de la Nature ;
Regardez-moi, mépriſables Mortels :
Etonnez-vous de cet air de nobleſſe,
Regardez bien ce coupé merveilleux,
Que ces coupés ſont faits avec ſoupleſſe !
Marcel, Marcel ne les feroit pas mieux.
Voyez, ſur-tout, inſectes de la terre,
Voyez ce front de myrte couronné.
J'ai de l'eſprit, de grands biens, l'art de plaire ;
Que deſirer ? Le Ciel m'a tout donné.

Cet original, dont la copie eſt moins rare qu'on ne penſe, me fit faire quelques réflexions ſur l'immenſe étendue de la ſottiſe humaine ; elles furent interrompues par un bruit qui ſe fit entendre tout-à-coup.

C'étoit un char de nouvelle maniere,
Doré, brillant & verni par Martin.
Le char s'arrête, on ouvre la portiere :
Un éventail, & ſon ſac à la main,

Je vois sortir l'agréable Glycere,
Qui va sans cesse & revient sans dessein,
Et tous les jours se lasse à ne rien faire.
De Perroquets un innombrable essaim
Vole bientôt, & répete autour d'elle
Ces lieux communs de cour & de ruelle,
Jargon frivole, obscur & précieux.
Glycere chante une chanson nouvelle,
Sourit à tous, minaude & fait des nœuds.
Ce bruit confus fatiguoit mon oreille,
Quand, tout-à-coup, entre, d'un air vainqueur,
Un beau Marquis, des Marquis la merveille;
Damis, qui sçait tous nos Romans par cœur:
Il s'approcha d'un air de confiance,
L'esprit frappé d'un pompon tout nouveau:
Profondément, & d'un ton d'importance,
Il discourut sur un sujet si beau.
Aux moindres riens, aux nouveautés en proie,
Glycere écoute avec avidité;
Bientôt son cœur en liberté déploie
Le vif transport dont il est agité.
Le désir presse, il faut le satisfaire:
Glycere sort; l'ennui, l'oisiveté
L'avoit conduite au Temple; *une misere*
Promene ailleurs son inutilité.

Pendant que Glycere s'impatientoit en attendant son carrosse, une femme, d'un âge plus que raisonnable, la regardoit en

dessous. J'examinois cette femme avec attention : un homme, qui étoit auprès de moi, pénétra le motif de ma curiosité ; il m'apprit fort charitablement que cette femme, jadis galante, avoit saisi une ressource réservée aux vieilles Coquettes ; qu'elle s'étoit fait prude, & que, fiere d'une vertu, que personne n'attaquoit, elle passoit sa vie à gémir sur des plaisirs dont elle ne pouvoit prendre sa part. Je remerciai ce galant homme, & la bonne femme prit soin elle-même de confirmer par ces mots la justesse de ce portrait :

Ah ! que le monde est aveugle & frivole !
Que les Amans sont dangereux & vains !
Que je les hais ! que cette femme est folle
De les aimer ! hélas ! que je la plains !
Elle est jolie, on le dit, à tout prendre :
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
Plus je la vois, & moins je peux comprendre
De tout Paris la folie & le goût.
C'est un minois de pure fantaisie ;
Convenez-en, fades Adulateurs !
Puissé-je, hélas ! sur sa coquetterie
Ouvrir vos yeux, & détromper vos cœurs !
Vous adorez une fleur méprisable,

Qu'un même inſtant voit éclore & mourir :
De la Vertu l'éclat ſeul eſt durable ;
Le temps, la mort, rien ne peut la flétrir.
Humble Vertu ! quel eſt donc ton partage ?
Avec cet air indécent & volage,
Glycere plaît ; on la cherche, on la ſuit ;
Et moi qui ſuis ſi diſcrette & ſi ſage,
On me délaiſſe, & le monde me fuit.

Cette vieille folle accompagna ces derniers mots d'un profond ſoupir, qui fit éclater de rire tous les jeunes gens qui étoient dans le Temple. Pour moi, je compris alors, plus que jamais, que ce qui eſt pour les uns un ſujet de plaiſanterie, pouvoit être pour les autres un ſujet de réflexions. J'apperçus dans un coin le vieux Timon, ce Miſantrope, ce Stoïcien farouche, qui outre juſqu'à la vertu. Eh quoi ! m'écriai-je, en m'approchant de lui : Timon lui-même au Temple des Déſirs ! J'y ſuis venu, me repliqua-t-il ſans me regarder, pour m'affermir, s'il eſt poſſible, dans ma haine contre le genre humain. Je me doutois que l'homme étoit ici plus fou, plus inconſéquent, plus ridicule que par-tout

ailleurs. Grace au Ciel, il l'eſt plus que je n'avois oſé m'en flatter, & je ſors, bien perſuadé qu'en calculant exactement toutes les ſottiſes qui regnent d'un Pole à l'autre, il ſeroit difficile de dire quel eſt le plus fou, du François ou du Hottentot, du Négre ou du Lapon, de l'Anglois ou de l'Habitant de l'île Formoſe. Adieu, je vais travailler à ce calcul immenſe. Je finirai, Madame, par cette ſinguliere converſation, l'Hiſtoire de mon Voyage au Temple des Déſirs. Celle de Timon formera ſans doute un *in-fol.* Pour moi, j'ai appris de l'Auteur admirable du *Temple du Goût*, & de celui *de l'Amitié*, que le ſecret d'ennuyer, eſt celui de tout dire.

ENVOI.

Dans une triſte indifférence,
J'avois vécu juſqu'à ce jour:
Mon jeune cœur, aimable Hortenſe,
Connoiſſoit à peine l'Amour.
Je le connois, & je l'adore;
Il a tous mes vœux, mes ſoupirs:
Mais, las! je ne l'encenſe encore
Que dans le Temple des Déſirs.

LE TEMPLE
DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un Bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,
S'éleve un Temple où l'Art & ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fonderent,
A l'Amitié leurs cœurs le dédierent.
Las! ils pensoient, dans leur crédulité,
Que par leur race il seroit fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate & du tendre Nisus,
Tous grands Héros, tous Amis véritables:
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les Fables:
Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe Empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée;
Car la Discorde est toujours avec eux.
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux.

A

A ses côtés sa fidelle interprète,
La Vérité, charitable & discrette,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche & chacun la regrette.
Par contenance un Livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains.
Doux monumens d'estime & de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du Protecteur noblement oubliés,
Du Protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure ;
L'histoire est courte, & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le temps détruit.

Or, des Humains quelle est donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs est bannie ;
Et cependant on les entend toujours,
De ce beau nom, décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant, chacun s'y dit fidelle,
Ainsi qu'on voit, devers l'Etat Romain,
Des indévots chapelet à la main.

De leurs propos la Déesse en colere
Voulut enfin que ces Mignons chéris,
Si contens d'elle, & si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré Pourpris,

Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque Couple au cœur noble, ſincere;
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il ſe pouvoit, au rang des vrais Amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide
Tous nos François, que la nouveauté guide:
Un peuple immenſe inonde le Parvis.
Le Temple s'ouvre : on vit d'abord paroître
Deux Courtiſans par l'intérêt unis;
Par l'amitié tous deux ils croyoient l'être.
Vint un Courier, qui dit qu'auprès du Maître
Vaquoit alors un beau Poſte d'honneur,
Un noble Emploi de Valet Grand-Seigneur:
Nos deux Amis poliment ſe quitterent,
Déeſſe & Prix, & Temple abandonnerent,
Chacun des deux en ſon ame jurant
D'anéantir ſon très-cher Concurrent.
Quatre Dévots, à la mine diſcrete,
Dos en arcade, & Miſſel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du Prochain,
Pſalmodioient, & bâilloient en chemin.
L'un, riche Abbé, Prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraiſſé des dixmes de Sion,
Oppreſſé fut d'une indigeſtion;
On confeſſa mon vieux Ladre au plus vîte;
D'huile il fut oint, aſpergé d'eau benite,
Dûment leſté par le Curé du lieu,

Pour ſon voyage au Pays du *bon Dieu.*
Ses trois Amis gaiment lui marmoterent
Un *Oremus*, en leur cœur convoiterent
Son Bénéfice, & vers la Cour trotterent :
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincere,
Les yeux baiſſés, va, chez le Cardinal,
De Janſéniſme accuſer ſon Confrere.

Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des Lettres de leurs Belles,
D'un air galant leur figure étaloient ;
Et détonnant quelques Chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au bal à l'Autel ils alloient.
Nos étourdis, pour rien s'y querellerent,
De l'Amitié l'Autel enſanglanterent,
Et le moins fol laiſſa, tout éperdu,
Son tendre Ami ſur la place étendu.

Plus loin venoient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Cloé, qui, dès leur tendre enfance,
Se confioient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avoient le même Amant :
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine !
Liſe & Cloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine.

Enfin, Zaïre y parut à son tour
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour !
Que fait ici cette triste Déesse ?
Tout y languit, je n'y vois point l'Amour.
Elle sortit : vingt Rivaux la suivirent.
Sur le chemin vingt Beautés en gémirent :
Dieu sçait alors où ma Zaïre alla.
De l'Amitié le prix fut laissé-là ;
Et la Déesse, en tout lieu célébrée,
Jamais connue, & toujours désirée,
Gela de froid sur ses sacrés Autels.
J'en suis fâché pour les pauvres Mortels.

ENVOI.

Mon cœur, Ami charmant & sage,
Au vôtre n'étoit point lié,
Lorsque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul Mortel ne rendoit hommage :
Elle a maintenant à sa Cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable Amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

Par M. DE VOLTAIRE.

LA PRÉCIPITATION,

FABLE.

AVANT la fin du jour je veux être à Paris,
Disoit un jeune Fat. Ses chevaux, hors d'haleine,
Etoient tout en sueur : que vous avez de peine,
Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits
Par de tels étourdis!
Passe un manant. « Bon homme, écoute :
» Arriverai-je avant la nuit? — Sans doute,
» Si vous faites aller lentement votre char;
» Sinon, vous coucherez en route.
» — Ah! ah! tu fais le goguenard!
» Cela te convient bien! » Notre fier Personnage
Lui donne un coup de fouet à travers le visage :
« Apprends à vivre! impertinent.... Il part :
Mais tandis que le jeune Guide
Va comme un trait, l'essieu perfide
Crie & se rompt : Monsieur tombe dans le fossé;
Monsieur n'arriva pas pour s'être trop pressé.

Par M. BARBE.

LE PLAISIR ET L'ENNUI,

FABLE.

LE Plaisir & l'Ennui, depuis le premier âge,
Vont parcourant cet Univers.
Le premier vole, & c'est dommage :
Le plaisir traversant les airs,
Sort d'une Ville, & va dans un Village.
Voulez-vous me loger, dit-il aux habitans?
Volontiers, notre ami, dirent ces bonnes gens.
Lors, répond le Plaisir, j'abandonne la Ville :
Je connois votre cœur, vous connoîtrez le mien;
Vous sçaurez qui je suis, vous le méritez bien.
Ce Village me plaît, il sera mon asile :
J'irai voir tantôt l'un, tantôt l'autre. Aujourd'hui
Je loge chez Colin : c'étoit fête chez lui;
Car sa jeune Moitié venoit, ce jour-là même,
De lui donner un beau Garçon;
Et le Plaisir fut du baptême.
Mais l'autre Voyageur, passant par le canton,
L'ennui, par hasard, vint, & leur dit: Eh! de grace,
Pour cette nuit logez-moi seulement.
On répondit qu'on n'avoit point de place :

Le voisin en dit tout autant :
Plus loin de même. Alors l'Ennui très-sage
Prit le parti de sortir du Village ;
Mais il n'y perdit pas ; car il eut le bonheur,
En affectant un air honnête,
De se glisser chez le Seigneur
Qui ce jour-là donnoit une brillante fête.

Par M. DROBECQ.



LE DERVIS VOYAGEUR,

FABLE.

Certain Dervis voyageoit en Asie,
Et voyageoit avec peu d'attirail.
Sur sa route il découvre un superbe sérail,
Qu'il prend pour une hôtellerie.
Il s'y glisse, & déjà le modeste Reclus,
Sur un tapis superbe étendant sa besace,
Nonchalamment, à son aise, s'y place.
On murmure, on s'écrie, on veut lui courir sus,
Il paroît sourd à la menace :
Le Prince vient lui-même, attiré par le bruit,
Et du Dervis tranquille admire l'attitude.
Quel sujet, lui dit-il, en ces lieux vous conduit ?
L'autre répond, ma lassitude.
Le *Caravanserai* m'offre fort à propos
Les moyens de goûter un sommeil nécessaire.
Bon soir. Le Roi sourit à ce naïf propos.
Vous vous trompez, Révérend Pere,
Reprit-il; ce séjour n'est point un hôpital.
Voyez cette magnificence :
La trouve-t-on dans un réduit bannal ?

Eh! de grace, repart notre humble Révérence,
Répondez-moi : d'un ſi riche ſéjour
Quels ont été les premiers Maîtres ?
— Il fut bâti par mes Ancêtres
Qui l'ont habité tour à tour.
— Après eux ? — Il fut à mon Pere.
— Et ce Pere vous l'a tranſmis ?
— Sans doute, & je prétends le tranſmettre à mon Fils.
Et lui, ſans doute aux ſiens ? C'eſt comme je l'eſpere ;
Et que ſon Petit-fils, au gré de mes ſouhaits,
A ſes Deſcendans ſatisfaits .....
J'entends, dit le Dervis, vos projets ſont fort ſages ;
Mais Seigneur, un ſéjour condamné pour jamais
A loger tant de perſonnages,
Eſt une hôtellerie & non pas un Palais.

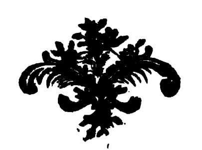
Par M. DE LA DIXMERIE.



CONTE DU POGGE.

UN Fat partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs,
Pour connoître un peu par usage
Le Monde avec ses Habitans.
Ce projet peut vous être utile,
Reprit un Rieur ingénu ;
Mais mettez-en encor dix mille,
Pour ne point en être connu.

Par J. B. ROUSSEAU.



VOYAGE
A LA
GRANDE CHARTREUSE.

PREMIERE LETTRE.

A Grenoble, au mois d'Août 1775.

MON très-Cher, si vous sçaviez combien je vois ici de belles choses; non, je défie qu'on puisse avoir l'imagination montée & propre à enfanter de grandes idées, si l'on n'a pas vu les beautés sauvages & les horreurs majestueuses dont je suis témoin. C'est une folie, mais, que voulez-vous, est-on maître de soi, quand la tête est fortement ébranlée ? Le 5 de ce mois, si vous eussiez eu de bonnes oreilles, vous m'auriez entendu vous interpeller à haute voix, & vous faire les apostrophes les plus

poétiques. J'étois à cinq heures du soir avec notre ami le Pere ....., par un temps charmant, sur la cime d'un rocher haut de plus de six cents pieds, & c'est un des moindres : nous avions gravi pendant trois heures pour arriver là. Enfin, nous y voilà .... Ah ! cher Ami, quel spectacle ! Opéra, Comédie, Louvre, Versailles, laborieux Colifichets des Hommes, fuyez. Une vallée superbe, cultivée comme celle de Montmorency, mais plus découverte, deux grandes rivieres, l'Isere & le Drac, s'avançant avec précipitation du fond des montagnes, & serpentant à vastes replis dans ces plaines, jusqu'à ce qu'elles se rencontrent, & confondent sous mes yeux leurs eaux. A l'entour, mille Thabors à formes irrégulieres, plus élevés les uns que les autres, en tout temps couverts de neige par la cime, & le long des côteaux doucement inclinés en pente, chargés d'arbres, de vignes, de froment & de mille autres productions ; tout cela continu, & seulement séparé par des gorges & des

défilés à perte de vue. Dans ces fuites & ces échappées pour l'œil, de grands rochers pelés, isolés comme des pyramides, & hauts de quatre ou cinq cents toises, tout éclairés du soleil par le sommet, avec une large ceinture de gros nuages blancs par le milieu. Au centre de toute cette vieille & gigantesque Nature, mettez mes deux rivieres, une Ville considérable, une foule de petites maisons de campagne, des fermes, de grands troupeaux de bœufs, de moutons & de chevres : ajoutez une Ecole d'Artillerie, & la détonation de quinze à vingt pieces de canon, avec le bruit des échos, prolongé & multiplié dans les montagnes .... C'est, mon Cher, au sein d'une Fête aussi pompeuse, qu'il est permis sans doute d'extravaguer, & de se livrer à l'enthousiasme le plus fou. Pour moi, j'avoue que je ne me possédois plus, & que l'ivresse de l'admiration étoit à son comble. Nous partons après demain pour la grande Chartreuse : je vous en rendrai compte. De-là nous irons à Chambery, voir la Cour du

Roi de Sardaigne; ensuite à Genève, & probablement nous viendrons retomber à Lyon. Nous avions quelque dessein de nous en revenir par la Suisse & la Franche-Comté; mais on se lasse à la fin de tant de courses, & le *nescio quâ natale solum dulcedine*, vient vous saisir, quoiqu'on en ait, *immemores nec sinit esse suî*.

SECONDE LETTRE.

Vous me demandez, mon cher & respectable Pere, mes Vers sur la Grande Chartreuse: c'est un léger présent à vous faire.

Pour répondre à votre amitié, je vous les envoie néanmoins avec la Relation entiere de mon Voyage à cette célebre solitude. En vous en faisant la description, je voudrois bien pouvoir vous communiquer tout le plaisir que j'ai eu à la voir. Ce ne seroit certainement point abuser ici de votre loisir, mais vous procurer un de

ces momens si rares dans la vie, où l'ame est satisfaite au plus haut degré, sans nul fâcheux retour. Sans oser me flatter d'exciter en vous d'aussi douces sensations, voici, en peu de mots, l'histoire de mon Pélerinage.

Me trouvant à Grenoble l'été dernier, j'étois trop près du fameux désert de S. Bruno, pour ne pas aller visiter cette Merveille du Dauphiné. Je partis donc à ce dessein, le 8 du mois d'Août, avec quelques-uns de mes Amis. On ne compte de Grenoble à la Grande Chartreuse que cinq lieues, qui en valent dix de celles de Paris. Nous tournâmes d'abord le Mont Saint-Enard, & nous prîmes la route du Sapé, ainsi appellé de la multitude prodigieuse de sapins qui couvrent cette énorme montagne. Depuis cinq heures du matin que nous étions partis, jusque vers midi ou une heure, nous ne cessâmes de gravir moitié à pied, moitié à cheval. Il est vrai que nous faisions des haltes, autant pour respirer, que pour contempler à loisir,

du haut des rochers, la beauté des lieux & des vallées. Celle du Graisivaudan, sur-tout, où est située Grenoble, me parut frappante. Le Drac & l'Isere arrosent ce Canton, mais à si grands replis, & par tant de contours, que ces deux rivieres semblent en former une vingtaine. Les champs, dont la culture est très-variée, & qui se trouvent au milieu de ces contours, ont l'air de petites îles. Des hameaux, des maisons de campagne, grand nombre de vergers & de plantations différencient encore cette scène. Grenoble & ses environs, placés au fond du tableau, embellissent la perspective, & la chaîne immense des hautes montagnes l'agrandit & la prolonge.

En nous procurant ainsi par intervalles les plaisirs de la vue, & en avançant toujours, nous arrivâmes au haut du Sapé. On y rencontre un petit Village, où nous nous arrêtâmes pour faire usage des provisions que nous avions apportées. Le dîner fut agréable par la gaîté des Voyageurs, & l'appétit qui l'assaisonnoit.

Les chaleurs étoient accablantes à Grenoble la veille que nous en partîmes ; mais, au Sapé, nous fîmes faire du feu à cause du froid. L'air y étoit vif & piquant, & les fruits de la saison fort retardés. Les cerises n'y faisoient que rougir, & nous ne pûmes point en manger, quoiqu'il y en eût en abondance. Nous pouvions être alors à quinze ou seize cents pieds au-dessus du niveau de l'Isere. Après notre repas, sur le point de nous remettre en marche, nous prîmes le parti de renvoyer nos chevaux par le Guide qui nous accompagnoit, n'ayant plus alors qu'à descendre, & nous voyant d'ailleurs assez près du but de notre course : nous continuâmes donc à pied notre route. Du Sapé au Village de Chartreuse, qui donne son nom à tout ce grand désert, on traverse presque toujours des forêts de sapins : il y a quelques plaines ; mais elles n'ont pas une grande étendue. Elles sont peu cultivées, & le sol graveleux m'en a paru médiocrement fertile. Le Village de Chartreuse offre un

aspect singulier : il occupe une vallée assez considérable ; les maisons, ou plutôt les cabanes des Paysans y sont isolées les unes des autres, & représentent une de ces anciennes Laures, si connues dans les Annales Monastiques. L'Eglise est au fond avec la maison du Curé, qui semble dominer de là sur tout le reste de la vallée. Le chemin qui conduit à la Chartreuse se prolonge à gauche au pied des côteaux : vous ne sçavez, ce semble d'abord, où vous allez aboutir ; mais tout-à-coup s'ouvre une gorge, où l'on descend par un sentier plein de cailloux, & l'on arrive à deux rochers d'une élévation surprenante, fort rapprochés l'un de l'autre. Il y a là un courant d'air qui glace. Dans l'espace qui sépare ces rochers, on a jeté un Pont sous lequel coule un torrent qui traverse la partie inférieure du désert dans toute son étendue. L'industrie des Chartreux a mis à contribution ces eaux : ils s'en servent pour des forges, pour des moulins, pour des machines à scie & autres usages.

A une demi-lieue de l'entrée, on découvre les bâtimens des Religieux : l'architecture en est noble, simple & solide. Toute la partie du devant, construite en pierres de taille, & couverte en ardoises, est destinée au logement des Officiers de l'Ordre, du Général & des Etrangers. On y arrive par une cour assez vaste, où sont deux bassins d'eau vive, sans cesse renouvelée par un jet qui s'éleve à sept ou huit pieds. Dans cette même partie est l'Eglise, qui n'a rien de remarquable qu'un grand goût de décence & de simplicité. Là aussi sont différentes Chapelles, le Réfectoire, les Cuisines, &c.

Derriere ces édifices, est le Cloître avec les Cellules des Solitaires, dans un espace de six cents pieds de long. Il y a cent Cellules au moins, & l'eau coule par-tout aussi froide que la glace.

Autour de ces deux grands corps de logis, on voit une multitude d'autres bâtimens, écuries, greniers, infirmeries, atteliers d'ouvriers de toute espece; Menuisiers,

Serruriers, Maréchaux, Cordonniers, Bourreliers, & même de Fabricans d'étoffe & de toile à l'uſage de la Maiſon : car on fait tout à la Chartreuſe, & ce petit coin de la terre pourroit ſe paſſer du monde entier. Ce ſont des Freres Conventuels, ou ce qu'ils appellent des Freres-donnés, qui ſont à la tête de tous ces arts & métiers. Ce Monaſtere paſſe pour être fort riche : mais quand on penſe au nombre conſidérable d'Etrangers qu'on y reçoit, aux aumônes abondantes qu'on y diſtribue, & à la multitude prodigieuſe de perſonnes qu'il faut y entretenir toute l'année, quelle eſt l'ame honnête & ſenſible qui pourroit faire un crime de cette richeſſe, acquiſe d'ailleurs par près d'un ſiecle de travail & d'induſtrie ? Peut-être même cette aiſance vient-elle moins des revenus dont jouit la Chartreuſe, que de l'excellente adminiſtration qui y regne.

Tout édifie dans cette Maiſon, depuis le Chef juſqu'au dernier des domeſtiques. Tous ceux qui l'habitent ont un air de

dévotion & de piété contente, qui ſe fait remarquer d'abord. On ſent que c'eſt-là la ſource & le berceau de la Regle : auſſi s'y obſerve-t-elle exactement, & avec toute la ferveur du primitif eſprit. Le Général actuel, qui en eſt l'ame & le ſoutien, préſide à tout, autant que ſes affaires le lui permettent. C'eſt un grand Vieillard de ſoixante-quinze ans, de la plus haute vertu, du meilleur jugement, & d'une gaîté douce dans la converſation. Du reſte, rien ne le diſtingue des autres Religieux : nous en avons été on ne peut pas plus ſatisfaits. Il eſt de Lyon, & s'appelle Dom-Biclet.

A un quart de lieue de l'enclos des Cellules, on voit celle de S. Bruno, qui aujourd'hui eſt changée en Chapelle. Au bas, dans une Grotte, coule une fontaine agréable : c'eſt-là où le ſaint Fondateur s'établit avec ſes premiers Diſciples : mais comme ils étoient trop près du pied des montagnes, & fort incommodés de la fonte des neiges, & de l'éboulement des rochers, leurs ſucceſſeurs ſont plus au milieu du déſert.

Nous avons paſſé un jour & demi avec ces bons Religieux : nous ne pouvons aſſez nous louer de leur complaiſance. Il eſt rare de voir exercer l'hoſpitalité avec autant de zèle. Nous les quittâmes avec attendriſſement.

L'autre extrémité de la Solitude par où nous ſommes revenus, réunit, dans l'eſpace de cinq quarts de lieue, toutes les plus belles horreurs qu'on puiſſe imaginer.

La ſortie en eſt pareillement fermée, comme l'entrée, par deux gros rochers, qui en ſont comme les portes naturelles. Un peu plus bas, toutes les eaux, réunies dans un même lit, ſe précipitent en bouillonnant, & forment une caſcade majeſtueuſe qui termine cette grande ſcène, & met le comble à la ſatisfaction du Voyageur.

Il exiſte à la Grande Chartreuſe une coutume qui fournit aux Etrangers une occaſion aſſez favorable pour ſatisfaire à la reconnoiſſance. Au moment du départ, le Pere Hoſpitalier préſente un grand livre, où chacun eſt libre d'écrire ce qu'il lui

plaît. Les Religieux voient par-là si l'on s'en va content de la maniere dont on a été reçu, ou ils s'édifient des Maximes de piété, & des Sentences de l'Ecriture qu'on dépose dans le Regiſtre. On nous l'apporta, ſuivant l'uſage. Chacun de nous y mit en particulier ce que lui dicterent la politeſſe & la Religion : mais, avec un peu de loiſir, voici des Vers qu'on auroit pu peut-être y inſérer.

Déjà de Saint-Enard diſparoiſſoient les cimes,
J'avois du noir Sapé contemplé les abymes,
Et le Drac & l'Iſere avoient fui de mes yeux,
Quand enfin j'arrivai, cher Alcippe, en ces lieux.
Dès que j'en apperçus l'auguſte & ſombre entrée,
Mon ame de reſpect ſoudain fut pénétrée.
Je ne ſçais quelle voix ſembloit dire à mon cœur,
Qu'au ſein de ces rochers habitoit le bonheur.
J'avance : deux grands monts ſur moi courbés en voûte,
De leur front ſourcilleux intimident ma route.
Tout fiers, tout impoſans, ſemblent, du haut des airs,
Interdire aux humains l'abord de ces déſerts.
L'Aquilon bat leurs flancs, & leurs baſes profondes,
Voiſines des Enfers, ſe cachent ſous les ondes.

Je franchis, tout penſif, ce paſſage effrayant,
Et dans l'ombre des bois je m'enfonce à pas lent.
Quelle beauté ſauvage, & quelle horreur pompeuſe!
Que la Nature eſt-là grande & majeſtueuſe!
L'épaiſſeur des forêts, la profondeur des eaux,
Les immenſes vallons, les antres, les côteaux,
L'obſcurité, le bruit, la terreur, le ſilence,
Tout, dans ces vaſtes lieux, parle à l'homme qui penſe.
Un long amphithéâtre, orné de vieux ſapins,
Y tient lieu de remparts, de murs & de jardins.
Mille torrens tombant, par caſçades bruyantes,
A travers les débris des roches mugiſſantes,
Les oiſeaux à grand vol, les Aigles, les Milans,
Joignant leurs cris aigus au ſifflement des vents,
Les arbres fracaſſés par l'effort des orages,
L'éboulement des rocs, & leurs triſtes ravages,
Les collines, les monts de frimats couronnés...
Ce ſpectacle plaiſoit à mes ſens étonnés.

L'homme à ces grands objets mêlant ſon induſtrie,
Redouble la ſurpriſe, éleve le génie.
L'œil ardent, les bras nuds, & les cheveux épars,
On voit-là le travail animer tous les Arts:
Non ces Arts dangereux que le luxe féconde,
Mais ceux que les Mortels, au premier jour du monde,
Contraignant la Nature à ſeconder leurs ſoins,

Ont

Ont sçu par mille efforts créer pour leurs besoins.
Par le soc & l'engrais, là, malgré la froidure,
Le plus aride sol se prête à la culture;
D'innombrables troupeaux, au milieu des vallons,
Fournissent tour à tour leur lait & leurs toisons;
Là se file le chanvre, ici s'ourdit la laine,
Plus loin, dans les forêts, le pin, l'orme & le frêne,
Roulent du haut des monts, par la hache abattus:
Sur des gouffres, ailleurs, des ponts sont suspendus;
Par-tout au mouvement l'adresse s'associe.
Ici tonne l'enclume, & là frémit la scie.
Dans le flanc des fourneaux, par Eole allumés,
On entend bouillonner les métaux enflammés,
Le feu, l'air, tout agit, &, le long des rivages,
Les flots précipités font mouvoir cent rouages.
Le bruit des balanciers, des forges, des marteaux,
Le fracas des torrens, doublé par les échos,
Les ressorts, les leviers & le jeu des machines,
Un si grand appareil au milieu des ruines....
Je te l'avoue, Alcippe: à cet aspect frappant
Je devins immobile; un profond sentiment,
Mêlé tout à la fois de plaisir & d'extase,
S'éleve dans mon ame, il m'échauffe, il m'embrase:
Je ne peux plus quitter ces respectables bords;
J'imagine, au milieu de mes heureux transports,
Exister loin du Monde, en cet abîme immense
Où finit la Nature, & le cahos commence.
J'allois dans mon ardeur faire éclater des chants,
A tout ce beau désordre égaler mes accens;

Mais la nuit, de ſon voile obſcurciſſant les plaînes,
Vient & m'arrache, Alcippe, à ces ſublimes ſcènes.
Je prolonge ma route où l'eſpace eſt ouvert,
Et bientôt je pénetre au centre du déſert.

Au pied de longs côteaux, d'où coule une onde pure,
Il eſt dans le contour d'une vaſte clôture,
Un aſſemblage heureux de tranquilles foyers,
Simples, & dans leur forme égaux & réguliers.
Un Temple eſt au milieu, retraite où l'on n'admire
Que l'humble Piété, qui ſans ceſſe y ſoupire.
Avec elle, en ces lieux, brûlant du ſaint Amour,
L'Innocence & la Foi font auſſi leur ſéjour:
La Vérité s'y plaît, & l'auſtere Silence
En écarte à jamais le Trouble & la Licence.

Alcippe, tu le ſçaîs, la Grace, en ces climats,
Du célebre Bruno jadis fixa les pas.
Elle approcha de lui ſa lumiere & ſa flamme;
Eclairant ſa raiſon, elle épura ſon ame,
Lui montra vers le Ciel des ſentiers inconnus,
Et remplit ces déſerts du bruit de ſes vertus.
Bientôt, de toutes parts, en ce lieu ſolitaire,
Accourut près du Saint un peuple volontaire
De Diſciples zélés, qui, ſoumis à ſa voix,
Adoptant ſes leçons, vécurent ſous ſes loix.
Fuyant d'un cœur troublé les mortelles alarmes,
La honte ſur le front, l'œil noyé dans ſes larmes,

Le coupable, fur-tout, y vint chercher la paix,
Qu'au fein des faux plaifirs il ne goûta jamais.
Sainte Religion! quelles furent vos fêtes,
Vos chants, vos cris de joie en voyant ces conquêtes!
L'Enfer dut en frémir; mais, vous & vos Elus,
Vous comptâtes dès-lors un afile de plus.
Seul avec la Nature & fon augufte Maître,
Inconnu, retiré dans ce réduit champêtre,
Là, l'homme, du vrai bien, uniquement épris,
Se montra le rival des céleftes Efprits:
Il connut leurs plaifirs, leurs tranfports extatiques;
Il unit à leurs voix l'ardeur de fes cantiques:
Comme eux, du Dieu fuprême adorant la grandeur,
Le fervir fut fa gloire, & l'aimer fon bonheur.

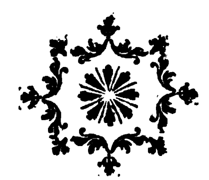
Sous fes mains cependant les plaines s'embellirent,
Le défert s'anima, les rochers s'applanirent,
L'or des moiffons couvrit les monts les plus affreux;
L'abondance naquit, mais pour les malheureux.
Bruno, qui fit defcendre en ces lieux la Sageffe,
Sçut de même en bannir la faim & la Pareffe.
Tout y retrace encor du faint Inftituteur
Les prodiges, les loix, le zèle & la ferveur.
Loin de notre vain luxe & de nos ridicules,
Là, mes yeux, cher Alcippe, ont vu fous cent Cellules,
Cent modeftes Vieillards qui, dans un corps mortel,
Attendent, pleins d'efpoir, le Séjour éternel.
La joie eft dans leur cœur, la paix fur leurs vifages;

Sous la haire & le sac, ces vénérables Sages,
Nuit & jour aux Autels anéantis pour nous,
Nous rendent Dieu propice, appaisent son courroux;
Soutenant du Chrétien les divins caracteres,
Bienfaisans pour autrui, pour eux durs & séveres,
Ils nourrissent le Pauvre, accueillent l'étranger,
Enrichissent l'Etat, loin de le surcharger.
Principes; mœurs, vertus, quand tout tombe & s'abîme,
Eux seuls servent encor de contrepoids au crime;
Foibles, si notre cœur ne peut les imiter,
Sçachons du moins, Ami, sçachons les respecter.
Depuis leur digne Chef jusqu'à leurs Néophites,
Combien ils m'ont ravi, ces sacrés Cénobites!
Que mon ame, auprès d'eux, brûloit pour la vertu!
Que n'ai-je pu, Seigneur, par ta grace abattu,
De mes engagemens brisant toutes les chaînes,
Là, fouler à mes pieds tant de chimeres vaines!
Te vouer mes sermens, m'enchaîner à ta loi,
La méditer sans cesse, & n'obéir qu'à toi.
Ah! du moins, saint Désert, séjour pur & paisible,
Solitude profonde, au vice inaccessible,
Impétueux torrens, & vous sombres forêts,
Recevez mes adieux comme aussi mes regrets!
Toujours épris de vous, respectable retraite,
Puissé-je, dans le cours d'une vie inquiete,
Dans ce flux éternel de folie & d'erreur
Où flotte tristement notre malheureux cœur!

Puissé-je, pour charmer mes ennuis & mes peines,
Souvent fuir en esprit au bord de vos fontaines,
Egarer ma pensée au milieu de vos bois,
Par un doux souvenir rappeler mille fois
De vos saints habitans les touchantes images,
Pénétrer, sur leurs pas, dans vos grottes sauvages;
Me placer sur vos monts, & là, prenant l'essor,
Aller chercher en Dieu ma joie & mon trésor!

A Juilly, ce Ier Décembre 1775.

Par M. P. *de l'Oratoire.*



LE SOURICEAU VOYAGEUR,

FABLE.

JEUNE, & sans nulle expérience,
Un Souriceau, profond penseur,
(Dans Albion il prit naissance)
Ainsi que tout jeune Seigneur,
Voulut faire son tour de France.
Sur un esquif fendant les flots,
Sans regret le petit Héros
Quitte sa Patrie enfumée.
Vers les bords que la Renommée
Vante souvent mal à propos,
Promenant sa triste figure,
Long-temps sans prendre de repos,
Il courut plus d'une aventure.
Heureux qu'aucun fâcheux hasard
N'arrêtât ses courses légeres,
Auprès de belles étrangeres,
Que de fois il mangea son lard!
Il changea souvent de demeure,
A pleines mains répandit l'or,

Chaque jour, du plus groſſier leurre,
Fut la dupe au premier abord.
Sans être devenu plus ſage,
La bourſe vuide, dans ſon trou,
Au bout d'un an, mon maître fou
Revint enfin, ſuivant l'uſage.
La nouvelle de ſon retour
Perce dans les ſombres tanieres,
Où Dames Souris, loin du jour,
Bravent & chats & ſouricieres.
A l'entour du nouveau venu;
L'on ſe raſſemble, l'on s'empreſſe:
Chez le peuple trotte-menu,
Jamais fut ſi grande la preſſe.
Aux yeux des uns, il eſt groſſi,
Les autres le trouvent étique:
Sa perſonne eſt à la merci
De la petite République.
Et puis l'hiſtoire du pays,
Après les premieres careſſes,
Vient paroître ſur le tapis:
Les abſens ſont tous mis en pieces:
Bref: ſur le mal & ſur le bien,
Les naiſſances & les querelles,
Et ſur cent graves bagatelles,
L'on eut ſoin de n'oublier rien.
Bientôt, la matiere épuiſée,
Amis, Parens, Couſins, Aïeux,
Sur lui de fondre à qui mieux mieux.

Comment démêler la fusée
Des ridicules questions,
Et des plates digressions
De l'interrogante assemblée ?
Pourtant, quand on vient de courir,
On ne doit garder le silence :
Conter, au risque de mentir,
Est alors double jouissance.
Aussi, du lard qu'il a goûté
Sous les voûtes les plus obscures,
Et des jambons qu'il a tâté,
Il vous fait de belles peintures.
Ensuite, changeant de propos,
Oui, Messieurs, il est d'animaux
Une espece en Souris vêtue :
Ils ont notre oreille pointue,
Ainsi que nous, de courts museaux,
Une peau bise & veloutée.
Par-tout leur race est détestée ;
J'en ai vu sous maints enfaîteaux.
Ce n'est tout : voici la merveille ;
Ils s'enveloppent de manteaux
Plus fins que les plus fins réseaux ;
Et le soir, lorsque tout sommeille,
Ils volent comme des oiseaux.
Ah ! la peste soit de la bête,
Dit un Rat secouant la tête
Et sa moustache de poil gris :
Eh ! c'étoient des Chauves-Souris.

Ainsi l'on sait le tour du Monde,
Pour voir, après mille dangers,
Ce qui, le plus souvent, abonde
Chez vous, dans vos propres foyers.

Par M. CRIGNON.



LE VOYAGEUR ET LE BERGER, IDYLLE.

LE BERGER.

QUE fais-tu, Voyageur ?

LE VOYAGEUR.

Je cherchois un ombrage ;
Et vois ce qu'en ces lieux j'ai trouvé ſous mes pas,
D'une colonne éparſe en mille éclats,
Le marbre enſeveli dans la ronce ſauvage.

LE BERGER.

C'eſt un tombeau détruit.

LE VOYAGEUR.

Tiens : dans ce lac fangeux
Ne vois-je pas encore une urne renverſée ?
Allons-y.

LE BERGER *la retirant du bourbier.*

La voilà.

LE VOYAGEUR *en la considérant avec effroi.*

Que vois-je, justes Dieux !
Quelle scène d'horreur sur ce vase est tracée !
Le feu dévorant les hameaux,
Les enfans écrasés sous les pieds des chevaux,
De morts & de mourans les campagnes jonchées,
Et le long des sillons, le sang, à grands ruisseaux,
Roulant les moissons arrachées.

(*Il rejette l'Urne avec un mouvement d'indignation.*)

Celui de qui la Tombe aime à se surcharger
De ces peintures inhumaines,
N'est sûrement pas un Berger.

LE BERGER.

C'est un monstre. La Paix faisoit fleurir ces plaines;
Le cruel vint les ravager.
L'homme y respiroit libre, il l'accabla de chaînes:
Tel qu'on voit un loup affamé
S'élancer, en hurlant, sur les troupeaux timides;
Contre un Peuple ingénu, paisible & désarmé,
Il tournoit à grands cris ses armes homicides.
Les mains teintes encor du sang de nos Ayeux,
Croyant éterniser sa funeste victoire,
Lui-même il s'éleva ce Monument pompeux.
Il vouloit, l'insensé ! que nos derniers Neveux
Pussent maudire sa mémoire.
Et voilà cependant son tombeau renversé:
Voilà dans le bourbier sa cendre croupissante;

L'inſecte le plus vil rampe ſans epouvante
Le long de ſon glaive émouſſé.
Le ſouvenir de ſes excès impies
Eſt tout ce qui ſurvit de ſa folle grandeur.
Sans qu'une voix au Ciel s'éleve en ſa faveur,
Ses manes criminels ſont en proie aux furies :
Tout mort qu'il eſt, ſon nom eſt en horreur.
Non, quand on m'offriroit la Puiſſance ſuprême,
S'il me falloit l'acheter à ce prix,
J'aime mieux vivre en paix avec moi-même,
Et n'avoir pour tout bien que deux ſeules brebis :
Encor aux Immortels irois-je en offrir une,
Pour les remercier de mon humble fortune.

LE VOYAGEUR.

Eloignons-nous, Berger : ces objets odieux
Ont pénétré mon cœur d'une douleur amere.

LE BERGER.

Eh bien ! ſuis-moi : ſi la Vertu t'eſt chere,
Un plus beau Monument va s'offrir à tes yeux.

LE VOYAGEUR.

Eſt-ce d'un autre Roi ?

LE BERGER.

C'eſt celui de mon Pere.

(*Il le conduit alors, par de rians ſentiers,*
Vers une paiſible Chaumiere
Que protégeoient de grands arbres fruitiers.)

LE VOYAGEUR.

Les beaux lieux ! mais la nuit s'avance :
Il ne me reſte qu'un moment,
Hâtons-nous vers le Monument.

LE BERGER.

Jette tes yeux ſur cette plaine immenſe :
Vois-tu ces vignobles féconds,
Les troupeaux diſperſés ſur ces gras pâturages ?
Vois-tu ces bords couverts de fertiles moiſſons,
Et ces jardins, & ces bocages ?
Voilà le Monument que mon Pere a laiſſé.
Nos champs, ravagés par la guerre,
N'offroient qu'un ſeul déſert, de ronces hériſſé :
Il vint, & l'abondance enrichit cette terre.
Trop ſage pour chercher de frivoles honneurs,
Il creuſa ſon tombeau ſous cette informe pierre :
Mais tous les jours nous la couvrons de fleurs.
Des Dieux, par ſes bienfaits, il fut l'auguſte image ;
Il recevra, comme eux, notre éternel hommage,
Et ſes autels ſont dans nos cœurs.

Par M. BERQUIN.



s'étoit chargé de vous faire nos communs remercîmens, a été lui-même indisposé pendant plusieurs jours, & l'est encore. Voilà, comme vous voyez, Monsieur, des Divinités fort mal traitées. Si l'un de nous étoit Apollon, comme le Dieu des Vers est en même temps le Dieu de la Médecine, il n'auroit pas manqué de se guérir lui-même, & de guérir en même temps son Compagnon de voyage; mais le temps des miracles est passé, & les Dieux, sur-tout, ne viennent plus sur la terre. Comme Poëte, vous accordez libéralement, Monsieur, les honneurs de l'Apothéose; il est triste que la vérité ne s'accorde pas toujours avec les mensonges brillans des Vers. Je me rappelle un Roi à qui l'on disoit qu'il étoit un Dieu : il n'eût pas mieux demandé que de le croire; la fievre vint l'avertir qu'il étoit un homme. Nos infirmités, du moins, ne nous ôtent pas la reconnoissance; elle nous reste à la place des talens flatteurs que votre politesse veut bien nous prodiguer. Agréez-en l'hommage,

& ſoyez bien aſſuré de tout le plaiſir que nous aurons à vous en aſſurer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que d'attachement, Monſieur, votre, &c.

THOMAS.



A UN VOYAGEUR,

ÉPIGRAMME.

HATE-TOI, vole, imbécille Damon ;
Passe les mers, hume dans Albion
L'épais brouillard des bords de la Tamise ;
Fais plus encor, parcours avec éclat
Pekin, Moscow, Vienne, Rome, Venise ;
Et nous dirons: ô merveille ! ô surprise !
Il partit sot, il est revenu fat.

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.



VOYAGE A LA TRAPPE.

A M. DE ***

A Vous qui, des fleurs de *Cypris*
Couronnant la Philosophie,
Rendez moins austere *Thémis*,
Donnez l'air grave à la Folie,
Et sçavez l'art, sans pruderie,
D'être sage même à Paris.

C'est à vous, mon Cher, que nous adressons, suivant vos désirs, une description étendue de notre Voyage à la *Trappe*. Quand on a lû les Vers charmans de *Bachaumont* & de *Chapelle*, il y a sans doute de la la dureté à l'exiger, & de la témérité à l'entreprendre. Je vais pourtant vous satisfaire,

Et des cinq Originaux
Que rassembla le Voyage,

Avant tout, en peu de mots,
Je dessinerai l'image.

L'un, Philosophe à vingt ans,
Sans en être plus sauvage,
Joignoit au don du bon sens
L'agrément du badinage.
Le plaisir & la raison
Partageoient son cœur aimable:
Dans sa retraite, *Caton*,
Fontenelle avec *Ninon*;
C'étoit Epicure à table,
Ariste sera son nom.

Disciple du vieux *Jérôme*,
L'autre allioit sans aigreur,
Aux plaisirs formés pour l'homme,
Les devoirs du Créateur:
Plus vertueux que *Pacôme*,
Plus aimable qu'un Docteur,
C'est *Damire* qu'on le nomme.

Le troisieme, c'est *Gallus*:
Au printemps de la jeunesse,
Sans détester la Sagesse,
Il lui préfere *Momus*,
Et détache avec adresse
La ceinture enchanteresse
D'*Euphrosine* & de *Vénus*.

Suit *Dandin* : ainsi j'appelle
Ce *Grognard*, homme divin,
Qu'on voudroit dépeindre en vain.
Econome par système,
Avec gravité badin,
Dévot, mais de ceux qu'on aime;
D'ingénieux Calembours,
Dans son comique délire,
Assaisonnant ses discours,
Et n'ayant, pour faire rire,
Nul besoin d'avoir recours
Au piquant de la Satyre.

Reste à faire mon portrait;
Oserai-je le décrire ?
Oui, me voici trait par trait.
Indulgent par caractere,
Pacifique par humeur,
Je ne fis jamais la guerre
Qu'au Mortel plein de hauteur,
Qui s'adore & se révere;
J'ai pitié des ignorans;
Pour les fats, je les méprise;
Je déteste les méchans,
Et je ris de la sottise.
Dorat l'a dit, & je crois
Qu'on peut persiffler sans crime:
Des sots rire quelquefois
Entre aussi dans mon régime.

La gaîté file mes jours :
Exempts de ſoins & de larmes,
L'Amitié me les rend courts,
Le Plaiſir m'offre ſes charmes :
A la Sageſſe, aux Amours,
Tour à tour je rends les armes.

Mais c'eſt trop s'occuper des Perſonnes : paſſons aux choſes. Le premier Bourg qui ſe préſenta à nous, fut celui de Saint-Denis. L'Egliſe en eſt célebre :

Là repoſent nos Monarques,
Quand des Parques
Ils ont ſenti les fureurs ;
Et, dans le tombeau même, ils conſervent les marques
De leurs antiques grandeurs.
Là, *Dugueſclin* & *Turenne*,
Près de nos Rois, ſous le marbre étendus,
A l'abri de l'envie & des traits de la haine,
Prouvent aux Anglois prévenus
Que notre reconnoiſſance
Sçait éterniſer les vertus,
Et qu'on reſpecte encore en France
Le Grand Homme qui n'eſt plus.

Je ne vous dirai rien de ce qu'on appelle

le *Trésor* : le détail de ce qu'il renferme seroit aussi long qu'ennuyeux. Je me hâte d'arriver à *Lusarche* : c'est un Bourg à six lieues de Saint-Denis. Mes Compagnons furent jaloux d'en visiter la Paroisse.

Sur la pointe d'un long rocher,
S'éleve une antique masure,
Dont la grotesque architecture
Dans le lointain va se cacher.
Le jour, dans cette Eglise obscure,
Entre à peine par le clocher :
Pour ornement est au plancher
D'un Saint la gothique figure,
Qu'on ne voit encor qu'en peinture,
Qui commence à se détacher.

Nous y fûmes conduits par un Chanoine obligeant, qui nous vanta beaucoup sa vie retirée & un peu champêtre. Oui, Messieurs, nous disoit-il,

Loin d'un Monde vain & trompeur,
Loin du Cagot, loin du Critique,
Du petit Maitre famélique,
De l'Agnès à fausse pudeur ;
Loin de ces vieilles Tourterelles,
Cherchant des Amadis fidelles,

Dont l'œil ne ſoit pas rebuté
Par des dents tous les jours nouvelles,
Et par un viſage acheté ;
Loin de Bardus toujours ſtupide,
Loin de nos Abbés ſémillans,
De nos Marquis à tête vide,
De nos Robins à froid bon ſens ;
Sans beſoins, comme ſans envie,
Au fond d'un champêtre taudis,
Je ſens les charmes de la vie.
Jeanne & le céleſte pourpris,
Voilà quelle eſt ma compagnie,
Et pour moi c'eſt un Paradis.

Nous laiſſâmes notre bon Chanoine pour continuer notre route, & dans moins d'une heure nous arrivâmes à *Chantilly*. Le Château, les parcs qui l'environnnent ſont ſuperbes; c'eſt le ſéjour de la volupté & de la nature embellie. Que d'objets charmans s'y préſentent à la vue! Que de boſquets enchanteurs!

Non, ces lits parfumés de fleurs,
Qui décorent Gnide & Cithere,
N'ont rien que l'œil charmé préfere
A ces Cabinets enchanteurs.
Des eaux la caſcade argentine,

Des

Des rideaux à peine entr'ouverts,
Et les tableaux lascifs de la Beauté divine
Qui séduisit le Dieu des Vers;
Ceux de *Vénus*, de la tendre *Euphrosine*,
D'*Aglaé*, de *Cyane*, & même de *Corine*;
Au lointain, des oiseaux les champêtres concerts;
Plus près, l'enlacement des arbres toujours verts,
Et le vent de l'aile badine
Du folâtre *Zéphir* qui pénetre les airs;
Tout excite au plaisir, & dans le fond de l'ame
Tout grave, avec des traits de flamme,
La douce Volupté, Reine de l'Univers.

Il fallut pourtant s'arracher à ce séjour délicieux, & gagner *Beaumont-sur-Oise.* On trouve sur la route l'Abbaye de *Royaumont* : c'est un Monastere où

De *Bernard* les Saints Enfans
Engraissés par la mollesse,
A Dieu moins qu'à la paresse
Tous les jours offrent l'encens.
De leur taille raccourcie
Les contours bien arrondis,
Le rougeâtre coloris
De leur face rebondie,
Où jamais ne brille un lis;
Tout peint un monde profane;

Et malgré l'ordre pieux
De la Loi qui les condamne,
C'est à la Mere des Jeux,
Non à la chaste *Diane*
Qu'ils présentent tous leurs vœux.
Au sortir du Sanctuaire
On a vu plus d'une fois
Un Moine, au regard févere,
Aller troquer à *Cythere*,
Pour le cordon de *François*,
La ceinture de *Glicere*.

Un bateau nous conduisit de *Beaumont* à *Poissy*, & de là à *Rolleboise*. Avant de passer au premier de ces Villages, on apperçoit l'*île-Adam*, Maison de M. le Prince *de Conti*, dont l'intérieur est agréable, & la situation délicieuse. C'étoit le jour malheureux

Qu'*Atropos*, dont le cœur féroce, inexorable,
Même par la Vertu n'est jamais attendri,
Avoit tranché, de son ciseau coupable,
Le tissu des jours de *Conti*.

Le même jour, nous couchâmes à *Bonnieres*; c'est un petit Village où nous eûmes

beaucoup de peine à trouver une mauvaise chambre. Quant à moi,

Une porte gothique étoit l'étroite entrée
De la retraite resserrée,
Où je devois jouir d'un repos précieux.
Une table, autrefois quarrée,
Ornoit seule ces tristes lieux :
Sur des ais mal couverts d'une paille flétrie,
Loin de goûter les douceurs du sommeil,
Il fallut, sans cérémonie,
Assister au bruyant Conseil
Que des Rats du quartier la troupe réunie
Tint jusqu'au lever du soleil.

C'étoit une seconde *Chartreuse*, qui ne valoit pas même celle de *Gresset.* J'aurois voulu du moins qu'elle pût être dessinée par ce Peintre ingénieux que je n'ai pu qu'imiter.

Croiriez-vous cependant que nous trouvâmes dans cette Auberge un objet assez piquant, & qui donna lieu à une aventure que je dois vous raconter. Deux de nous, *Gallus* & *Damire*, ne purent voir sans émotion

Le minois d'une Soubrette,
Dont le corset arrondi,

Malgré l'humble colerette,
Annonçoit un sein poli.
Jaloux de s'assurer si ce charme rustique;
Dont l'œil suivoit les mouvemens,
Sous les nœuds resserrés d'un corset élastique,
N'étoit pas, comme ailleurs, l'effet d'une rubrique
Qu'on trouve depuis long-temps,
Reçue & mise en pratique
Chez nos Femmes de trente ans;
Dans les bras de la Bergere,
Il vouloit, pour cette nuit,
Aller établir *Cithere*
Au donjon, triste réduit,
Où l'Amour ne loge guère.
Par *Dandin* tout fut rompu:
Trop novice en l'art de plaire,
Il voulut, d'un ton sévere,
Ramener à la vertu
Ce double cœur corrompu
Par une erreur passagere.

A la nuit, depuis long-temps;
Phébus a cédé son trône:
Nourris des riches présens
De *Comus* & de *Pomone*,
Au Sommeil qui les couronne,
Nous allions livrer nos sens.

Déjà *Gallus* & *Damire* s'avançoient de

la chambre de leur *Vénus*. Ils croyoient n'être pas ſoupçonnés, & ſe félicitoient d'augmenter leur jouiſſance par le myſtere : mais l'homme vigilant, dont j'ai parlé, ne les avoit pas perdus de vue. Ils n'étoient pas encore arrivés, quand, d'une voix ſourde & terrible,

Arrêtez, cria *Dandin* :
N'allez pas, Couple profane,
Fixer d'un œil libertin
Cette nouvelle *Suzane*.
De la timide Pudeur
Elle ſuit encor l'empire :
Sur ſon front & dans ſon cœur
L'Innocence encor reſpire.
Par un charme ſuborneur
Voudriez-vous la ſéduire,
Et, dans un affreux délire,
Du plaiſir cueillir la fleur ?

La fleur du plaiſir dans une Auberge de Village ! A ce mot, de longs éclats de rire décélerent *Damire* & *Gallus* ; mais laiſſons-les, & continuons notre narration.

A peine le jour arriva, qu'on amena des chevaux pour nous tranſporter à Evreux.

Ce n'étoient point ces Courſiers d'*Ibérie*,
Elevés aux travaux de *Mars*,
Qui, d'un pied ſûr frappant l'herbe fleurie,
Avec courage affrontoient les haſards :
Ce n'étoit point le Courſier d'*Angelique*,
Ou du fier *Macédonien*,
Mais plutôt l'utile ſoutien
Du vieux *Silene*, & du Groupe Bachique.
A nos cris répétés chacun d'eux étoit ſourd :
Nous ne pouvions hâter leur démarche trop lente;
En vain nous les preſſions d'une voix menaçante,
Ils avançoient d'un pas majeſtueux & lourd.

Nous arrivâmes pourtant à *Evreux*, & nous en repartîmes le même jour

Dans un char ſimple & modeſte,
Que *Martin* n'avoit pas doré,
Equipage agile & leſte,
Qui n'étoit preſqu'entouré
Que de la voûte céleſte.
D'un flexible reſſort la pénible ſtructure
N'en embraſſoit pas les contours.
De là, ſuivant le Monde en ſes vaſtes détours,
Notre œil planoit ſur la Nature :

Enivré du plaisir d'en être le témoin,
Quelquefois notre Aréopage
Se plongeoit dans l'extase, & jouant le courage,
Philosophe par besoin,
D'*Eole* & de *Phébus* il défioit la rage.
Peu délicats sur le bonheur,
Nous nous croyions assis au char de la victoire.
Jamais, jamais un Sénateur,
Dans l'enceinte de Rome heureux triomphateur,
Ne fut aussi fier de sa gloire.

C'est à *Danville* que nous couchâmes. Après ce que je vous ai dit de ma chambre de *Bonnieres*, il semble qu'on ne pût guères être plus mal logé. Cette possibilité pourtant se vérifia : aussi, mon cher Ami,

Des astres mesurant la course,
Archimede nouveau, sans peine & sans erreur,
J'aurois calculé la hauteur
D'*Orion* & de la *grande Ourse*.

Quelle nuit pour un Voyageur fatigué! aussi, dès que l'aurore reparut, je descendis pour presser notre départ.

Tandis qu'on se préparoit à nous faire

partir, je courus visiter l'Eglise. Sa singularité la rend curieuse : je n'en citerai que quelques traits.

A gauche est une Niche antique,
Que, pour la Fête du Patron,
On pare d'un buste gothique,
Image de *S. Jean*, dit-on ;
Car le temps, dont la main flétrit, moissonne, efface
Les mobiles objets de ce vaste horizon,
Ne laisse plus aucune trace,
Ni des Reliques, ni du nom.

A droite est un Simulacre,
Dressé par la grace de Dieu,
Représentant le massacre
D'un Martyr chassé du lieu.

Un reste de lampe infernale,
Qui dans l'esprit jette l'horreur,
Couvre sa tombe sépulchrale.

On n'y distingue point de Chœur :
La Chaire sert de Sacristie ;
Et souvent le bois vieux qui crie,
Le vent qui siffle avec furie,
Sont les grands Chantres du Lutrin :
Mais, par fois à cette harmonie,
Trois ou quatre voix de Lutin,

Venant joindre leur ſymphonie,
Mêlent dans leur cacophonie,
Et le françois & le latin.
Cependant, armé d'un baſſin,
Un bon Ruſtre charivarie;
Et grace à de vieux échalas,
Qui, ſelon les gens du Village,
Formerent un fauteuil à bras,
Un gros Curé rend ſon hommage,
Sur un Autel rongé des rats,
A l'Être éternellement ſage.

Nous partîmes enfin de *Danville*, pour aller dîner à *Verneuil*. C'eſt une petite Ville qui n'offre rien de curieux; mais un de nous y joua une ſcène aſſez plaiſante, & je dois vous la raconter. Vous ne l'ignorez pas, mon cher Ami,

La peur, d'un Avocat
Fut toujours l'apanage;
Jamais ſous le rabat
On ne vit le courage:
Ciceron au Sénat
Tonnoit contre le crime;
Mais un jour de combat,
Foible & puſillanime,
Cédoit le Conſulat.

Notre jeune *Dandin* étoit digne en cela de l'Orateur dont Rome ſe glorifie. Ainſi vous devinez aiſément les impreſſions que produiſirent ſur lui certaines hiſtoires de voleurs qui bordoient la route. Ajoutez qu'il étoit notre *tréſorier*, & qu'il eſt d'ailleurs un de ces hommes qui préferent les faveurs de Plutus à celles des Grâces & des Muſes.

Auſſi, de ſon bureau
Sur l'oblique ſurface,
De *Moliere* & *Boileau*
Barême tient la place.

Voltaire, *Greſſet*, *Horace*, n'y parurent jamais. Il eſt facile de voir, en réuniſſant tout ceci, combien il devoit trembler pour ſes chers écus. Que faire dans ces circonſtances?

Chez le Paſteur aſſez bon homme
Il ſe réſout enfin à porter ſon argent.
Il entre, on veut ſçavoir comment Monſieur ſe nomme?
Moi! répond-il hardiment;

Marquis de *la Sambbucque* & pays attenant,
Prince de *la Grognarde*, & pour tout dire en ſomme,
Avocat au *Parlement*.
Un début auſſi comique
N'empêcha pas le Paſteur
De donner à *Dandin* le titre magnifique
D'*Alteſſe* & de *Monſeigneur*.
Lui cependant peu timide,
L'œil aſſuré, le front ſerein,
La tête en l'air, la bourſe en main,
Honorant le curé d'un regard intrépide,
Recevoit cet hommage en Empereur Romain.

Malgré ſa bonhomie, le Curé ne ſe chargea pas ſans peine du dépôt que lui confioit notre illuſtre *Tréſorier*. L'éloquence de ce dernier fut enfin victorieuſe; & après avoir gardé ſeulement ce qui pouvoit nous être néceſſaire de là à la Trappe, nous en prîmes le chemin. Nous trouvâmes bientôt le bois affreux qui l'environne. Dans cet horrible lieu

On ne voit point le Papillon volage
Careſſer & ſucer les fleurs;
Jamais le Roſſignol de ſes airs enchanteurs
N'y fit entendre le ramage.

Progné n'ose pas même, en ce séjour sauvage,
Redire aux échos ses douleurs.
A l'ombre de l'épais feuillage,
Qui couvre le hêtre ou l'ormeau,
Tityre ne vient point, enflant un chalumeau,
A *Chloé* rendre son hommage:
Les Bergeres, un soir d'Eté,
Quand Phébus a cessé d'éclairer la Nature,
N'y viennent pas, sans art & sans parure,
Sacrifier à la gaîté.
On n'y voit point les Grâces, en mesure,
Par leur danse & leurs chants célébrer le plaisir.
Jamais *Vénus* n'en foule la verdure;
Flore n'y reçoit pas les baisers du *Zéphir*;
Pas même un frais ruisseau dont le tendre murmure,
Charmant les hôtes d'alentour,
Invite à la volupté pure
Ou du sommeil ou de l'amour.

En un mot, tout y est affreux; tout annonce le lieu où on est sur le point d'arriver. Nous y entrâmes enfin dans cette Abbaye si désirée.

Je croyois voir le pieux Fanatisme,
Dans les accès d'un farouche héroïsme,
De ses poignards frapper l'humanité; ....
Avec respect j'ai vu des Solitaires

Le dos courbé sous leurs pénibles haires,
D'un Dieu clément implorer la bonté!
Dans leurs discours touchans, sur leur visage austere,
Les Vertus ont gravé leur sacré caractere.
Ils adorent le Dieu que nous devons servir :
Brûlant de le rejoindre, ils n'ont d'autre désir,
Soit qu'ils bechent la terre, ou qu'au sein des ténebres,
Leur expirante voix pousse des cris funebres,
Que d'atteindre à l'instant qui doit les voir mourir.
Mais quoi ! se pourroit-il que ce Séjour sublime
Eût vu de coupables Mortels,
Par le désespoir seul traînés vers ses Autels,
D'un Temple se faire un abîme ?
O toi ! qui, dans ces murs pour toujours renfermé,
Pleures sur des sermens dont tu meurs la victime,
En vain le repentir t'opprime.
Ce sacrilege vœu, que ta bouche à formé,
Consomma ton malheur en consommant ton crime.

On nous trompe, quand on nous assure que ces Religieux creusent eux-mêmes la fosse qui doit un jour les engloutir. L'imagination lugubre de leur Fondateur, ou si vous voulez, de leur Restaurateur, ne leur a pas imposé ce devoir, qui seroit barbare. Ils sont soumis à une obéissance aveugle envers l'Abbé qui les gouverne;

mais celui-ci n'en abuse pas. J'avois cru entendre dire à quelques personnes qui avoient visité ce Monastere, que le Chef qui y préside devoit être représenté,

Comme on peint aux Enfers la pâle Tysiphone,
Qui, couronnée avec des fouets vengeurs,
Ministre des tourmens qu'un Dieu sévere ordonne,
Contre le crime épuise ses fureurs.
Des serpens repliés descendent sur sa tête:
Elle jouit des maux que sa vengeance apprête,
Outrage le coupable, & rit de ses douleurs.

Je me suis bien désabusé. Rien ne seroit plus faux que cette comparaison: la douceur, au contraire, anime toujours ses corrections paternelles, & il les donne avec autant de zèle que de regret.

Je ne vous dirai rien de ces tristes repas
Qu'un cidre bien noir assaisonne,
Et qu'un long usage empoisonne
De légumes peu délicats,
Et de fruits d'une triple Automne.

Il faut convenir que ce n'est point par-là que brillent les Solitaires de la Trappe. L'austérité de leurs repas ne s'étend pour-

tant jusqu'aux Etrangers, que quand ceux-ci le désirent. On leur permet de manger une ou deux fois à la table des Religieux ; mais ils sont maîtres de rester à l'Hospice, où ils sont bien traités.

Par M. DE P......

L'Auteur de ce petit Voyage crayonna cette bagatelle presqu'au sortir de l'enfance. Il s'est depuis voué à des travaux plus graves, sans cesser cependant d'aimer & de cultiver les Lettres.

(*Note de l'Editeur.*)



VERS
A M. DE MAYER, DE TOULON;

En lui envoyant ma Lettre sur les Troubadours, en échange de son Voyage de Salenci, inséré dans ce Volume, page 97.

Ainsi ces Troubadours, dont vous suivez les traces,
Voyageoient autrefois : suivis des Ris, des Jeux,
Ils chantoient l'Amitié, les Amours & les Grâces;
Les Grâces, les Amours, l'Amitié sont vos Dieux.
De nos Patriarches fameux,
Sur la double Colline affermissez les places; (*)
C'est soutenir le Trône où régnoient vos Ayeux.

Par M. BÉRENGER.

(*) M. de Mayer a déjà donné au Public plusieurs sçavantes Dissertations, pour prouver la prééminence & l'antériorité des Troubadours Provençaux sur les Trouveres.

ÉPITRE
A MON FRERE,

PENDANT SON SEJOUR A PARIS.

VOLE dans les bras de ton Frere,
Cher HUBERT, hâte-toi, profite des beaux jours;
Abandonne Paris; l'Automne fuit, accours,
Viens me parler d'une Sœur, d'une Mere,
D'une Mere qui m'aime, autant qu'elle m'eſt chere!
Tranſporte, & ma Patrie & toutes mes amours
En ces lieux où m'enchaîne un ſort toujours con-
traire.....
Contraire! Qu'ai-je dit? N'en crois pas ce diſcours.
Eh! quel deſtin jamais s'écoula plus proſpere!
L'Amitié, les Beaux-Arts s'en partagent le cours,
Avec les jeunes Sœurs de l'Enfant de Cythere.

En ce mois fortuné, dans ces lieux enchanteurs,
Une douce température,
Et de nos fruits vermeils les brillantes couleurs
Nous font adorer la Nature;
Va! la ſaiſon de ſes faveurs
Vaut bien celle de ſa parure.

Viens écouter la voix d'un ami qu'Apollon
Me donne pour modele, & dont je fus le maître.
PASTORET veut t'aimer; apprens à le connoître,
Et grave dans ton cœur ses vertus & son nom.

Nous irons au berceau de cette *Source* pure, (*)
Dont le naissant bouillon s'épanche en longs canaux:
Nous suivrons le cours de ses eaux,
Où se peint de ses bords la riante verdure.
Nous y verrons des antiques Châteaux
Se renverser le faîte & fuir l'architecture.
Ses digues, ses moulins, ses deux ponts, leurs arceaux
Reproduits & tremblans dans ses limpides flots,
A l'art des Vers, à la Peinture,
Offrent les plus charmans tableaux.
S'il est en ces beaux lieux de champêtres échos,
Mon jeune Ami, l'espoir de la Magistrature, (**)
Sçaura les étonner par des accords nouveaux.
Sa Muse, des Seguiers, des Servans, *des Malsherbes*,
Des Barentins, des d'Aguesseaux,
Chante les noms fameux, la gloire & les travaux:
Il prélude, & pour prix de ses transports superbes,
Je le vois.... Il s'assied auprès de ses héros,
Et l'honneur ceint son front du laurier des Malherbes.

(*) Maison de M. Boutin, auprès d'Orléans.

(**) M. Pastoret, de l'Académie de Marseille, Conseiller de la Cour des Aides.

Tu verras aussi ces Cr....
Dont cent fois je t'ai dit la tendresse fidelle;
Aux roses dont l'hymen a couronné leurs fronts
Les Muses ont mêlé le myrte & l'immortelle...

Enfin, si ton retour, (faut-il t'en supplier ?)
Si ton retour si désiré s'avance;
Au mat de ton vaisseau si tu te fais lier,
Pour traverser ce gouffre immense, (*)
Cet océan fatal au jeune Nautonnier,
Qui, libre, & sans expérience,
Aux chants de la Sirene, ose se confier;....
Pour parler sans phébus, en toute diligence
Si tu viens m'embrasser, tu verras ce l'H....
De qui les vers flatteurs te charmoient en Provence,
Au retour de plus d'un Courier.
Tu l'entendras, pressé par la reconnoissance,
Acquittant, par ses chants, sa Patrie & la France,
Célébrer sur sa lyre & *le Trône* & *Pothier*,
Et *Jousse* leur émule, expiré le dernier....

Le Chantre du Soleil, tendre ami, dont j'honore
Et les vertus & les talens,
Au Temple du Dieu d'Epidaure
Porte ses pas & son encens:
Son absence est un deuil; ce long pélerinage
A déçu de ton cœur le désir & l'espoir;
Hélas! si tu ne peux l'entendre, ni le voir,
Console-toi du moins, en lisant son Ouvrage;

(*) Paris.

L'on voit dans ce brillant & fidele miroir,
L'esprit, le goût antique, & l'ame du vrai Sage.

Mais quoi ! . . . pendant que je t'écris,
Sans doute qu'au Théâtre où *Grétri* nous enchante,
Dugason, par son jeu, captive tes esprits,
Dugason, tour-à-tour & naïve & touchante,
Et par qui tous les cœurs sont émus ou ravis ;
Voltaire, sous les traits du jaloux *Orosmane*,
Te montre, & tes cheveux se hérissent d'horreur,
D'un injuste soupçon l'inexpiable erreur :
Ou, peut-être la belle & sensible *Ariane*,
Que délaisse & trahit un monstre ravisseur,
Pénetre, déchire ton cœur . . . .
Ah ! sur le magique théâtre,
Vois plutôt ce *Castor* dont je suis idolâtre,
Et de *Pollux* enfin deviens l'imitateur :
Ces Freres, ces Amis généreux & fideles
S'aimoient si tendrement ! Ils ne se quittoient point ;
Accours ; quand tu m'auras rejoint,
Tu verras si mon cœur le cede à ses modeles !

Par le même.

A Orléans, ce 25 Octobre 1782.



LE TRIOMPHE DES GRACES

DANS LE

TEMPLE DES MUSES.

A MADAME

LA COMTESSE DE GENLIS.

IL étoit nuit; le Dieu léger des ſonges
Secouoit ſur mes yeux ſes humides pavots;
Mere des aimables menſonges,
L'illuſion m'offroit les plus rians tableaux.
Les voici tels qu'à ma penſée,
En recueillant leurs traits auſſi ſûrs que nouveaux,
L'image s'en eſt retracée:
Grâces! je peins vos Sœurs, prêtez-moi vos pinceaux.

Je ſongeois que, parti ſur un char de lumiere,
De la belle Province où ſe plaît l'oranger,
Je m'étois mis à voyager
Avec le Dieu qui nous éclaire.
On ſçait qu'il aime à protéger
Les amans des Beaux-Arts, & ſur-tout leurs amantes.
Il vouloit, ce jour-là, diſoit-il, partager

Ses roses, ses lauriers, mille faveurs brillantes,
A quelques Mortelles charmantes
Qu'il avoit dessein d'agréger
Aux chœurs de ses Nymphes sçavantes.
Nismes étoit la premiere Cité
Où devoit s'abaisser l'officieux nuage,
Le char & la Divinité
Que j'aimai dès mon plus jeune âge.
D'un myrte vert, enfant du double-Mont,
Nous allions présenter l'hommage
A cette aimable *d'Antremont*,
Que Voltaire nomma le Sapho de notre âge,
Par l'ordre même d'Apollon.
O Nismes! ce jour-là, ton docte Aréopage
L'élisoit, l'adoptoit, en dépit de l'usage,
Ceignoit de fleurs son jeune front,
Et se montroit galant & sage.

Surpris, mais enchanté d'être ainsi prévenu,
Non loin du Pont-du-Gard le Dieu des Vers s'arrête;
Il prend l'air & la voix d'un Pontife connu,
S'avance & complimente à son tour sa conquête.
Nivernois n'auroit pas mieux lu:
Son discours plein d'esprit, précis autant qu'honnête,
Mérite d'être retenu,
Pour servir à pareille fête.

Tous deux contens, tous deux bien applaudis,
Bien enivrés de l'encens qu'on nous donne,
Nous parcourons l'enceinte & les pompeux débris

Du Temple qu'habita la fille de Latone :
Ses honneurs n'étoient plus, nous fûmes attendris.
Hélas ! Diane étoit & si sage & si bonne ! ....
Ensuite, comme au temps jadis,
Et chantant des couplets d'Imbert & de Bernis,
Nous allons, (l'usage l'ordonne)
Nymphe ! à votre fontaine appendre une couronne
De glayeul, d'Acanthe & de lys ;
Et déjà nous voilà partis,
Sans être apperçus de personne.
Le char vole ; les airs en trois bonds sont franchis ;
Nous voyons à nos pieds le riche & beau Pays,
Où jaloux de s'unir à la paisible Saône,
Le Rhône impétueux roule ses flots blanchis.
Ce fut vers tes bords magnifiques,
Lyon ! dans tes remparts tout pleins du nom Romain,
Qu'Apollon & Plutus, en se tendant la main,
Terminerent enfin leurs querelles antiques.
Là, dans un superbe Palais,
Que doit admirer l'Ausonie,
Je vis l'Auteur de *Stéphanie*,
L'intéressante *Beauharnais*,
Prendre place à l'Académie ;
Tandis que les mains d'un génie,
Enlaçant des rubans, du lierre & des bouquets
En guirlande fraîche & fleurie,
Couronnoient ses Romans, ses Vers & ses attraits.
« Vois-tu, me dit Phébus, cette heureuse victoire
Que la Justice obtient sur un vieux préjugé ?

Quelques lustres encor, & ce sexe est vengé,
Et je lui fais ouvrir le pourpris de la gloire.
Il est une jeune Beauté
Qui, dans l'âge brillant de la frivolité,
S'instruit avec *Clio*, pense avec *Uranie*;
Son génie épurant les leçons de *Thalie*,
Fait relire avec volupté
Vingt Drames éloquens, où l'aimable gaîté,
A la sagesse, aux mœurs, à la grace s'allie.
Ses talens font le charme & la félicité
Du petit peuple instruit par sa philosophie;
Et J. J. tout transporté,
A cette école de bonté,
Renverroit Emile & Sophie.

. . . .

. . . .

Dans le fauteuil tant souhaité,
Genlis, poursuit le Dieu, sera bientôt assise.
Mes mains sur ses Ecrits ont tracé pour devise:
A L'IMMORTALITÉ. »

Par le même.



BILLET

BILLET
A M. DE WATELET.

HORACE en le chantant, fait aimer Tivoli;
Qui n'habite en esprit le Laurentin de Pline?
Qui ne connoît Moulin-joli, (*)
Au moins par les tableaux que ta Muse en dessine!
Quand tu décris, on voit; te lire, c'est jouir:
Mais à moi Provençal il me reste une envie,
C'est de comparer la copie
Au modele vanté qui pique mon désir.
Qu'il doit être charmant ton heureux hermitage!
Le Virgile françois, ton ami l'a chanté;
Et mon esprit tout enchanté
Des sites, des bosquets dont il trace l'image,
Court après la réalité
Qui doit plaire encor davantage.
N'aguere un des Césars (**) visitant ce séjour,
A toi-même, à ton goût sçut rendre un digne hommage,

(*) Voyez le Tome I, page 312.

(**) L'Empereur.

Après les demi-Dieux je puis avoir mon tour.
Amant paſſionné d'un riant payſage,
Chez toi je viens en ſimple Troubadour,
Admirer la Nature & viſiter un Sage.

Par le même.



VOYAGE A CHARTRES,

POEME BERNIESQUE.

MUSES, chantez, célébrez le Voyage
D'un Avocat devenu Chevalier;
Il n'entrevit la mer ni son rivage,
Et de Bayard imitant le courage,
Il ne fut pas vingt ans à guerroyer:
Il n'alla point sous la brûlante zone
Voir des humains plus noirs que des Démons:
S'il parcourut les plaines & les monts,
Ce ne fut point pour conquérir un Trône:
Que fait un Sceptre, hélas! pour le bonheur?
Un Prince est-il plus fidelle à l'honneur?
Un Roi dans l'ame a-t-il plus de noblesse?

Mon Chevalier, amant de la Sagesse,
Ne passa point dans ces sombres climats
Où l'hiver regne au milieu des frimats;
Mais regrettant & Paris & Montmartre,
Il fut en Beauce, il alla revoir Chartre.

Il ne voulut ni redresser les torts,
Car selon lui tout est bien dans le monde;
Ni dépêcher, tout en faisant sa ronde,
Quelques Géans dans l'empire des morts.
Encor bien moins une amoureuse flamme
L'a-t-elle fait, de pays en pays
Suivre les pas de quelque honnête Dame,
Sage à peu près ainsi que fut Laïs;
Et cependant je dirai que son ame
Se consumoit pour une Déité,
Belle cent fois plus que n'est la Beauté.
Elle embellit les Attraits & les Grâces;
Les Jeux badins, la tendre Volupté,
Sur-tout l'Amour ne quittent point ses traces:
Et l'on lui doit & l'Immortalité,
Et la Jeunesse & la Félicité.

Trois fois entrant au triste Capricorne,
Et ne dardant qu'obliquement ses traits,
Le blond Phébus avoit vu, d'un œil morne,
L'hiver blanchir le faîte des forêts;
Depuis ce jour bien digne de mémoire,
Où mon Héros, en robe longue & noire,
Fit le serment d'être à jamais soumis
A tous décrets émanés de Thémis;
Mais la Santé, sa seule & chere Idole,
Le quitte alors, & loin de lui s'envole.
L'essaim des Ris, troupe aimable & frivole,
La suit de près, vive Gaîté, Désirs,
Songes flatteurs, voluptueux loisirs,

Tendres projets qui portent dans une ame
L'émotion, la langueur & la flamme;
Tout l'abandonne : adieu tous les plaiſirs;
Le voilà donc martyr de la Chicane.

Sur ſon ſquelette affreux & deſſéché
Il ſe conſume, & le monſtre ricane,
Se tenant ferme à ſa proie attaché.
Tel, de la Mort abandonnant l'Empire,
En Siléſie un barbare Vampire
Vient viſiter quelque Parent dodu;
Puis s'attachant à ſon individu,
Le ſuit par-tout, le tourmente, le ſuce:
L'autre, effrayé, tremblant, triſte, éperdu,
Invoque en vain St. Roch ou Sainte Luce,
Il devient ſec, il pâlit, il languit.
Tel mon Héros, que le chagrin pourſuit,
S'acheminoit vers les Royaumes ſombres.
Il périſſoit, lorſque parut Bouvard: (*)
Aux noirs deſſeins du cruel Roi des ombres,
Autre Eſculape, il oppoſe ſon Art.
« Rends-toi, dit-il, aux lieux qui t'ont vu naître:
» A la Santé va porter tes ſoupirs;
» Le Ciel un jour te la fera connoître.
» Tous les matins, quand les moîtes Zéphirs
» Careſſeront les fleurs de leur haleine;
» Faucille en main, quand Métis, dans la plaine,

(*) Premier Médecin, non pas du Roi, mais de tous ſes Confreres.

» Suivi des ſiens, ſous les yeux de Cérès,
» Viendra cueillir les doux fruits de ſa peine,
» Et couper l'or qui couvre ſes guérets,
» Prends un cheval, cours les champs, les forêts;
» Cherche par-tout la Santé fugitive :
» En mille endroits elle a fixé ſa Cour.
» Elle choiſit quelquefois pour ſéjour
» L'ombre des bois, la demeure chétive
» D'un Payſan, ou le toit d'un Berger:
» Là, dans les bras d'une Famille active,
» Souvent ſa main herſe, beche, cultive
» Un champ fécond, un fertile verger;
» Souvent auſſi, pareſſeuſe & tranquille,
» Elle ſe cache en un pieux aſile;
» Et là, vaquant au Service Divin,
» On la prendroit pour un Bénédictin,
» Dont le teint frais ſaintement ſe colore
» Des doux rubis dont pétille le vin.
» En d'autres lieux tu la verras encore:
» Tâche par-tout d'attirer ſes regards;
» Elle eſt d'un ſexe à vouloir des égards.
» Cajole-la, dis-lui qu'elle eſt jolie;
» Promets-lui bien des pompons, des autels,
» Et de l'encens, que les Dieux immortels,
» Et qu'une Femme aiment à la folie. »
Il dit : déjà l'aſtre brillant du jour
Avoit fourni les deux tiers de ſon tour;
Bientôt l'on voit Vénus ou ſon étoile,
Sur l'horizon la nuit étend ſon voile.

Qu'avec plaisir on se livre au sommeil!
Sur le duvet qu'il est doux de s'étendre!
Et succombant à ses charmes, d'attendre
Du vieux Titon l'Epouse au teint vermeil!
Mais qu'un Mignon du séduisant Morphée
Aime sur-tout les pavots du matin!
O mes Amis! l'agréable destin,
Quand la Raison, dans la nuit étouffée,
Se ranimant aux premiers traits du jour,
Vient sur nos sens reprendre son empire,
Et se débat dans les bras du délire.
Victorieux & vaincu tour à tour,
L'esprit s'égare, il se perd dans des songes;
Où tout amuse & flatte les désirs:
Il erre, il vole, & d'aimables mensonges
Nous font souvent trouver de vrais plaisirs.
Vous tous, ô vous dévots à la Mollesse,
Prieurs, Abbés, Amans de la Paresse!
Qui, dans des draps plus blancs que le satin;
De ses faveurs goutez si bien les charmes,
Pour qui fut fait le somme du matin,
A mon Dormeur venez rendre les armes.
Dormez, dormez, ô paisible Héros!
Savourez bien les plaisirs du repos:
La Santé veut, elle exige qu'on dorme.
A tout Amant qui ne dormiroit pas,
Elle diroit: attendez-moi sous l'orme;
Il brûleroit en vain pour ses appas.
Souvent en rêve on fait mille folies;

Nous folâtrons avec Nymphes jolies.
Notre Héros ſe croit dans un vallon :
Tantôt il preſſe une jeune Bergere,
L'Enfant ailé, ce petit Dieu félon,
Lors lui montroit un ſopha de fougere :
Dans un ruiſſeau tantôt il prend le frais;
L'illuſion folâtre & menſongere,
De cent plaiſirs faiſoit pour lui les frais.

Tandis qu'ainſi dupé d'un doux preſtige,
Sur mille objets tour à tour il voltige,
La ſcène change, & préſente à ſes yeux
Le triſte aſpect d'une colline aride.
Un Spectre pâle, & dont le front ſe ride,
S'offre à ſa vue en ces ſauvages lieux;
Il eſt ſuivi de maint oiſeau nocturne :
L'herbe paroît ſe faner ſous ſes pas;
Son regard louche, & ſon air taciturne
Des fleurs par-tout flétriſſent les appas.
A l'éviter notre Héros s'apprête :
Il alloit fuir, quand, d'une lourde main,
Le Spectre affreux, le Fantôme inhumain,
Par ſon habit le ſaiſit & l'arrête.
D'un froid mortel il ſe ſentit glacé :
Hélas! dit-il, Ombre de Trépaſſé,
Si, dans ces lieux, tu fais ton Purgatoire,
Pour ton repos je ferai prier Dieu;
Mais laiſſe-moi, je veux quitter ce lieu :
Son ſouvenir banni de ma mémoire....

Non, sur tes yeux, dit le triste Démon,
Il faut rester : vois-tu ce mont stérile ?
C'est le Parnasse, & l'Ennui est mon nom.
— Quoi ! cette Côte, à monter si facile,
Est le Séjour aux Muses consacré !
C'est-là ce Mont tant de fois célébré,
Et ce Rocher d'où jaillit l'Hippocrene !
Mais où sont donc ces Bois mélodieux,
Ces verds Gazons, cette sçavante Arene,
Où se rassemble un cercle radieux
De ces Auteurs, Amans de Melpomene ?
Ah ! tout ici semble fastidieux :
Dans un Séjour habité par les Grâces,
Souffriroit-on votre aspect odieux ?
Le triste Ennui paroît-il sur les traces
D'Anacréon de roses couronné,
Et de plaisirs sans cesse environné ?
Se montre-t-il dans ce riant Bocage,
Où, reposant sous un feuillage obscur,
L'Ami du Goût, l'Apollon de Tibur,
Caresse Eglé, chante l'Amour volage ?
Ainsi parla notre Héros captif.

Le Monstre alors étroitement l'embrasse.
Je veux, dit-il, d'un ton rebarbatif,
Te détromper : c'est ici le Parnasse;
Non pas celui par la Grece vanté,
Séjour des Arts, du Goût & du Génie;
Non pas ce lieu, soi-disant enchanté,

Où la divine & sçavante Uranie
Prend le compas, calcule avec Newton;
Et de sa main trace sur des pancartes
Les tourbillons qu'imagina Descartes;
Où Calliope applaudit à Milton.
Tu ne vois pas non plus ces promenades;
Où Lafontaine, assis près d'Erato,
Attire à soi sur le double Coteau
Les Ris, les Jeux, les Amours, les Menades;
Du Mont sacré que chérit Apollon,
Tu vas monter la colline antipode;
Chaque Pays a son double vallon,
Se fait toujours un Parnasse à sa mode;
Chacun son goût: en un mot c'est ici
Que d'A . . . . , S. . . . . placent le Pinde;
Et nul séjour, du Rhin jusques à l'Inde,
Ne sçut me plaire autant que celui-ci.
Sur ce sommet où L . . . . se guinde,
Sur ce rocher nébuleux, obscurci,
Qui n'est couvert que de ronces, de mousse;
Je prétends bien que tu montes aussi.

Le Spectre alors vers le Coteau le pousse:
Marchons, dit-il, en fronçant le sourcil.
De Freluquets s'avance une recrue,
De Fous parfaits ridicule cohue;
Tous bégayoient le jargon d'Angola:
A nul d'entr'eux mon Héros ne parla.
Plus haut il vit quelques cyprès antiques:

Là, ſous l'abri de leurs triſtes couverts,
De Beaux-Eſprits, futurs Académiques,
Crioient Chanſons, Bouquets galans en Vers,
Jolis Quatrains, Epigrammes attiques,
Des Bouts-rimés & cent Contes divers.
A ce fracas, mon Héros ſe réveille;
Il s'apperçoit qu'un ſonge l'a trompé:
Mais réveillé, le bruit qui l'a frappé
Se fait encore entendre à ſon oreille.

L'aube du jour, ſur un balcon doré,
Semoit les Cieux de topazes, de perles:
Des plus doux feux tout étoit coloré,
Et ſon retour étoit chanté des merles.
Les verts gazons, imbibés de ſes pleurs,
Etincelloient de vives émeraudes;
Les papillons ſe baiſoient ſur les fleurs,
Les éperviers commencoient leurs maraudes.
Ce jour brillant étoit cet heureux jour,
Où mon Héros devoit ſe mettre en quête,
A la Santé voulant faire ſa cour.
Il va partir: pour célébrer la fête,
Déjà Gotton, Liſe ont tout diſpoſé:
Elles jouoient avec mainte Compagne;
Survient Chloé, que Doris accompagne.
Lucinde, au teint vermeil & repoſé,
Pour accourir négligea ſa toilette;
Toute en déſordre, & d'un air très-lutin,
Elle arriva: juſques-là le matin,

Hors de son lit, n'avoit vu la Follette.
De sa main blanche il prit le ceinturon
Très-galamment ; la Nymphe se colore
De l'incarnat de la rose ou de Flore,
Et cependant lui chausse l'éperon.
Salut & los, s'écria la Friponne,
Au Chevalier, l'honneur des Beaucerons !
Salut & los, redirent maints Tendrons,
Et que par-tout la gloire le couronne !
Puis se mettant à jaser à l'envi,
Joli caquet alors se fait entendre :
Plus d'un baiser aussitôt est ravi
Par mon Héros un peu plus fou que tendre.
Vous l'eussiez pris pour le charmant Amour,
Qui trouve au bois innocentes Fillettes :
Ainsi se joue, au milieu de sa Cour,
Un jeune Coq, Sultan de vingt poulettes.
Autour de lui toutes vont coqueter,
Et doucement ses plumes béqueter ;
Il les poursuit, il court traînant les aîles,
Et puis voit fuir son sérail emplumé ;
Mais il sçait bien attraper les plus belles.

Déjà, par-tout de vives étincelles,
De toute part le Ciel est allumé ;
L'astre du jour, fournissant sa carriere,
Verse à longs flots de son char enflammé
Un océan de feux & de lumiere.
Rempli d'ardeur, Trotin vouloit partir ;

Le Chevalier, que l'on vient d'avertir,
Monte à cheval; mais il manque la selle.
Dans ses regards le dépit étincelle:
Comme un Payen il jure entre ses dents,
Et de fureur ses yeux semblent ardens.
Ainsi souvent un matou qu'on excite,
Se refrognant, courbe en arc son long dos;
Roidit les pieds, s'efforce d'être gros,
Enfle sa queue: on voit dans leur orbite
Ses yeux en feu; par degrés il s'irrite,
Ouvre sa gueule, & s'élance sur vous.
Contre le Ciel si par fois il s'escrime,
Ainsi Robé, plein du Dieu de la rime,
Frappe du pied, paroît être en courroux,
Ronge ses doigts, s'agite & se démene,
Horriblement fronce son noir sourci,
Se contournant comme un Energumene;
Puis fait des Vers tout contournés aussi.

Déjà pourtant ils ont laissé Passy,
Passy, qu'Amour, bien plus que sa Nayade;
Rendit célebre, & tient sous sa merci.
Ce pavillon à quadruple façade,
Galant Château qu'éleva le Plaisir,
Et que l'Amour obtint par un soupir;
Déjà s'enfuit & se perd dans la nue.
Une heure après, Versailles offre à sa vue
Ce beau Palais, ce Chef-d'œuvre incomplet
Du Grand Louis. Non loin de Rambouillet,

Il eſt un bois vaſte, terrible & ſombre,
Dont l'œil du jour ne peut diſſiper l'ombre :
Là, repaſſant les pénibles travaux
Qu'il a ſoufferts, & ceux que lui prépare
Le plus maudit, le plus dur des chevaux,
Il fit aux vents ce diſcours très-biſarre :
« Il valoit mieux cent fois vivre jadis !
» Las ! il n'eſt plus le temps des Amadis !
» Tout Batailleur qui couroit l'aventure,
» Avoit toujours un griffon pour monture.
» Preux Chevaliers, guindés ſur Aſtarot,
» Vous arriviez en brillante poſture,
» Frais & diſpos, exempts de courbature,
» Bien que courant le plus terrible trot ;
» Puis vous marchiez enſuite à la victoire.
» Nul, parmi vous, dont le nom ſoit connu,
» Dont les exploits ſoient gravés dans l'hiſtoire,
» Ne fut bleſſé dans cet endroit charnu,
» Que la pudeur défend de montrer nu. »

Tandis qu'ainſi, de ſa plainte indiſcrete,
Le Chevalier, ſous des arbres touffus,
Remplit les airs, ſe lamente & regrette
Le bon vieux temps, un bruit triſte & confus
Porte en ſon ame une terreur ſecrette.
Des cris aigus, d'aigres croaſſemens,
D'affreux ſoupirs & des henniſſemens
Font à l'écho, qui de loin les répete,
Pouſſer dans l'air de longs gémiſſemens :

En un inſtant le tumulte redouble ;
Il s'inquiete, il écoute, il ſe trouble :
Ainſi, jadis, de la tête aux talons,
Le Chevalier de la triſte figure
Frémit au bruit des moulins à foulons,
Dont ſon grand cœur tiroit mauvais augure.
Il ſe releve, il voit . . . . Qui l'auroit cru !
Son locatis, qui bondiſſoit ſur l'herbe,
Et des corbeaux qui le mangeoient tout cru;
Que n'ai-je ici le pinceau de Malherbe !
Je vous peindrois ces démons acharnés,
Ce tourbillon de ſiniſtres corneilles,
Du haut des airs tombant ſur ſes oreilles,
Ou s'attachant à ſes flancs décharnés ;
Chacun verroit leur troupe conjurée
Déchiqueter leur vivante curée.
A ce ſpectacle, enfonçant ſon chapeau,
Le Chevalier vole d'un pas alegre.
Brave Guerrier ! où cours-tu ? Pour ta peau ;
Crains ces oiſeaux qui te verront ſi maigre ;
La faim, la faim les preſſe : où donc vas-tu ?
Que veux-tu faire ? O valeur ! ô vertu !
Rien ne l'arrête ; & l'audace & la rage,
Et la fureur qui préſide aux combats,
Tout à la fois l'anime & l'encourage.
D'un coup d'épée un corbeau tombe à bas ;
Trois ſont frappés d'une atteinte mortelle :
L'un fuit la mort qui le ſaiſit par elle ;
Sur le gazon l'autre perdant ſon ſang,

Fait quelques bonds, étend la patte, expire.
Que sert, hélas! la jeunesse & le rang,
Si de la mort tout reconnoît l'empire?
A leur matin, tes destins sont finis,
Jeune corbeau, si fier de ton plumage,
Et d'être issu d'un œuf de Coronis:
De sa beauté tu retraçois l'image;
Mais tu péris, & de ses froides mains,
La Parque éteint ta chaleur & ta vie.
Qui compteroit tous les coups inhumains,
Et les trépas dont ta mort est suivie?
A son corbeau la corneille est ravie:
Ici, le Fils, sur le Pere expirant,
S'agite encore & croasse en mourant.
Là, le Neveu se roule sur la Tante:
Tel autrefois, sur les rives de Xante,
On vit régner le tumulte & l'horreur,
Lorsque Pirrhus, guidé par la fureur,
Le sabre en main, dans Pergame fumante,
Portoit par-tout la mort & la terreur.

De ces oiseaux la troupe dissipée
Permet enfin à ce nouveau Guerrier
De rengaîner sa meurtriere épée.
Il part couvert d'un immortel laurier;
Et sa monture, au carnage échappée,
Ne craignant plus qu'on la vienne assaillir,
De son fardeau paroît s'enorgueillir,
Leve la tête, & croit porter Pompée.

De l'horizon rougeâtre, ténébreux,
On voit ſoudain un nuage s'étendre;
L'air, ſous ſon poids, mugit & fait entendre
Un bruit confus, un ſifflement affreux.
La foudre éclate, & la pluie & la grêle,
Et les Autans combattent pêle mêle.
Il falloit voir notre digne Héros,
Qui, plein d'effroi, ſe courbe & tend le dos
A l'ouragan : de ſon courſier ſtupide
Il tient les crins. Tel, près de Tenedos,
Ajax, qu'enleve un tourbillon rapide,
Embraſſe un roc ſur la mer ſuſpendu,
Contre Pallas jure en enfant perdu,
Et fait paroître un courage intrépide.

Enfin les vents terminent leurs débats;
L'air s'éclaircit, & la céleſte voûte
N'eſt plus en proie à leurs bruyans combats:
L'humidité pare les champs, ajoute
A la verdure un coloris plus frais;
L'eau, ſur les fleurs en perles conglobée,
De la clarté réfléchiſſant les traits,
Donne au gazon, dans la plaine imbibée,
Plus de beauté, plus d'éclat, plus d'attraits;
Tout ſe décore, & préſente l'image
Du plus beau jour. Les oiſeaux au ſoleil,
Avec leur bec arrangent leur plumage;
Et plus brillans, plus vifs qu'à leur réveil,
Lorſqu'à l'aurore ils rendent leur hommage,
Ils font entendre à l'envi leur ramage.

Pouſſant en l'air des ſoupirs fort touchans,
Notre Ecuyer couroit à travers champs.
Près d'un taillis s'élevoit une Ferme;
Et du plus loin que mon Héros la vit,
Il excita ſon cheval d'un ton ferme,
Prit un chemin que toujours il ſuivit,
Sombre & penſif; on ſait que le ſilence
Des maux de l'ame aigrit la violence.
La douleur veut, ainſi que le plaiſir,
Un confident: Nous aimons à nous plaindre;
Quelque chagrin qui nous puiſſe ſaiſir,
Dès qu'il éclate, il en eſt moins à craindre.
Notre Héros, pour tromper ſon ennui,
Pour ſoulager le ſouci qui le preſſe,
Ainſi qu'un Grec, éloquemment s'adreſſe
A ſon cheval, & converſe avec lui:
Cher Compagnon, dit-il, de ma diſgrace,
Reprends haleine, & tâchons d'arriver:
Le ſort malin a voulu t'éprouver;
Mais à la fin ſon caprice ſe laſſe.
Pourquoi cet air languiſſant, abattu?
Toujours un taon, des mouches & l'orage
Ne doivent pas exercer ta vertu:
Un jour viendra que, paſſant à l'ombrage,
Le ſouvenir de ces triſtes travaux
T'amuſera dans un gras pâturage;
Il eſt un terme au malheur des chevaux:
En attendant il faut prendre courage.
Moi qui ſuis homme, & de plus Chevalier,

Ai-je des vents moins éprouvé sa rage,
De l'ouragan moins ressenti l'outrage ?
Déjà le foin est dans le ratelier;
Je te ferai donner pitance entiere.
Là, le repos t'attend sur la litiere:
Un bon moment fait oublier cent maux.

Trotin arrive; & droit à l'écurie,
Comme il entroît, ô malheureux destin!
O sort affreux! un énorme matin,
Dogue insolent, & Cerbere en furie,
Paroît, s'élance & le coiffe aussitôt,
Lui fait subir mainte & mainte saccade:
Tel un voleur, tombant en embuscade,
Est arrêté, saisi par le Prévôt.
La rosse, ainsi par l'oreille surprise,
Bondit, hennit, s'agite, se débat.
Bientôt le Maître au chien fait lâcher prise;
Poursuit Mouflard, & rengage un combat.
De batailler sans cesse un Héros brûle;
Mais les Héros sont par fois imprudens.
Le Chien bientôt dans un angle recule,
S'appuie au mur, & là montre les dents:
Avec fureur il aboie, & de rage
Mord le fouet qui le frappe, & qu'il craint;
Puis, comme un trait, s'élance avec courage
Sur mon Héros, que la fureur contraint
De dégaîner. Muse de l'Epopée!
Prends la trompette, & seconde ma voix:

Thebes jadis, d'armes enveloppée,
Sous ſes remparts ne vit autant d'exploits.
Notre Guerrier avoit fait volte face :
Comme il ſe montre & courageux & fier!
Mars lui prêtoit ſa force & ſon audace.
Sur le Limier il fond comme l'éclair :
Le glaive en main, il court, il le menace.
La baſſe-cour prend l'épouvante & fuit :
L'horreur s'accroît, redouble avec le bruit;
Par-tout l'effroi, par-tout le trouble habite.
Moutons, poulets, chien, cheval, tout ſe nuit,
Tout ſe confond, tout court, ſe précipite.
Le Chevalier, que ce déſordre irrite,
Eſt plus à craindre, & l'inſolent mâtin
Le quitte alors, & s'attache à Trotin.
Notre Héros le fuit, le joint, le preſſe :
Tel bien ſouvent, dans les champs d'Ilion,
On vit Hector, le fléau de la Grece,
Preſſer Ajax qui recule en lion :
Le brave Grec l'évite, & de ſa lance
Frappe un Troyen qu'auſſitôt il pourſuit :
Mais, ſur ſes pas, eſt Hector qui s'élance,
Terrible alors à l'égal de la nuit.
Grecs & Troyens, au même inſtant, ſe mêlent.
Et cependant brebis & moutons & bêlent :
Trotin hennit, & de tous ſes poumons,
Le Berger crie; il croit que ce tumulte
Vient de l'enfer, eſt un jeu des démons,
Et ſur cela ſe ſigne peur d'inſulte.

Notre Ecuyer, plus ſage à ſes dépens,
Monte Trotin, & vîte gagne aux champs.

Bientôt Phébus ſe cache dans les roſes:
Vers l'orient, les étoiles écloſes
Sement déjà leur tremblante clarté.
La lune, enfin, ſur ſon char argenté,
En commençant ſa nocturne carriere,
Peignoit les Cieux d'un éclat emprunté,
Lorſque de Chartre apparoît la barriere,
Par mon Héros terme tant ſouhaité.
On ſçait qu'Ulyſſe; Epoux de Pénelope,
Malgré les vents, Neptune courroucé,
Après avoir crevé l'œil d'un Cyclope,
Mis en défaut les charmes de Circé,
Se fait revoir dans ſa gentilhommiere.
Le Fils dévot d'Anchiſe & de Vénus,
Par qui Didon a perdu la lumiere,
Pour terminer ſa pénible carriere,
Se fixe enfin chez le Roi Latinus.
Je ne vois point de Héros qui n'arrive.
Le vieux Satan, ſi l'on en croit Milton,
Après avoir harangué du bon ton
Les Habitans de l'infernale rive,
Part & s'envole à travers le cahos,
Se bat, triomphe, arrête les complots
Des ennemis, & joint notre planete.
Mon Voyageur arriva donc auſſi;

Il embraſſa & Toinon & Toinette :
Près de ſes Sœurs qu'il ſe repoſe ici :

Voici ton Luth, gentil Dieu d'Hippocrene !
Ma tâche eſt faite, & je vais prendre haleine.

Par M. MERARD *de St. Juſt.*



EPITRE
DE M. LE C. DE B.
SUR
L'AMOUR DE LA PATRIE.

JE vous salue, ô Terre où le Ciel m'a fait naître!
Lieux où le jour pour moi commença de paroître,
Quand l'astre du Berger, brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau!
Je revois cette plaine, où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques;
Arbres, témoins vivans de la faveur des Cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et, pour nous enrichir, s'enferment dans leur soie.
Trésor du Laboureur, ornement du Berger,
L'olive, sous nos yeux, s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres,
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver regne encor, quand la blonde Cérès,
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!

Qu'il m'eſt doux de revoir ſur des rives fertiles
Le Rhône ouvrir ſes bras pour ſéparer nos îles;
Et ramaſſant enfin ſes tréſors diſperſés,
Blanchir un Pont bâti ſur ſes flots courroucés!
D'admirer au couchant ces vignes renommées,
Qui courbent en feſtons leurs grappes parfumées,
Tandis que, vers le nord, des chênes toujours verts
Affrontent le tonnerre, & bravent les hivers!
Je vous ſalue encore, ô ma chere Patrie!
Mes eſprits ſont émus; & mon ame attendrie
Echappe avec tranſport au trouble des Palais,
Pour chercher dans ton ſein l'innocence & la paix.

C'eſt donc ſous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres!
Juſtes pour leurs Voiſins, fideles à leurs Maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, aſiles des Vertus,
Où, ſur des bancs de fleurs, ſous une treille inculte,
Ils oublioient la Cour, & bravoient ſon tumulte.
Chaque objet frappe, éveille & ſatisfait mes ſens:
Je reconnois les Dieux au plaiſir que je ſens.
Non, l'air n'eſt point ailleurs ſi pur, l'onde ſi claire:
Le ſaphir brille moins que le Ciel qui m'éclaire,
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout ſon appareil,
Lever, luire, monter, & tomber le ſoleil.

Amour de nos Foyers, quelle eſt votre puiſſance!
Quels lieux ſont préférés aux lieux de la naiſſance?

Je

Je vante ce beau ciel, ce jour brillant & pur
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre & l'azur,
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne, & les présens de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats:
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs Habitans sans grace & sans beautés?
Virgile abandonnoit les fêtes de Capoue,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue;
Et les Rois indigens d'Itaque & de Syros
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'Ambition, l'inquiete Avarice,
La Curiosité, le volage Caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre & les périls des mers.
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappellés sourdement par la voix de nos Lares,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons, dans le sein de nos Dieux domestiques,
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions en vain sur la terre & les eaux.

Tel eſt l'heureux effet de l'amour de nous-mêmes !
Utile à l'Univers, quand il n'eſt point extrême,
Cet amour, trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, ſe répand par degré
Sur nos biens, ſur les lieux où nous prîmes naiſſance,
Juſque ſur les témoins des jeux de notre enfance.
C'eſt lui qui nous rend cher le nom de nos Aïeux,
Les deſtins inconnus de nos derniers Neveux,
Et qui, trop reſſerré dans la ſphere où nous ſommes,
Embraſſe tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'Amour-propre a tiſſu les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers Citoyens :
L'Intérêt perſonnel, auteur de tous les crimes,
De l'Intérêt public établit les maximes.
Oui, lui ſeul a formé nos plus aimables nœuds ;
Nos Amis ne ſont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'Amour une étincelle pure,
Un rayon émané du ſein de la Nature !
Détruiſez une erreur ſi chere à vos appas.
Aimeroit-on autrui, ſi l'on ne s'aimoit pas ?
Ces tranſports renaiſſans à l'aſpect de vos charmes,
Ces ſoins mêlés de trouble, & ces perfides larmes
Sont des tributs trompeurs qu'un Amant emporté
Offre au Dieu des Plaiſirs bien plus qu'à la Beauté.

L'Amour des Citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le regle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en priſon
Un feu né pour s'étendre au gré de la Raiſon,

Un amour dangereux, que l'intérêt allume,
Qui, trop long-temps captif, s'irrite & nous consume.
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre, enfantent les Volcans.
Ainsi vit-on jadis, dans Rome & dans Athenes,
Le Peuple heureux & libre, ou courbé sous ses chaînes,
Selon que l'Amour-propre, obéissant aux loix,
De la Patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi, dans tous les temps, l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la Justice, Amour digne de nous!
Embrâsez les Mortels, croissez, étendez-vous:
Consumez, renversez ces indignes barrieres,
Ces angles meurtriers qui bordent nos frontieres,
Ces remparts tortueux & ces globes de fer,
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos Peres!
Faut-il toujours attendre ou craindre des revers;
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts!

O mœurs du siecle d'or! ô chimeres aimables!
Ne sçaurons-nous jamais réaliser vos fables!
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la Vertu sans être vertueux!

LE VILLAGE DÉTRUIT,

IDYLLE.

Enfin je vous revois, agréables vallons,
Lieux où mes premiers ans couloient dans l'innocence,
Campagne où régnoit l'abondance,
Je reviens fouler tes gazons.
Mes regards vont chercher, du haut de la colline,
Le ruisseau qui fuyoit d'une roche voisine,
Intarissable dans son cours;
La Ferme cultivée où je passois mes jours,
L'Eglise vénérable, & le bois d'aube-épine,
Qui servoit d'asile aux Amours.
Comme tout est changé! ce ruisseau solitaire
Roule, couvert de mousse, au milieu des roseaux;
On n'entend sur ces bords que les tristes Vaneaux,
Et ce haut peuplier dont la feuille légere
Frémit autour de ses rameaux,
Sur le rivage de cette onde,
Je prétendois fixer ma course vagabonde:
Je voulois, heureux Casanier,
Vivre avec mes voisins dans une paix profonde;

Les attirer souvent auprès de mon foyer,
Végéter dans l'insouciance ;
Et vieillir sous le marronnier
Dont la cime touffue ombragea mon enfance.
Combien de fois, sous son berceau
Qui maintenant protege une triste bruyere,
J'ai vu les jeux naïfs des filles du Hameau,
Les danses qu'on formoit sous les yeux d'une mere;
Les prix donnés par un vieillard,
Et leur gaîté sans feinte, & leurs plaisirs sans art!
Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des Bouviers rappellant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du Villageois libre dans ses travaux,
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnoient la bergerie!
Dans cette friche inculte où rampe le chardon,
Le vertueux Pasteur avoit son Presbytere :
C'étoit un bon Vieillard, adoré du canton,
Occupé des devoirs de son saint Ministere,
Riche avec peu de biens, n'ayant d'ambition
Que celle d'aider la misere.
A tous les malheureux il ouvroit sa maison;
Sa bourse leur étoit commune :
De jeunes Orphelins, des Soldats mutilés,
Et d'humbles Passagers, jouets de l'infortune,
Près de son feu, l'hiver, se trouvoient rassemblés.
Tous ces rebuts de l'indigence

A ſa table frugale étoient ſûrs d'être admis,
Et recevoient l'accueil qu'après ſa longue abſence
On fait au meilleur des amis.
Ici, du Magiſter la demeure bruyante
Etoit près des roſiers qui bordent le chemin
De leur muraille verdoyante.
Dès qu'il paroiſſoit le matin,
Les enfans, à ſa voix paiſible ou menaçante,
Etoient inſtruits de leur deſtin :
Quand par fois un bon mot s'échappoit de ſa bouche,
Son front épanoui brilloit d'un ris flatteur ;
Mais il inſpiroit la terreur,
Sitôt qu'il reprenoit ſon air dur & farouche.
Ses grands talens le rendoient vain ;
Car il ſe connoiſſoit un mérite ſuprême :
Il ſçavoit lire, écrire & chanter au Lutrin ;
Prédire la marée, arpenter un terrein ;
Il chiffroit aiſément, & le bruit couroit même
Qu'il ſçavoit un peu de latin.
Sa gloire a diſparu : triſte effet de la guerre !
Ce toit abandonné n'entend plus ſes accens.
Plus loin, ſur ces débris, un feſton de lierre
Attiroit les regards des avides paſſans :
Là, le joyeux Convive, en buvant à la ronde,
Débitoit ſon hiſtoire, & régloit le canton :
Là, tout en gouvernant le monde,
Le grave Politique oublioit ſa raiſon.
J'aime à me rappeller encore
L'humble appareil de ce réduit ;

Le mur blanc, le plafond sonore ;
Le meuble sçavamment construit,
Servant le jour d'armoire, & d'alcove la nuit,
Le jeu de l'oie & les images,
Les foyers égayés, dans la belle saison,
D'une tenture de feuillages,
Et le chambranle orné des tasses du Japon ;
Qui du temps ennemi laissoient voir les ravages,
Et l'horloge de bois suspendue au sallon.
Agréable Séjour ! ta rustique opulence,
Qui donnoit à chaque Buveur
Un soupçon de son importance,
N'a pu retarder ton malheur.
Le Bucheron, sous la tonnelle,
Ne va plus dire sa chanson ;
L'épouse du Fermier, raconter sa nouvelle ;
L'Artisan, pour l'entendre, immobile auprès d'elle,
N'a plus le coude à table, & les mains au menton ;
Et l'Hôte, à les servir prodigue de son zèle,
Ne fait plus circuler l'écumante boisson.
Maintenant exilés dans les champs du Tropique,
Ils vont s'ensevelir au fond de ces déserts
Où les flots irrités de la mer Atlantique
De leurs mugissemens épouvantent les airs.
Quel contraste à leur vue offrira ce rivage !
Des traits de feu tombant de ce ciel sans nuage,
Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons,
Un marécage impur & fertile en poisons,
Des animaux cruels, l'homme encore plus sauvage !

Combien de fois, dans ces prisons,
Ils regretteront leur Village,
Et la fraîchenr de son bocage,
Et son ruisseau limpide, & ses riches vallons!
Qu'ils ont maudit le jour où, loin de leur Patrie,
Ils fuyoient sous un nouveau ciel!
Que de pleurs en quitant leur cabane chérie!
Comme ils tournoient les yeux vers ce toit paternel
En proie à la flamme ennemie!
L'adieu qu'ils lui disoient devoit être éternel.
Près de s'en séparer, leur troupe fugitive
Y retournoit, pleuroit, baisoit encore la rive.
Hélas! s'écrioient-ils dans leurs sanglots amers;
Sur des bords inconnus nous trouverons peut-être
Uu asile semblable au lieu qui nous vit naître:
Mais comment traverser ces effroyables mers?
Un Vieillard, le premier, s'approcha du rivage:
Il pleuroit, mais pour eux; car le monde nouveau,
Dont l'espoir flattoit son courage,
Etoit au-delà du tombeau.
Sa Fille, jeune objet embelli par ses larmes,
De ses débiles ans unique & cher appui,
Morne, & les yeux baissés, marchoit auprès de lui,
Abandonnant les bras d'un Amant plein de charmes;
Une Mere éplorée exhaloit sa douleur,
Frappoit de ses deux mains ses mamelles tremblantes,
Pour ses tendres enfans prioit un Dieu vengeur,
Les couvroit de baisers & de larmes brûlantes,
Et sentoit son amour accru par le malheur.

Ils partoient : avec eux s'éloignoit l'Induſtrie,
La Piété, l'Amour, la franche Loyauté,
Le Zèle bienfaiſant de l'hoſpitalité :
    Et toi, divine Poéſie !
Source d'inquiétude & de félicité !
    Toi, que l'Ignorant calomnie !
Toi, qui m'enorgueillis dans mon obſcurité !
Tu portois loin de nous le flambeau du génie.
Ah ! ſoit que du midi tu charmes les climats,
Soit qu'au cercle polaire, aſſiégé des frimats,
Tu faſſes de tes airs entendre l'harmonie,
Puiſſes-tu conſoler la triſte Humanité,
Aux aveugles Mortels montrer la vérité,
Et leur faire oublier les peines de la vie !

Par M. LÉONARD.



VERS
AUX HABITANS DE LYON.

IL est vrai que Plutus est au rang de vos Dieux,
Et c'est un riche appui pour votre aimable Ville;
Il n'est point de plus bel asile.
Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'étoit autrefois que Dieu de la Richesse,
Vous en faites le Dieu des Arts.
J'ai vu couler dans vos heureux Remparts
Les ondes du Pactole & les eaux du Permesse.

Par M. DE VOLTAIRE.



BILLET
A M. DE GASSENDI,
OFFICIER D'ARTILLERIE,
LE JOUR DE SON PASSAGE A MIRECOURT.

J'APPRENDS qu'aujourd'hui la Cité,
Qui, jadis, adoroit Mercure,
Reçoit dans ſon enceinte obſcure
Un nom depuis long-temps cité
A côté du nom d'Epicure.
Prêtre d'Apollon & de Mars,
Gaſſendi, deſcendant très-digne
Du célebre Prêtre de *Digne*,
Arrive au ſein de nos remparts,
Si pourtant, de ce titre inſigne,
La rime permet qu'on déſigne
Des murs ouverts de toutes parts.
Mais ce climat un peu ſauvage,
Aux Enfans du Dieu des Beaux-Arts
Ne peut offrir aucun hommage.
Mirecourt a ſes violons,

Dont on estime la cadence;
Mais c'est à la belle Provence
De produire des Apollons,
Et de les donner à la France.
Du moins l'écho de nos vallons
Répete le bruit de leur gloire;
Notre respect pour leur mémoire
Accroît le peu que nous valons.
Ainsi, de la Sphere céleste,
Jetant les yeux sur l'Univers,
Ce grand *Gassendi*, que j'atteste,
Recevra bien ces foibles Vers,
Comme on cueille une fleur agreste
Qu'on trouve au milieu des déserts.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.



LETTRE A M. BER...

Pendant son Séjour en Provence.

Orléans, le Ier. Septembre 1780.

AU moment où j'ai reçu votre charmante Epître, mon cher & tendre Ami, j'étois bien éloigné d'Orléans. Avec quel plaisir je l'ai trouvée, lue & relue à mon retour! Je commençois à craindre que votre belle Patrie, & les agrémens qui, sans doute, volent au devant de vous, ne vous eussent fait oublier vos Amis. Ah! cher Bér...; que vous seriez ingrat! — J'ai fait un voyage aussi moi, depuis votre départ. (il falloit bien sortir d'une Ville où vous n'étiez plus!) Il n'a pas été aussi long, ni aussi périlleux que le vôtre, & j'ai affronté le même élément. Il est vrai que la Loire

eſt plus tranquille que la mer, & qu'on ne riſque pas d'y rencontrer des Corſaires: en revanche nous avions dans nôtre *Cabane* des Syrenes auſſi dangereuſes que celles de vos parages. Le vent du ſud s'en eſt mêlé, & nous a donné un échantillon des chaleurs de Provence. Le fameux *Siroco* n'eſt pas plus ſuffocant.

La Foire de Blois, les Fêtes, les Spectacles terminés, je ſuis revenu à *Olivet*. Là, j'ai au moins le plaiſir de parler ſouvent de vous avec nos bons Amis MM. Vand.... & Cr.... Je lis les Voyages intéreſſans du premier, & les jolis Vers du ſecond. Quelquefois je prends la plume, & j'eſſaye d'en faire moi-même. Hier au ſoir, par exemple, j'écrivois ceux-ci au coin de la terraſſe que vous connoiſſez, & que votre cœur, plus encore que votre mémoire, vous rappelle ſans doute :

Ami! de ces bords enchanteurs
Où, pour jouir de ſes faveurs,
L'Automne aujourd'hui me rappelle;
Je t'écris; ma plume fidelle

D'un ſimple, mais parfait bonheur
Va t'offrir l'aimable peinture.
Aſſis auprès d'une onde pure,
Dont le calme, dans ſa douceur,
Eſt l'image de la Nature,
Comme elle eſt celle de ton cœur;
Mon œil enchanté ſe repoſe
Sur ces coteaux délicieux
Que l'onde du Loiret en ſes détours arroſe.
Tu connois mieux que moi le charme de ces lieux;
Célébrés par ton Luth harmonieux & tendre:
Souvent habités par les Dieux,
Aux ſuprêmes honneurs ils ont droit de prétendre:
Avec toi l'Amitié daigna ſouvent deſcendre
Dans notre champêtre ſéjour;
Et quand du C... vient s'y rendre,
Tu ſens qu'on y trouve l'Amour!
Tandis que mon ame attendrie,
Epriſe en ce vallon charmant
D'une agréable rêverie,
Laiſſe parler le ſentiment,
Cher Ber..., ſans doute en ce moment
Dédaignant de fixer tes regards ſur la terre,
Auprès du liquide élément,
Tu contemples de près ces foudres de la guerre,
Ces Châteaux orgueilleux de porter le tonnerre,
Qui, bravant les fureurs des mers,
Impatiens de la victoire,
Iront, du bruit de notre gloire,

Etonner un autre Univers.
Je connois ton ame sensible ;
Ce spectacle, à la fois merveilleux & terrible,
Ne peut flater tes yeux sans affliger ton cœur.

. . . .

. . . .

Des bords de cette aimable rive,
Pour nous tranquilles habitans,
Dans notre goût pour les talens,
Pour la vertu simple & naïve,
Nous goûtons des plaisirs constans,
Et nous n'adressons notre hommage
Qu'aux Dieux tendres & bienfaisans
Dont notre bonheur est l'ouvrage.

Il manque à ce bonheur de vous voir avec nous. Venez donc au plutôt, cher & aimable Troubadour ! Vous nous trouverez tels que votre pinceau nous a sçu représenter. La Fête, dont vous me demandez des nouvelles, a été délicieuse. Vous en connoissez les Actriçes : elles chantoient la Nature & l'Amitié, & tous les yeux brilloient, étincelloient d'amour. Je pense que ce Dieu a fait quelque conquête, & que l'on pourra chanter long-temps : *Vous souvient-il de cette Fête*, &c. Au reste, n'allez pas croire

qu'il s'agiſſe de moi : vous ſçavez que je vois toutes les Belles avec plaiſir, & que je les quitte ſans regret. Il n'en eſt pas de même de mes Amis : je ſens très-vivement combien il eſt triſte d'en être éloigné.

Vous ne me dites rien du ſuccès de votre Epître au P. P. Vous ſçavez cependant ſi ce qui vous touche peut m'être étranger ! On peut ceſſer d'être modeſte avec ſes Amis, & ſur-tout dans une Lettre écrite de Provence ou de Bordeaux.

Sans doute, en ce tribut flatteur
Dont ta Muſe leur fit hommage,
Les Marſeillois, enchantés de l'Ouvrage,
Verront bien moins briller ton eſprit que ton cœur.
Mais, malgré le charme vainqueur
Dont tes talens l'ont embellie,
Pour moi j'aime beaucoup mieux voir
Le Citoyen que ſa Patrie. —
Je ſuis, dans cet heureux eſpoir,
Ton fidelle Ami pour la vie.

L'H....

P. S. Nous attendons votre *Itinéraire*, ou tout au moins des détails ſur vos plaiſirs

d'automne. Ecrivez-nous à tort & à travers : nous ſçaurons bien nous réunir pour vous ſuivre en imagination ſur la terre & ſur l'onde. Je vous préſente mes civilités les plus amicales.

RÉPONSE

DE M. BER....

A M. L'H.... D'ORLÉANS.

J'ai reçu votre Proſe & vos Vers aimables, avec autant de plaiſir que je reçois les lettres de ma famille quand je ſuis à Orléans. Que de choſes, mon cher Ami, que de choſes j'ai à vous dire pour acquitter ma promeſſe! Comment vous rendre les ſentimens vifs, les ſenſations neuves que j'éprouve au ſein d'une Patrie & d'une Famille adorées! Je ne puis mettre aucun ordre dans mes narrations, il n'y en a point dans ma tête. Proſe, Vers, Anecdotes, Deſcriptions, tout ſera bon, tout

fera du moins lu avec bonté ; je connois celle que vous avez pour ma personne & pour mes essais.

Mon Voyage a été de la plus incroyable rapidité : les distances me paroissoient nulles, grace à la facilité des communications. J'ai franchi en six jours, ou plutôt en six nuits, deux cents lieues de pays, coupés par des fleuves, par des torrens, & par des montagnes inaccessibles. Je n'ai qu'à me louer des procédés obligeans de M. S... mon Compagnon de Voyage. Il a lu, il pense, il a beaucoup d'usage, & il voyage à la fois en Commerçant, & en homme qui veut s'instruire. Je l'ai laissé à Marseille : je me suis rendu à Toulon, & c'est de cette derniere Ville que je vous écris.

Jamais palpitation de cœur ne fut comparable à celle que j'éprouvai en partant de Marseille, pour me rendre chez moi. Après avoir traversé les vaux d'Ollioules ; & lorsqu'au sortir de cette longue chaîne d'affreux rochers, brûlés & pendans en précipices, où la Nature semble frappée

de mort, je revis tout-à-coup les orangers & les bergamotiers en pleine terre, chargés de fleurs & de fruits; lorſque, ſemblable à ce pauvre Philoctete, j'entendis le langage & l'accent particulier de ma contrée; lorſqu'enfin je découvris de loin les baſtions de ma Ville, les combles de ſes édifices, & la porte triomphale ſous laquelle j'allois paſſer .... mille idées rapides, mille ſouvenirs confus, mille ſentimens délicieux s'emparerent de moi, & me jeterent dans une maniere d'extaſe, où je ſerois reſté long-temps abſorbé ſans l'heureuſe rencontre dont je vais vous parler.

Deux Perſonnes s'avançoient lentement vers nous dans cette route brûlante: leurs paraſols ouverts m'empêcherent de diſtinguer leur phyſionomie avec ma lorgnette, (dont vous connoiſſez la fidélité) Nous fûmes bientôt en préſence. Un certain air de curioſité, d'empreſſement, le ſang peut-être qui parloit, que ſçais-je! ... Je m'arrête un moment, je les fixe..... Mon cœur les a reconnus: me voilà hors de la

voiture, plus prompt que l'éclair, je suis suspendu à leur cou, je les embrasse tour à tour; tour à tour je suis baigné de leurs larmes, & je les inonde des miennes, sans pouvoir proférer une seule parole. C'étoit mon jeune Frere; c'étoit mon Oncle, le meilleur, le plus doux des hommes, mon second Pere. Ils monterent dans ma voiture, & nous avançâmes vers la Ville.

J'imiterai ce Peintre de l'Antiquité, qui, ne pouvant exprimer la douleur d'Agamemnon, au moment du sacrifice de sa fille, voila sa tête paternelle. Dans une circonstance fort différente, je suis dans le même embarras que Timante. Il m'est impossible de vous peindre la scène de reconnoissance entre ma Mere & moi. Imaginez, & ma Sœur qui m'embrasse en pleurant, & ma Mere, ma tendre Mere, qui se trouve mal, & mes parens qui, tous à la fois, me font cent questions, & moi qui réponds au hasard à tout le monde à la fois.... Les contrastes, le désordre, la mobilité de ce Tableau échappent à ma plume, &

mes yeux, cher Ami, ne voient pas trop clair en vous l'esquissant.

Je n'avois pas dormi depuis six jours : des chaleurs Africaines nous avoient obligé de courir pendant la nuit, & le désir de voir me faisoit visiter, pendant la journée, les Villes où nous nous arrêtions. Une heure après mon arrivée, mon sang *se* trouva tout-à-coup rafraîchi : le plaisir est le premier des topiques. Je fis soudain ma paix avec Morphée ; il secoua tous ses pavots sur mes yeux, &, pendant douze grandes heures, je fus ravi, je ne sçais comment, dans la Région bleue des Sylphes & des Sylphides. — Ici finira, s'il vous plaît, ma Gazette ; *la suite à l'Ordinaire prochain*. Au nom de l'Amitié, dispensez des préambules, des complimens & des protocoles épistolaires.

Votre Ami . . . . B. . . .



SECONDE LETTRE

A M. L'H. . . . .

Le lendemain de mon arrivée, je courus avec empreſſement chez mes anciens Amis... Il faut, mon cher L'H.... que je vous faſſe part de mes triſtes découvertes : voici matiere à Philoſopher. Il ſembloit que j'arrivois des grandes Indes après quinze ans d'abſence. Les uns étoient morts ; les autres n'étoient *plus eux-mêmes*, & me paroiſſoient odieuſement *rouillés* ; d'autres, enfin, me reconnoiſſoient bien ; mais, ne ſentant rien pour moi, ils m'embraſſoient ſi cérémonieuſement, ſi froidement, que mon cœur ſe reſſerroit de momens en momens. Une triſteſſe affreuſe vint noircir mon imagination, & j'eus beſoin, vers le ſoir, de repos & de ſolitude. — Quoi ! me diſois-je à moi-même, en me promenant ſur les bords de la mer, quoi ! ce D...., qui m'avoit juré une éternelle

amitié, & à qui je croyois de l'esprit, parce qu'il avoit de la vivacité; ce D.... est le plus froid des hommes, & presque le Roi des Sots! Ce G...., si poli jadis, est devenu plus agreste qu'un Pâtre; & l'ancien Ami des Muses n'est plus que le triste Ecolier de Barême! .... Oh! combien de jeunes gens aimables, & qui donnoient les plus heureuses espérances, me paroissent méconnoissables! Est-ce bien eux, ou seroit-ce moi, qui avons changé! Combien d'Esprits précoces, & de ces petits Prodiges, qui obtiennent tous les prix d'un College, avortent, & ne peuvent, pour ainsi dire, *devenir majeurs!*

J'entendis battre la retraite, & tirer le Canon Amiral. Je revins m'enfermer chez moi: je boudai; & m'étant mis à écrire une Epître à notre respectable Ami, l'Abbé de R... j'exhalai mon chagrin en Vers, qui ne valent ni les siens, ni les vôtres, mon cher Conseiller, mais qui sortirent tous faits de ma plume, & dont je vous abandonne la correction.

Qu'on

Qu'on aime à se livrer au mensonge qui plaît!
J'espérois retrouver au sein de ma Patrie
Les plaisirs fugitifs du Printemps de ma vie;
Dans la longueur des nuits l'illusion m'offroit
De nos jardins fleuris la parure immortelle;
Des Cieux d'or & d'azur, la beauté toujours belle;
Dérobant ses attraits au plus cruel des Dieux;
Et mon premier Ami toujours aussi fidelle
Que le funeste jour où, les larmes aux yeux,
Nous répétions cent fois de douloureux adieux.
Oh! combien, cher REYRAC, mon attente est déçue!
Mon insensible Ami reste froid à ma vue!
La foi de nos sermens, les droits de l'amitié,
Quand je suis dans ses bras, il a tout oublié!
Ces beautés que je vis à la fleur du bel âge,
De Lucine & du temps ont ressenti l'outrage.
La vie & ses chagrins, l'Hymen & ses ennuis
Ont empreint la laideur sur leurs charmes détruits!
L'Amour & l'Amitié trompent mon espérance!
Est-ce un tort de ces Dieux? est-ce un tort de l'absence?



TROISIEME LETTRE.

Continuation de la Lettre précédente; (écrite quelques jours après.)

Ne déplorez pas encore mon sort, féal Conseiller ! Si j'ai perdu quelques-uns de mes anciens Amis, l'un d'entr'eux m'est resté fidele ; sa constante tendresse me dédommage de tout ; & je n'ai pas le désespoir du bonheur.

Qu'un Ami véritable est une douce chose !

Je le sçais, je vous lis ; je le sens, mon Ami d'enfance est auprès de moi ; & je prépare un Hymne à cette Déité céleste.

« Noble compagne des disgraces,
» Sœur & rivale de l'Amour ;
» Sans ses défauts ayant ses grâces,
» Et ses plaisirs sans leur retour. »

Je vais vous continuer le récit des jouissances de mon cœur, & y joindre une

petite Anecdote où j'ai joué un assez plaisant rôle. Communiquez toujours mes Lettres à nos Amis, & que chaque Courrier porte & reporte notre fidelle correspondance.

De simples Connoissances, mais des Ames très-honnêtes, rétrogradant de quinze ans vers leur premiere jeunesse, en me voyant, se sont rapprochées, & sont devenues pour moi des Sociétés charmantes. Nos promenades sont fréquentes, nos conversations animées, assaisonnées, franches : les égards & les procédés qu'on me témoigne, excitent toute ma sensibilité, & me réconcilient avec mes Compatriotes. Me voilà prêt à chanter la palinodie : je le dois, je le fais, en choisissant ce moment de plaisir & de reconnoissance pour tracer le caractere de nos Méridionaux dans ma *Lettre sur les Troubadours*, dont je vous ai déjà lu quelques fragmens que vous n'avez pas désapprouvés. Je l'acheverai pendant mon séjour à la campagne ; & en repassant par Paris, je l'attacherai aux ailes de ce Mercure, qui, comme la Renommée, a toujours à

la main deux trompettes. Voici ce petit Paragraphe ; il est terminé par une Gasconade des mieux conditionnées, que l'enthousiasme m'a arraché, & que je n'ai pas le courage d'effacer : je vous charge de ce soin-là.

« Rien de plus vif & de plus brillant que l'imagination de ces Gascons, si pauvres & si gais ; de ces Languedociens, si doux & si chansonniers ; de ces Provençaux, si pétulans, si généreux, si enjoués ! Chez ces Peuples aimables, l'activité est un privilége national ; la gaîté, un héritage commun ; le talent poétique, ou le don de l'Eloquence, une ressource qui les console des injustices de la Fortune, & qui souvent devient, entre leurs mains, un noble moyen de les réparer. Nul langage n'est plus figuré, plus elliptique, plus passionné, plus propre à la Poésie ! Les tropes de toute espece, les images, les sermens échauffent leurs moindres récits : nul Peuple n'est plus facile à émouvoir par des idées accessoires ; sa mobile imagination, sa

prompte ſagacité ſaiſit toutes les relations des objets, franchit, ſupplée tous les intermédiaires. Vous ouvrez la bouche; n'achevez pas, ils vous devinent. Un geſte expreſſif, un regard plein d'intelligence, peignent leur réponſe en traits de feu, & rendent énergiquement la vivacité naturelle de leurs paſſions. Je conviendrai, ſans doute, paſſez-moi la comparaiſon, que les millionnaires en ce genre ne ſont pas multipliés à l'infini dans nos Provinces; mais il eſt conſtant que les fortunes aiſées y ſont très-communes : la ſomme des richeſſes poétiques y eſt certainement plus conſidérable que dans les Contrées où tout s'accumule ſur la tête d'un ſeul. Dire d'un Bordelois, d'un Marſeillois, ou d'un Toulouſain, qu'il a de l'eſprit ou de l'imagination, c'eſt preſque lui faire une épigramme. De même, dit Colardeau, en parlant de Monteſquieu, qu'il y auroit du ridicule à louer l'eſprit d'un homme de génie. »

Ce Peuple-ci eſt grand Coupletteur, point méchant, mais un peu malin.

J'ai toujours remarqué que l'eſprit rend malin : mais ici, *plus qu'ailleurs*, cette malice eſt gaie, légere, & reſſemble à celle de *Piron* plus qu'à l'âcre cauſticité de l'Auteur dont je viens de vous citer la remarque. — Au reſte, ſi notre Jeuneſſe lance au beſoin quelques traits épigrammatiques, elle ſçait auſſi tourner des complimens avec grace.

S'ils bleſſent d'une main, ils guériſſent de l'autre.

J'adreſſai derniérement quelques Vers médiocres (*), & faits à la courſe de la plume, au Lieutenant-Général de ce Pays-ci, Homme ſans morgue, quoique Magiſtrat, ſans prétentions, quoique très-bel Eſprit, & dont j'ai reçu les politeſſes les plus affectueuſes & les plus ſuivies. Un jeune Provençal, d'environ quinze ans, à qui ces Vers parvinrent, y répondit ſur le champ ; & le lendemain matin, je reçus l'Epître ſuivante. N'oubliez pas l'âge de l'Auteur, & la diſtance à laquelle il ſe

(*) Voyez page 157.

trouve de la Capitale, & laissez-moi croire, qu'amour propre à part, j'ai raison de regarder ces Vers comme l'annonce du talent & de l'honnêteté.

Vingt fois je les ai parcourus
Ces Vers harmonieux cadencés par les Grâces,
Où le Génie & les Vertus
Se peignent tour à tour dans ce que tu nous traces;
Vingt fois mes yeux ont admiré
La fidelle & vive peinture
De ce Tableau brillant où ton art s'est montré
Rival heureux de la Nature.
Quand de notre Arsenal les terribles beautés
Ont frappé mon ame charmée;
Lorsque je parcourois ces Monumens vantés
Des cent voix de la Renommée,
Mon esprit, tout-à-coup, transporté sur les lieux;
Applaudissoit en toi le Peintre ingénieux,
Dont tour à tour la touche est rapide, enflammée;
Et le coloris gracieux. . . . .
Mais quand du Magistrat qu'honore ma Patrie,
Quand de l'auguste Chef du Temple de Thémis
Ta bouche exalte les Ecrits,
L'esprit, le goût & le génie;
Quand tu places son nom parmi les noms connus
Des *Monclar*, des *Servan*, & de cet Homme illustre,
Qui, du Sénat François la lumiere & le lustre,

Egale, en écrivant, Cicéron & Brutus ....
Je dis, en admirant la reſſemblance extrême :
Pour célébrer ainſi les Talens, les Vertus,
Il faut les poſſéder ſoi-même. D....

A demain l'Anecdote promiſe ; cette Lettre eſt aſſez longue. Je vous dis mille choſes tendres, & vous charge d'exprimer mes ſentimens à nos Amis communs.

QUATRIEME LETTRE.

A U M Ê M E.

Vous jugez, mon cher Conſeiller du tendre intérêt que m'a dû inſpirer un jeune Eleve des Muſes, qui s'exprime ainſi *prætextatus* (*), diroit un Latin, & à deux cents lieues de Paris. J'allai le voir dans la matinée ; je cauſai long-temps avec lui ; je le trouvai plein d'eſprit, d'émulation, d'ame.

(*) *Prætexta*, Robe Romaine, qui ſe portoit juſqu'à dix-ſept ans.

Je l'exhortai beaucoup à lire Horace & Virgile, & à se promener seul à la campagne, avec ces grands Peintres de la Nature. Je lui fis présent de l'Hymne au Soleil, qu'il ne connoissoit pas, & qui doit exciter sa verve.

Mais voici bien une autre Fête : son pere, Homme de Loi, actif, intelligent, & qui, comme presque tous nos bons Provençaux, ne fait guères plus de cas d'un Poëte que d'un joueur de quilles, son Pere vint me rendre visite.

Or, devinez, mon Ami, quel pouvoit être son objet. Il sçait que je m'amuse à faire des Vers, quand je ne veux pas aller me pendre ; il connoît ceux que j'ai adressés à M. Granet ; il en a reçu à certaines époques où le Calendrier éveille le sentiment ; il voit souvent, dans l'enthousiasme, son Fils, l'espoir de sa maison, lequel, probablement, bâille en écoutant l'éloquence enrouée de ces Orateurs que Quintilien appelle *Rabulam fori*, & qui vendent pour un écu leur plume & leur

colere, *& dont les Cicérons se font chez P. Fournier :* & voilà le Pere désespéré, & voilà le cher homme qui s'adresse à moi, *à moi-même*, pour m'engager à dégoûter son Fils de la Poésie. Représentez-vous, si vous le pouvez, ma surprise, mon embarras, mon dépit ; (car je crus d'abord que tout cela n'étoit qu'un persifflage) mais non vraiment : rien n'étoit plus sérieux, plus comique. J'étois pétrifié. On me *pria* tant de faire valoir les raisons qu'on m'alléguoit ; le pathétique vint si à propos se mêler à ces suppliques, qu'enfin..... (Qu'eussiez-vous fait, vous, à ma place, si l'on eût intéressé à la fois votre cœur, votre amour propre, votre raison ? Je vous connois, vous m'eussiez imité ; je vous imitai donc) ; je promis.

Il faut avouer qu'un jeune homme, qui n'a pas reçu de la Fortune cette aisance honnête & indépendante, sans laquelle le talent le plus vrai s'use en intrigues, en dédicaces, & finit par s'aigrir, & par se mettre aux gages des Privilégiés qui font

exploiter les Ouvrages périodiques ; qu'un jeune homme, qui vit loin de la Capitale, & loin de la Société des Femmes cultivées ; qu'un jeune homme, qui peut bien déployer son imagination en Province, mais non y perfectionner son goût, mais non étudier les Hommes sur le grand Théâtre des ridicules & des passions rivales ; il faut convenir, dis-je, qu'un tel homme sera beaucoup mieux, pour son bonheur, & pour l'avantage de la Société, de devenir, s'il peut, bon Avocat, bon Notaire, bon Commerçant, bon Artiste,

Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire. B...

En réfléchissant sur cette vérité, sur le néant de la gloire & le ridicule des prétentions, sur la vie malheureuse, inquiete, agitée de la plupart des Gens de Lettres que je connois, je m'imprimai si avant dans le cœur le rôle dont me chargeoit ce bon Pere de Famille, que, deux jours après, je sermonai mon Candidat, &, qui pis est, je le convertis. J'eus le bonheur de ces

Abbés qui ne perorent que pour remplir leurs bonbonnieres, & dont vous connoissez quelques-uns. Ils persuadent par fois les bonnes Ames, les Ames simples & novices, de certains points, sur lesquels ils auroient grand besoin d'être eux-mêmes prêchés. Je le confesse cependant; ma cure ne fut pas radicale, puisque le Relaps m'a depuis écrit une seconde Epître, dans laquelle (*)

Il proteste, en rimant, qu'il ne rimera plus,

&, franchement, je ne vois pas grand mal qu'à l'exemple de plusieurs Avocats & Magistrats célebres, *il cherche, dans le séjour des Muses, & dans le sein de la Philosophie, cette chaste & sévere volupté qui fortifie l'ame au lieu de l'affoiblir, & qui charme l'esprit sans corrompre le cœur.* Ce n'est pas moi, c'est d'Aguesseau qui lui donne ce conseil. Ciceron, quoiqu'on en dise, faisoit d'assez beaux Vers. (*Voyez* le Livre de la

(*) Voyez aussi les Vers à MM. Barthe & Thomas, page 206.

Div.) Pline en laiſſoit échapper de très-agréables. L'Hôpital eſt un de nos meilleurs Poëtes Latins. M. Lefranc, M. de Roſſet, MM. François de N.... de Paſtoret, d'Hermite-Maillane, &c. &c. ſont à la fois Poëtes & Magiſtrats. Je connois des Avocats très-éloquens, & qui ſe délaſſent, avec les Muſes, des ennuis qui foiſonnent dans l'Antre de Thémis. En un mot,

Qui n'aime pas les Vers, a l'eſprit ſec & lourd.

Nè quid nimis cependant, voilà la deviſe d'Epicure & la mienne. Uſons, n'abuſons pas. Les liqueurs ſpiritueuſes égayent, donnent du ton, priſes avec modération; elles enivrent, ſi la raiſon n'en regle l'uſage & la doſe.

Adieu, beau Magiſtrat, qui faites de gros Rapports & de jolis petits Vers. Au premier Courier, je vous manderai quelques détails ſur la vie que je mene ici : vous les aurez, *ſi cela me plaît.* Mille amitiés à tous nos Amis. — En remettant à M. Vand... ma Deſcription du Loiret & des Champs

Elisées, joignez-y, je vous prie, l'envoi suivant, que mon Copiste y transcrira proprement. *Vale, & amantem redama.*

Les Poëtes, jadis, étoient réduits à feindre,
Lorsqu'ils nous parloient du bonheur:
Plus heureux aujourd'hui, chez vous, ils n'ont qu'à
peindre
Ce qui charme les yeux, ce qu'éprouve le cœur.
Dans votre *Beau-Séjour* j'ai trouvé l'Elisée:
L'Amitié, la Nature & l'aimable Gaîté
Y forment les doux nœuds de la Société,
Et la fable est réalisée.

B.....

CINQUIEME LETTRE.

A M. L'ABBÉ P.... D'ORLÉANS.

J'avois promis à notre Ami L'H.... des détails infinis sur mes plaisirs, sur mes courses, sur mes occupations du moment, sur mes aventures, &c. &c. &c., & ce paresseux ne m'a point écrit depuis quinze grands jours. C'en est fait, il a reçu ma

rniere Lettre. C'eſt à vous, cher Abbé, raiſonnable dévot, Apôtre, plein d'urbanité, & qui vous occupez ſagement de l'art de penſer & de plaire; c'eſt à vous, qui tirez de l'Hiſtoire, dont vous faites vos délices, tant de lumieres philoſophiques; pour la troiſieme fois, c'eſt à vous que je veux parler de ma Ville.

Je ne ſçache qu'Antonin qui, dans ſon Itinéraire, ait fait mention de Toulon. Les Romains y avoient, dit-on, une Teinturerie dans le cinquieme ſiecle; probablement parce que ſes eaux ſont excellentes pour la teinture. (*)

(*) « La Ville de Toulon a ſubi les mêmes révolutions que le reſte de la Provence. Elle fut ruinée par les Sarraſins vers le commencement du dixieme ſiecle, & ne fut rétablie qu'après l'an 1000, par les Vicomtes de Marſeille, qui en étoient Seigneurs : mais les Sarraſins, puiſſans par mer, reprirent Toulon deux fois, en 1176, & en 1197, ruinerent de nouveau la Ville, & emmenerent les Habitans eſclaves en Barbarie. Les Marſeillois, après avoir acquis la Vicomté de Marſeille, céderent à Charles I ce qui avoit appar-

Cette Ville est jolie, bien bâtie, bien peuplée, (grace à la garnison) & assez propre (pour une Ville de Provence). Le port en est très-beau; l'arsenal imposant, & vaste à étonner; la rade, une des plus sûres & des plus spacieuses de l'Univers. La campagne qui l'environne *est* riante, quoiqu'aride, & très-fertile dans les lieux bas. Les collines d'alentour sont toutes hérissées de forts ronds, quarrés ou triangulaires. Derriere tout cela, vers le nord, s'élevent presqu'à pic des montagnes grisâtres & pelées, qui rendent les chaleurs insupportables dans la Ville qu'elles défendent.

Les autres ports de nos Provinces maritimes sont à celui-ci, à peu près ce que Bourges, Blois & les Villes de l'intérieur

tenu à ces Vicomtes, tant à Toulon, qu'aux Villes voisines. Depuis ce temps-là, Toulon se maintint, & s'accrut sous la protection de ses Princes, Rois de Sicile & de Naples, alors Comtes de Provence, comme les Rois de France l'ont été depuis. »

le vos terres sont aux Places commerçantes, telles que Nantes & Orléans. Mais l'arsenal, sur-tout en temps de guerre, les chantiers, les forges, la corderie, la mâture, la voilerie, les classes, le grand magasin des armes, voilà de quoi donner l'image de la Ville la plus active, la plus industrieuse, la plus formidable de la France.

Et quel ouvrage étonnant que le bassin de M. Grognard ! En voici la description, que je tire d'une Note du P. Papon. « Cette caisse, dit-il, a trois cents pieds de long sur cent de large, & trente-quatre de haut. Quand le vaisseau, qu'on veut radouber, y est entré, on ferme la porte par le moyen d'un bateau fait en cône tronqué, & chargé de tout ce qu'il y a de plus pesant pour le faire plonger. Il s'engrene parfaitement dans les rainures ; & quand on a pris toutes les mesures convenables pour que l'eau extérieure n'entre point, on met à sec le dedans de la caisse par le moyen des pompes. La tranquillité de la mer qui, dans le port de Toulon, est

exempte du flux & du reflux, a beaucoup facilité les moyens de donner à cet ouvrage la solidité dont il avoit besoin. Cependant la plus grande difficulté dans cette entreprise étoit de déplacer un volume d'eau égal à la grandeur de la caisse, & de disposer les poids énormes dont *elle* étoit chargée, de maniere qu'elle plongeât sans perdre sa position horizontale. »

Il n'y a dans Toulon ni antiquités, ni curiosités. Vous y admireriez cependant *le* champ de bataille, entouré d'un double rang de peupliers, de trembles & de micocouliers. Tous les Dimanches matin, je viens sur cette belle place, au moment de la parade, non pour contempler

Cent Automates bleus, à la file rangés;

non pour voir briller, aux rayons d'un soleil vitrifiant, des fusils menaçans, *des* sabres, des bayonnettes affilées, des casques polis & éblouissans, mais pour admirer la docilité de ces Dogues protecteurs du grand troupeau de la Société, mais pour observer

a contenance & la *nullité* de ces jeunes petits Lieut. . . si fiers, si importans dans la Province, & qui pensent qu'un uniforme est à la fois une preuve de noblesse, & une dispense de tout autre mérite ;

Mais j'y vais, sur-tout, pour entendre une Musique délicieuse, qui n'est probablement pas celle de Sparte, ni celle qui faisoit voler Alexandre aux armes, mais qui ne laisse pas d'avoir son mérite. Elle est vive, brillante, gaie, faite pour des François : l'émotion qu'elle cause est forte, & laisse un long souvenir.

Les jours d'exercice *à feu*, cet appareil des combats, le bel ordre, l'extrême propreté des Troupes, la précision des évolutions, l'épouvantable détonation d'un feu roulant, que les échos des monts voisins répetent & prolongent de vallée en vallée; enfin, le tonnerre lointain d'une école d'artillerie, forment un spectacle, & un concert majestueux dont je vais jouir quelquefois, & que j'aime beaucoup mieux voir ici que dans une bataille rangée.

La Ville eſt traverſée par une gran
rue plantée d'arbres, & ornée de fontain
d'où jailliſſent des eaux fraîches, pures
abondantes, & très-néceſſaires en été,
ſoit pour le nettoiement des rues, ſoi
pour corriger l'âpreté des plus accablante
chaleurs.

Je n'ai remarqué qu'un ſeul monument de ſculpture, digne d'être vanté: ce ſont deux cariatides coloſſales, qui ſervent de ſupport au balcon de l'Hôtel-de-Ville. Elles ſont du célebre Puget, qui, dit-on, ayant à ſe plaindre de deux *Conſuls*, les repréſenta ſur la pierre avec tant de vérité, que toute la ville les reconnut: grande & éternelle vengeance, qu'il n'appartient pas à tout le monde de ſçavoir exercer, mais qui doit apprendre aux gens en place à n'être point injuſtes envers les hommes à talens.

« Ce célebre Artiſte, (Puget) dit quelque part le P. P., occupoit une maiſon qui appartient à M. Granet. Il peignit au plafond d'une chambre les trois Grâces,

qui sont d'une composition fort élégante; on les y voit encore, ainsi qu'un Tableau où est représenté un Hercule qui file ». Le P. P., à qui j'ai marqué dans plusieurs circonstances mon estime profonde, me permettra de lui dire ici que sa mémoire, ses yeux, ou son Imprimeur se sont trompés: *Ce plafond représente les Parques, & non les Grâces.*

Vous me demanderez, sans doute, mon cher Ami, quelles sont les productions particulieres du terroir de Toulon, & quel est le caractere de ses Habitans. Je vous répondrai en bref que les Toulonois sont Provençaux dans toute la force du terme: plus étourdis que méchans; légers à la fois & passionnés; actifs, mais souvent sans dessein; amis chauds & sinceres, & *pensant qu'il est plus honnête d'offenser que de haïr.*

On fabrique à Toulon des *pinchinats* (étoffes de laine fort grossieres, mais assez recherchées.) Son territoire produit de l'huile & des capres en abondance; des figues, dites Marseilloises, les plus fines de la Province;

du Muscat qui n'envie rien à celui de Caffis ou de Frontignan; & un vin de la Malgue, peut-être le premier après la Bourgogne.

Le thon qu'on pêche dans nos madragues est encore une branche de commerce fort intéressante pour Toulon. Rien de *plus* curieux que de voir ces monstres marins suivre la côte, entrer dans le canal de la rade, la tête hors de l'eau, sautant & bondissant pesamment les uns sur les autres comme des escadrons de cavalerie, donner bientôt tête baissée dans d'immenses filets de cordes, qui les encagent dans des chambres, & d'où les plus robustes des hommes sçavent les tirer, à l'aide de quatre cabestans qui soulevent le filet, & rapprochent *son champ* de quatre grands bateaux. J'ai vu cette pêche; il est vrai que le mal de mer me tourmentoit horriblement, & *que*, de ma vie, je n'y remettrai les pieds; mais enfin je suis charmé de l'avoir vue. Vous trouverez d'excellens détails sur la chasse au thon, dans les Œuvres de M. Guis,

notre Compatriote, à la suite de son élégant Voyage en Grece.

Si j'écrivois à un Amateur, à M. M.... par exemple, je ne pourrois me dispenser de lui parler de nos Femmes. Je lui dirois: En genéral, elles sont blanches, bien faites; de beaux yeux, de l'embonpoint, *ce qu'il en faut;* un parler qui leur sied, autant qu'il est déteſtable dans la bouche des hommes. Comme la Ville est un peu ennuyeuse, & sans spectacle les trois quarts de l'année, nos Dames ne jouissent pas d'une existence aussi agréable que les Marseilloises. Les Maris & les Meres y sont, dit-on, fort vigilans: Vénus, depuis long-temps, a des intelligences avec Mars; & l'on a beau faire, beau veiller, on voit-là, comme ailleurs, des intrigues, des inconstances, des sieges, des capitulations.... des *précautions inutiles*, & tous les fruits ordinaires de la contrainte, de l'oisiveté, & du besoin qu'ont *les cœurs* de se rapprocher: voilà ce que je dirois à M.... & à un Abbé de Paris; mais à vous, il faut

vous parler d'autre chose. Je vous dirai donc que S. Honoré fut le premier Evêque de Toulon; que S. Cyprien, mort en 548, fut le troisieme, & qu'il est le Titulaire de l'Eglise (après la sainte Vierge); que le Diocèse de Toulon n'est composé que de vingt-huit Paroisses; que son Prélat n'a que 20000 liv. de rente; que le Chapitre de la Cathédrale est composé d'un Prévôt, d'un Archidiacre, d'un Sacristain, d'un Capiscol & de huit Chanoines; que les Dignités sont à la nomination alternative de l'Evêque & du Chapitre; qu'il y a dans Toulon cinq Couvens de Religieux, & cinq Couvens de Religieuses; & que le College y est sous la direction des Prêtres de l'Oratoire, vos maîtres & les miens, lesquels jouissent ici, comme par-tout, de l'estime universelle.

Adieu, mon cher Abbé: j'attends de vous au plutôt quelques traductions en Vers de Métastase & de Thompson, ou quelques-unes de ces Anecdotes que vous déposez dans le sein de l'Amitié: la Vérité,

sous

ſous votre élégante plume, prend les plus riches parures de l'imagination, ſans rien perdre de ſon authenticité. Ma Lettre reçue, ſongez à ma demande. Adieu.

SIXIÈME LETTRE,

Écrite de Provence a M. C. de V. d'Orléans.

Vous aurez auſſi des loques de mon Journal, mon cher *Elzevir*, & puiſſiez-vous ne pas vous repentir de m'avoir reproché mon ſilence!

Je ne vous ferai pas grace d'une laitue; mais cependant quelle perte irréparable j'ai à déplorer! J'avois dans mon portefeuille une Tempête où rien ne manquoit; hier, ô regrets, ô douleur! Le vent du midi l'emporta dans la mer, & je ſuis obligé de vous renvoyer à celles qui ſont dans les Romans grecs que vous réimprimez ſi élégamment. Cherchez, liſez, tremblez, elles

vous donneront une foible idée du coup de vent qui vient de me faire pirouetter sur les mobiles parquets de Neptune.

J'étois invité à dîner sur la frégate *La Sardine*, commandée par M. de Ruit.... Officier aussi brave qu'instruit, & tel qu'il en faudroit à nos Amiraux dans toutes *les affaires*. Je m'embarque à midi dans le canot vîte & brillant du Capitaine, avec quelques Officiers de Marine, & trois Dames jeunes, jolies & très-spirituelles.

Notre vaisseau voguoit légérement, & vous sçavez le reste. Tout-à-coup, au sortir du Port, un fougueux vent d'est nous traverse; la lame, en se brisant, nous couvre d'eau & d'écume, le canot penche, & est prêt à chavirer. Les Dames s'écrient, je pâlis, je me trouble.... Le Capitaine, debout à l'extrémité de l'esquif, paroissoit s'amuser beaucoup de nos terreurs très-fondées. Nous voguions cependant; & tout en faisant des bonds plus hauts que des chevaux Arabes, nous approchâmes de la frégate. Comme il falloit détourner sur la

gauche, ce maudit vent, pendant cette manœuvre, s'engoufre dans notre voile latine, & nous pouſſe, comme un canon fait un boulet, directement contre les flancs du gros navire immobile à l'ancre. Nous volions *en canelle*, ſi quelque Dieu protecteur n'eût fait biaiſer notre chaloupe. La proue, avancée en long bec pointu, donna heureuſement contre un bateau de pêcheur. Les deux lutteurs furent écornés du choc, & nous, nous tombâmes preſque tous à la renverſe, qui ſur le dos, qui ſur le nez. On nous jeta d'en-haut des cordes nouées, on plaça des échelles, & nous voilà ſur le tillac.

Comme je reſpirai, quand je me vis en ſureté ! Un verre de vin de la Malgue, bien vieux, bien rafraîchi, nous redonna du cœur. Le calme revint ſur l'onde & dans mon ame ; & alors je jouis, en Peintre & en Poëte, de la vue magnifique qui ſe découvroit à moi de toutes parts.

Le golfe, qui forme la rade, s'offroit à mes yeux comme un large miroir où ſe

réfléchissoient, renversés & tremblotans, les remparts de la Ville, les hauts mâts, & les pavillons de toutes couleurs de cinq à six frégates, & de quinze transports. L'air retentissoit du bruit enchanteur de plusieurs concerts militaires, & de quelques tambourins Provençaux. La côte bordée de bastides, surmontées de grands pavillons blancs; des groupes de Pêcheurs chantans en cadence, & attelés à de longues cordes, pour tirer sur le rivage des filets chargés de poissons; la Ville au midi, se présentant à moi dans un jour si favorable, que je comptois non-seulement ses tours & ses clochers, mais les maisons même du Port; la campagne, en amphithéâtre, s'élevant au fond de ce riche Tableau, & couronnée d'une chaîne de rochers festonnés, qui lui servoient de bordure; voilà ce qui formoit mon horizon; voilà ce qui tenta mes crayons, je veux dire mon luth, & aujourd'hui.... ma plume.

Un dîner très-gai, très-élégamment servi, occupa notre soirée. Du

vieux vin de Grece & d'Italie ; de jeunes Femmes de Provence, l'air appétissant de la mer, de la glace, des fruits, des coquillages vivans, des poissons que nous avions vu pêcher, & qu'on venoit d'apprêter à la maniere du Pays, des cailles, des bec-figues, & des perdrix *à jambe d'écarlate*, rendirent le festin à peu près passable.

Avant de partir, nous parcourûmes le vaisseau de la cave au grenier : j'eus même le courage de monter au haut d'un mât, pour appercevoir la grande mer. Je vis les îles d'Hyeres très-nettement ; plus loin, des navires qui couroient au levant ; plus loin, plus loin encore, de gros nuages blancs, rouges, noirs, qu'on me donna pour des montagnes de Corse. Je fis semblant de croire ce conte, qu'on paroissoit me débiter de bonne foi, & je demandai seulement si les rougeurs que je voyois à l'est, n'étoient pas une forte réverbération des flammes du Mont Gibel.

Notre retour fut le plus heureux pos-

ſible : nous chantâmes le récit du Tablea parlant :

Mais enfin, après l'orage, &c.

Je fis de mauvais Couplets pour les Belles, & je vins me coucher & ronfler en *Bernardin*.

Le lendemain, j'étois ſi briſé, ſi recrû *de ma campagne* de la veille, que je reſtai en place toute la journée, écrivant, *liſant*, jouant de la guitarre. Je ne voulus que des glaces ; mais j'en mangeai, le diable. La chaleur étoit dévorante : je me fondois, j'étois anéanti.

Vers les neuf heures du ſoir, j'allai me promener ſur le Cours : là, je me ſouvins d'avoir jadis vu de la neige pour la premiere fois de ma vie. Je me ſouvins d'avoir paſſé cette matinée toute entiere à me battre à coups de pelotons, avec tous *les* poliçons du College. Cette niaiſerie m'occupa fort agréablement : je la rimai, je vous l'envoie. Si vous la trouvez bien rendue, je la coudrai, je ne ſçais quand, dans

quelque Poëme sur je ne sçais quoi. En attendant, inhumez-la, je vous prie, dans vos Affiches, ainsi que les Vers à M. Granet. J'ai placé dans la Bibliotheque de ce sçavant Magistrat (aussi-bien composée que que celle de notre ami M. Gallard) votre *Horace* & votre *Bernis*. Ce sont deux Bijoux Typographiques qui ont fait la réputation de vos Presses. — De peur d'oubli, voici ma soirée d'hier :

Une fois seulement, dans toute ma jeunesse,
J'ai vu (ce souvenir me plaît & m'intéresse,
Cet âge embellit tout); j'ai vu de blancs flocons
Descendre sur nos toits en légeres toisons.
Combien la neige, alors fraîchement entassée,
Enchanta mes regards, étonna ma pensée!
Les sons retentissans du métal argentin,
Dans les doctes Prisons nous appellent en vain:
Des Enfans de Phébus l'essaim vif & folâtre
A volé vers le Cours: soudain, sur ce théâtre,
Formant un double rang l'un à l'autre opposé,
D'une ardeur pétulante, & de joie embrasé,
Le bruyant petit Peuple à deux mains prend la neige,
La paîtrit, l'arrondit, & s'attaque & s'assiege....
Mille globes lancés se croisent dans les airs;
Mille cris vont frappant l'écho voisin des mers.

Vif, malin, celui-là mire, & jamais n'attrape ;
Celui-ci, plus adroit, vise au but & le frappe ;
Et ce but, justement, est le front du premier.
Mais l'un des deux partis est contraint de plier :
Il fuit, l'on court après ; tout-à-coup, volte-face !
Le Parthe, dans sa fuite, a moins d'art & d'audace ;
Et cent mains ont poussé cent pelotons durcis,
Applatis & brisés sur les rangs ennemis.
O premiers souvenirs, charme de tous les âges !
Que j'aime à rappeller vos touchantes images !
Quel Poëte sensible, épris de vos attraits,
N'est sûr, en vous chantant, d'exciter des regrets !

P. S. *N'allez pas croire mon Volume fini. Je veux vous apprendre à me laisser tranquille. Malheur à vous ! Je ne vous lâcherai pas ; vous expirerez sous mes Vers. Que vous désiriez, ou non, de le sçavoir, vous sçaurez donc que, deux jours après ma navigation périlleuse, je suis parti pour la Campagne de M. Granet, où j'ai passé quelques jours comme je voudrois passer mon éternité. La Philosophie & l'Amitié, les douceurs de la Société, les agrémens & les commodités de la vie font de la P... un séjour comparable à celui qu'a chanté Piron, dans son Epître à Mlle Chéré. On joue peu, si ce n'est des Instrumens. On se promene beaucoup ; on n'est ni trop frivole, ni trop penseur ; ni guêpin, ni complimenteur ; ni gêné, ni gênant : c'est vraiment l'Abbaye de Thelême.*

SEPTIEME LETTRE

A M. CR.... VAND....

Toulon, 15 Septembre 1780.

A vous, mon Camarade au Parnasse, je vous ai promis des Lettres longues, longues comme les Sermons du T. R. P...., ou comme les médisances éternelles de la Dévote — N.... je ne vous tiendrai ni rigueur, ni parole; sans doute le Conseiller, l'Abbé P. & C. de V. vous ont lu mes Gazettes, en voici la suite, après toutefois vous avoir souhaité joie, santé, succès, & bons vers, ou pour finir plutôt, la continuation du sort que les Destins filent pour vous d'or & de soie, puissé-je vous donner envie de venir voir vous même toutes les choses que je décris! puissé-je refaire ce voyage avec vous; puissé-je en lire, dans cinquante ans, la relation au coin de votre feu! vous la rendrez intéressante;

O v

parce que vous sçavez voyager. Faites part de mes souhaits à Mme., à cette femme charmante, & sans prétentions, instruite & sans étalage, vertueuse sans efforts & sans tristesse : . . . . .

Presque le portrait de sa Mere,
(Comme elle répandant de modestes bienfaits);
Et sa Rivale en l'art de plaire
Par son esprit & ses attraits.

. . . .

Je reviens d'Hieres : j'ai voulu revoir ce délicieux *Eden*, dont je ne vous ferai pas la description. Lisez celles des Jardins d'Armide, d'Alcine, & d'Alcinoüs ; lisez celle des Hespérides, des îles fortunées, & de Dom-Juan Fernandèz, vous y retrouverez les traits épars, dont l'ensemble n'est qu'à *Olbia*, c'est-à-dire, dans cet *heureux* coin de terre. Je me suis promené deux jours dans des bois d'orangers tout blancs de fleurs ; je respirois sur-tout dans celui de Madame Fille, les parfums réunis de la cassie, du jasmin d'Arabie & de la tubéreuse. Les salines qui brillent au loin sur

les bords de la mer répandent vers le soir une odeur de violette plus douce que l'iris, & non moins voluptueuse. Heureusement pour mon imagination provençale & encline aux évagations érotiques, heureusement Télémaque étoit avec Mentor : mon sage, mon fidele Ami, le P. Eust. de l'Or. m'accompagnoit, ainsi que le P. le Fev... homme aimable & sensible, quoique savant & Pr.

Nos conversations n'étoient que les épanchemens, & même les indiscrétions de l'amitié confiante. Nous pensions tout haut, loin des tartufes, loin des sots & des demi-sots de toute robe, & de tout sexe; loin des Pédans grecs & latins; loin enfin de la Ville, & des méchans qu'on y rencontre par-tout. Nous ne parlions que du bonheur de vivre à la campagne; que des Livres dont on devroit composer une Bibliotheque champêtre; que des qualités qu'il faudroit trouver dans ses amis, & par conséquent apporter au doux Commerce de l'amitié; enfin, nous ne parlions que de

nos goûts & de nous-mêmes ; de nos craintes & de nos désirs..... O doux momens ! momens rapides, & dont le souvenir est encore un plaisir si vif pour mon ame charmée ! je vous retrouverai sur les bords de la Loire, lorsqu'avec mon ami Cr.... je parcourrai les vignobles qui bordent ses haut rivages !

Ecoutez le recit de mes amusemens d'automne. Dès la premiere pointe du jour, je parts, vêtu à la matelotte, & m'embarquant sur le port dans un bateau de Pêcheur, je vais voir tirer le filet sur la côte. Rien au monde ne me pique autant que cette opération ; je n'ai jamais vu de Figures plus pittoresques, plus éloquentes, plus fortement rembrunies & prononcées que celles de ces bons Pêcheurs ; quand leur filet, dont le liege flottant, marque au loin la direction dans la mer, est prêt d'arriver sur la greve, & qu'ils vont recueillir le fruit de leurs labeurs ; vous les voyez se retourner cent fois avec curiosité ; il arrive ; on y court ; s'ils n'attrappent

rien, ils s'attristent, mais ne s'impatientent pas : ils recommencent. Si, au contraire, le fardeau pese, & coûte de long efforts à amener sur le galet, ils poussent des cris de joie, bénissent le Ciel, & chantent en chœurs, une espece d'Amebée qui les excite, & qu'on a du plaisir à leur entendre répéter. Le filet déployé sur la plage, on apporte en hâte des corbeilles d'osier, où l'on met à part les différentes especes de poissons; ils ne manquent jamais d'en donner, & assez largement aux Pauvres qui accourent auprès d'eux. Il est des jours où ils choisissent les plus beaux & les meilleurs, pour s'en régaler sur le champ. Je suis souvent de la partie, moyennant quelque petite piece de monnoie, & j'ai plus de plaisir, je vous jure, à ces grossiers banquets des Héros de Théocrite,

> Qu'aux ennuyeux repas priés
> De la bourgeoise Coterie,
> Où sont tant d'êtres ennuyés,
> Qui s'appellent entr'eux la bonne Compagnie.

C'est ici, mon cher Ami, que l'Amant de

la Nature peut admirer la prodigieuse variété de ses productions. Que de formes, que de couleurs, que d'êtres différens ! les prés ont des fleurs moins brillantes, les oiseaux d'Amérique des plumes moins bigarrées, les tigres & les serpens des peaux moins tavelées, moins émaillées que ne le sont les peaux des divers poissons ! rien de plus riche que leurs écailles ; rien de mieux nué que l'intérieur des coquillages ! rien n'égale enfin la fraîcheur & la vivacité des couleurs que les Neréides ont appliquées de leurs propres mains sur le dos des Rougets & des Dorades, dans les *Conques de Vénus*, sur la nacre des *oreilles*, & sur les branches de corail que les plombs du filet arrachent quelquefois du fond des mers.

Vers les neuf à dix heures, je reviens en ville, toujours avec mes bonnes Gens ; je fais ce que je veux pendant la traverversée : je cause, je dors, ou je lis ; car j'ai toujours avec moi Thompson, Gessner ou mon Horace. Je porte aussi mes crayons, pour saisir quelques-unes de ces idées fugi-

tives que les circonſtances font naître, & qui s'envolent ſans retour, lorſqu'on n'a pas ſoin de les arrêter au paſſage.

Adieu, mon féal Ami, adieu : laiſſez dire les Sots ; faites de jolis Vers & de beaux Diſcours, & vous ſouvenez que Mercure préſide au Commerce, à l'Eloquence & aux Plaiſirs. Ne m'oubliez pas tout-à-fait ;

Et ſi, dans ces jours décroiſſans,
L'Amitié vous eſt encore chere,
Conſacrez-lui le peu d'inſtans
Que voudra vous laiſſer ſon Frere.

HUITIEME LETTRE

A M. l'Abbé de Reyrac.

Vous vous plaignez de mon ſilence, mon très-honoré Maître, & vous avez raiſon : vous n'aurez tort que lorſque vous vous plaindrez de mes ſentimens. Sans doute nos jeunes Amis vous auront montré

mes Lettres ! Que je suis honteux des folies, & des riens dont je les remplis ! Que vous dirai-je à vous ? & comment devenir Auteur pour faire une Lettre ? Les vôtres me désesperent. J'y vòis toute votre ame, & cela me charme ; mais j'apperçois tant de bon sens, tant de correction, tant de véritable esprit, que je n'ose y répondre. Après tout, écrire n'est que causer ; & depuis le temps que j'ai le bonheur de *vous connoître*, j'ai assez l'habitude de causer avec vous, & assez de preuves de votre indulgente amitié pour tout hasarder.

Vous serez donc *mon Censeur !* Je l'espere, je m'en félicite. Vous succéderez à ce respectable Abbé de Condillac dont vous pleurez la perte. M. le Garde des Sceaux se connoît trop en mérite, pour laisser le vôtre sans récompense. Je vous prédis que vous l'emporterez sur tous vos Concurrens : je n'en connois pas un fait pour tailler vos plumes.

Prenez-moi votre serpe, armez-vous de longs ciseaux, & tondez impitoyablement

mes arbustes : ils poussent beaucoup trop en jets gourmands & infructueux. J'approuve d'avance tous vos changemens, corrections, retranchemens, &c. comme s'ils m'étoient proposés par le Dieu même du Goût.

J'espere que mon petit Recueil plaira aux Ames honnêtes & aux Amans de la Nature. Je sens du moins, qu'il sera cher à tous mes Amis ; mon cœur n'en oublie aucun. Je pourrai m'écrier avec vous : « Le » fiel de la Satyre, & l'Envie n'ont jamais » souillé ma plume : elle est pure & sans » tache ; & si mon nom ne brille point » avec éclat parmi ceux de ces Génies » sublimes, admirés du Monde entier, du » moins il est cher aux Ames sensibles & » vertueuses ». Ce bonheur vaut bien la gloire.

J'ai fait, grace à M. Gr.... chez qui je suis dans ce moment, la découverte la plus heureuse ; mais je n'en ai pas joui. Il me sembloit que je vous dérobois votre part d'un plaisir que je ne devrois pas goûter

ſeul. Un Bibliomane croiroit qu'il s'agit d'un bouquin du quinzieme ſiecle, (qu'il acheteroit fort cher, & qu'il ne liroit point); Un Antiquaire, que j'ai exhumé quelque Médaille Gothique : vous, mon cher Abbé, vous aimez la Nature autant que vous ſçavez la faire aimer ; c'eſt d'un beau Payſage, *c'eſt* d'un Site piquant qu'il faut vous parler.

Lundi dernier l'air étoit doux & *frais*; & le ciel vers le couchant, parſemé *de nuages* couleur de roſe ; la ſcene des vendanges, les airs joyeux du *Galoubet*, les chanſons des jeunes filles, le bruit des tonneaux qu'on relioit de toutes parts, répandoient la joie & la vie dans la plaine voiſine. Tous les chemins étoient remplis de longues chaînes de mulets à panaches flottans, & le cou chargé de bruyans grelots & de ſonnettes retentiſſantes ; ils portoient, précédés de leurs conducteurs à moitié ivres, les raiſins vers la ville, ou circuloient des vignes dans les *Baſtides*. Nous étions enchantés M. G. & moi, des Fêtes & des Miniſtres de Bacchus, &, tout en cauſant, nous

arrivâmes auprès d'un torrent auquel on n'aborde de chez lui, qu'en traversant des forêts de figuiers, de grenadiers, & d'arbustes odoriférans. M. G., sans m'avertir de son dessein, & en homme qui n'ignore pas que la surprise est essentielle au plaisir, me fit long-temps tourner une colline dont les sentiers presque en spirale, étoient bordés de buis, de myrtes & de lauriers. Enfin, au bout d'un quart d'heure *d'ascension*, nous parvînmes au reste d'un vieux château brûlé jadis par les Savoyards, lequel domine un beau bassin d'environ trois lieues, tout peuplé de bastides, & couvert d'oliviers, de vignes, & de vergers. C'est en descendant de ces masures vers la plaine, que se présente tout-à-coup, & comme à pic, une file de rochers de *saffre pétrifié*. Sur la crête de cette chaîne est un sentier taillé, presque aligné, & planté çà & là d'arbrisseaux & de fleurs. On diroit que les géants ont apporté-là ces gros quartiers de pierres molaires, qu'ils les ont arrangés à plaisir, & qu'ensuite les Fées en ont dé-

coré les interstices. A l'extrémité de ce chemin bizarre est une terrasse parquetée de petites pierres incrustées symétriquement sur le sol; ce lieu ressemble à la poupe d'un vaste vaisseau. On n'a pas manqué d'y construire une maniere de pavillon tirant sur le Chinois, dont les abords *sont* très escarpés, & très-pittoresques.

Ces rochers, vus en face, forment une perspective pareille à celles qu'on *a dans* plusieurs clarieres de la Forêt de Fontainebleau. Le torrent de *l'Egoutier* vient tourner à la base de cette espece de jettée originale; il double le promontoire, & forme dans sa fuite un canal couronné d'arbres, & bordé de jardins & d'habitations rustiques. Insensiblement l'ame se recueille dans cette solitude; la conversation y devient grave, les idées se fortifient, s'approfondissent, s'élevent. A Hyeres toutes mes pensées étoient épicuriennes, ici je suis disciple de Zénon. Le bon J. J. eût aimé ce séjour tranquille. Le voisinage des grandes montagnes, l'abondance des sim-

ples, la ſaveur exquiſe des fruits, l'iſolement abſolu où il ſe fût trouvé, lui euſſent fait rencontrer ici la délicieuſe retraite d'Armide. Pour moi, je ſerois au déſeſpoir d'y être exilé; mais j'y ferai ſouvent de petits pélerinages clandeſtins. J'y viendrai lire les Lettres d'Usbec & mon la Bruyere; Télémaque & l'Hymne au Soleil : j'y viendrai avant mon départ, muni de mes cheres tablettes, terminer une Epître dont j'ai ruminé le projet, & fini l'Epilogue. C'eſt la ſeule Piece de mon Recueil à laquelle vous ne toucherez pas, la ſeule que je ſouſtrais à votre *Cenſure* : prenez, & liſez :

Que j'aime l'Ecrivain dont les ſages peintures
Ne m'offrirent jamais que des voluptés pures!
Et qui joint, au grand art de nous intéreſſer,
Le bonheur de ſentir, le grand art de penſer!
L'imagination, qu'il a tendre & flexible,
Anime, embellit tout, rend ſon ame viſible.
A peindre ce qu'il aime occupant ſes loiſirs,
Il arrive à la gloire en chantant ſes plaiſirs.
L'amour de la Vertu devient ſon éloquence:
S'il raconte les jeux de ſon heureuſe enfance,

J'en jouis avec lui, son bonheur est le mien.
Comme il parle à mon cœur, lorsqu'il répand le sien!
Ses Chants, pleins des douceurs de sa vie innocente,
Ses Chants, dont il charmoit l'Amitié confidente,
Sans prétendre à l'éclat de la célébrité,
Seront tous entendus de la Postérité:
Voilà l'Auteur chéri, le Sage, l'honnête Homme!
Tu le cherches, REYRAC, & ma Muse te nomme.

NEUVIEME LETTRE

A M. CR..... VAND...

Une affaire importante, mais très-importante, vient de m'appeller à Marseille; j'y ai passé trois jours, que dis-je trois heures! c'est par le Broussan, par la *Sainte-Beaume*, par Gemenos que j'y suis arrivé, c'est-à-dire, à travers la Lave, les débris & les pierres soufflées de cent volcans éteints: l'aprêté de ces routes tortueuses n'est pas sans agrémens pour le Voyageur curieux. Des marbres, des cristallisations, des grottes enchantées, mille plantes dont les parfums se décèlent sous la pression des pieds; du

laitage exquis, chose rare en Provence; des points de vue dignes *de l'el Dorado*; tels ont été mes dédommagemens.

Je suis revenu chez moi par les bords charmans de l'Euvaûne, par le Bourg riche & riant d'Aubagne, où coulent les plus belles eaux, par l'horrible bois de Conil; coupe-gorge affreux, & où, la veille même de mon départ, on avoit dévalisé le Courrier & fusillé quelques postillons; par Cujes; par le Beausset, Village très-agréable, ou M. de Sédéron me combla de politesses; & enfin, par Ollioules, où je mangeai d'excellentes figues, & des grenades qui se trouverent fort à propos sur notre chemin, pour désaltérer nos bouches desséchées par la poussiere des *Vaux.*

Avant de vous dire la grande affaire qui m'attiroit à Marseille, je veux vous conter une petite avanture qui fait bien voir qu'en voyage sur-tout, l'on ne doit point juger les gens sur l'habit.

Nous étions quatre Compagnons de Voyage dans ce qu'on appelle ici un *Carrossin*; deux jeunes

Officiers du Régiment de ....., un vieux Gentillâtre, & moi. Le bon homme, parfaitement honnête, un peu sérieux, & vêtu avec une extrême simplicité, avoit sa Croix de St. Louis attachée à la boutonniere de son frac, &, sur son frac de nanquin, un surtout de camelot feuille morte. Nos petits Messieurs très-aimables, mais très-impertinens, parlerent Politique, bonnes Fortunes, *Littérature*, & nous lâcherent des lazzis, auxquels nous feignîmes de ne pas faire attention. Enfin, la chose fut poussée plus loin : ils me *demanderent si j'étois* le Secrétaire de M. le Baron ..... & *demanderent* à M. le Baron s'il alloit chercher du service dans l'Arsenal, ou sur les galeres du Pape. L'Homme sage ne répondit presque rien *à ces* platitudes, sourit, & leur fit sentir plusieurs fois que ce badinage indécent commençoit à lui déplaire. Moi, je ne répondis guère; mais je me promis bien, si j'attrapois leur nom, de *leur* donner un Brevet d'Immortalité dans les Archives du Parnasse..... Cependant nous arrivons, & assez à propos; car nous commencions, le vieux Gentilhomme & moi, à garder un silence d'humeur, qui ne rendoit pas la route fort agréable. Mais jugez de la surprise de nos petits Lieutenans, lorsqu'à la porte de la Ville, ils voient les gens de leur Colonel demander à la portiere de notre voiture : *M. le Comte de ..... n'est-il pas-là ?* Me voici, dit en effet M. de ..... & se tournant

vers

vers nos étourdis : Meſſieurs, leur dit-il, vous m'avez manqué ; je pourrois vous nuire, en vous dénonçant *à mon fils* ; mais je garderai le ſilence ſur ce qui s'eſt paſſé. Apprenez à reſpecter les gens que vous ne connoiſſez pas, ſur-tout quand ils portent, avec des cheveux blancs, les marques d'un long & honorable Service. — Jugez de leur ſurpriſe & de leur frayeur : ils ſortirent de voiture, firent des excuſes au Pere de leur Colonel, & même avec une grace & des expreſſions dont je fus content. Ils me prierent auſſi d'oublier leurs impertinences : je promis, & je les quittai, riant beaucoup de la peur qu'ils avoient eue.

Mais enfin, mon Ami, vous voulez ſçavoir la grande affaire, l'affaire preſſée qui m'a fait voler à Marſeille. Votre amitié pour moi vous inſpire des craintes, *votre imagination*... arrêtez cette folle. Voici l'aimant d'un homme tel que moi, c'eſt-à-dire, d'un inſouciant qui ne feroit pas une promenade de deux mille pour ſes intérêts ou pour ſes affaires, & qui court en poſte à 500 lieues chercher des ſentimens ou des ſenſations qui exercent ſes facultés.

Je connoiſſois Giroux de réputation ;

Giroux notre ancien Maître de Musique, & qu'un double succès à l'Académie de Musique couronna le même jour de deux palmes si flatteuses. J'apprends que le concert de Marseille, doit exécuter son *super flumina ;* je pars, j'arrive ; je l'entens ; je suis ravi aux anges. Pour surcroît d'harmonie, un orage épouvantable vint *obliger* cent coups de tonnerre dans son *ouverture*; jamais basse plus majestueuse ne *soutint* une Musique plus sçavante & plus expressive ; l'harmonie en étoit fondue & nuancée comme celle de Gluc ; le chant vif & brillant, les détails remplis d'intentions, les motifs bien développés, les contrastes saillans, & du plus grand effet.

Après le concert & l'orage je vins me promener sur le Cours : la pluie en avoit abattu la poussiere, le Ciel étoit serein, l'air pur & frais. On accouroit de toutes parts sur cette fameuse promenade, la plus belle de la France après la grande allée des Thuileries. J'étois seul. Que faire ? contrôler ? mon penchant ne m'y porte

pas. Aborder quelqu'un? eh! pourquoi. J'eusse été bien plus seul! m'asseoir? j'aurais entendu parler de la pluie & de la guerre, de la couleur à la mode, & des prétentions de celle-ci, & des amans de celle-là;.... car voilà l'éternel sujet des conversations qu'on tient sur ces Théâtres de luxe & de malice. Je fis mieux que tout cela, (du moins j'aime à le croire ainsi, & ma conscience m'absout) je projettai une petite Epitre morale, où mon but sera de faire sentir les avantages de la promenade solitaire, & par conséquent de représenter les vices & les ridicules en mouvement sur un Cours Public. Je tracerai quelques profils dans cette bagatelle, & je tâcherai de peindre les hommes non en Peintre de portraits, mais en Peintre d'histoire. Veuille Apollon que je trouve cet ensemble de vérité *idéale* qui constitue la perfection des beaux Arts! recevez, mon cher Cr. la dédicace de cette piece, dont les Vers sont presque tous faits dans ma tête, & puisque vous me connoissez, soyez

bien perſuadé qu'il eſt à mille lieues de moi, d'avoir conſtruit une Galerie Satyrique. D'ailleurs je ne connois preſque perſonne dans cette ville. C'eſt *Duclos*, c'eſt la *Bruyere*, c'eſt *Monteſquieu*, dont je colorie les deſſins. Je ne pardonne l'*Epigramme* qu'à l'homme de génie outragé par un ſot, encore ſe vengeroit-on mieux des méchans & des ſots par *le ſilence* & le mépris, que par des moyens qui ravalent au niveau de ces *eſpeces*. Virgile, en un ſeul Vers, a couvert d'un éternel opprobre *Mévius & Bavius*; Fontenelle, J. J. Thomas, n'ont jamais répondu à perſonne.

Je le haïs ce genre pervers ;
Et tu ſçais ſi jamais ma plume
Connut cette triſte amertume,
Le poiſon de l'ame & des Vers !
Quand je fuis les longues allées,
Où, de nos Vénus étalées
Les charmes ſe font admirer,
C'eſt pour ne pas y reſpirer,
Avec le chaud & la pouſſiere,
Un eſprit de critique amere,
Et le beſoin de cenſurer.

DIXIEME LETTRE

A M. l'Abbé de Reyrac.

Il me souvient de l'impreſſion que fit ſur nous, cher Prieur, notre premiere promenade à la Foire St. Ovide; cette vaſte enceinte où brilloient tant de fragiles, d'éclatantes, de diſpendieuſes bagatelles, ce concours de Chars dorés qui traînent lentement & avec molleſſe les Laïs & les Phryné de Babylone la grande, les ris impudens, le luxe ſcandaleux de ces effrontées, l'empreſſement de nos Elégans auprès d'elles, l'admiration des Badauts, l'étonnement des Provinciaux, l'avide politeſſe des Marchands, l'air hardi de maints Filoux; enfin, tout cet enſemble *capiteux*, où tous les extrêmes ſe touchoient, finit, vous le ſçavez, par nous aſſourdir, nous attriſter, nous mettre en fuite.

Je veux vous parler aujourd'hui de toute autre choſe. Que n'ai-je le pinceau de

Teniers ou de Vauvermans, de Greuse ou de notre Vernet! Le beau Pendant qu je donnerois à *la Foire de l'Art.* Je vais vou en tracer l'esquisse, bien sûr de vous atta cher sur un récit où le Plaisir & l'Amiti tiendront les crayons de la Nature, pou l'embellir de ses propres couleurs.

Les *Cours* de Marseille & de Toulon présentent, tous les matins, au point *du* jour, un aspect qui n'est ni celui de *la* rue St.-Honoré, ni celui du quai des Orfevres. Figurez-vous une longue Promenade plantée d'ormes antiques, & à peu près comme les Boulevards du Temple. C'est-là que se range avec ordre, & non sans tumulte, la foule innombrable des Jardiniers, *Mareyeurs*, Bouquetieres, & Fruitieres d'une immense banlieue. Tout ce monde arrive avant l'aube, choisit à la file un terrain convenable pour étaler; chante, dispute, jure & crie; se bat quelquefois; dort ou déjeûne.

Ici s'entassent des milliers de pasteques & de melons; des charges de grenades, d'aubergines & de pommes d'amour; là, des

corbeilles de toute forme & de toute grandeur, remplies d'énormes raiſins blancs, noirs, & couleur de roſe, de figues brunes ou blondes; plus loin, des paniers de pêches jaunes comme l'or, de prunes couvertes d'une fleur intacte, de poires ſucculentes, forment des labyrinthes inextricables : par-tout ſont amoncelés des citrons de Gênes, des pommes de Corſe, des cédras d'Hieres, des poncirs de Sicile; tous ces beaux fruits, arrangés en pyramides ſur des clayons très-propres, & à moitié recouverts de pampres, ſont placés ſur des tablettes en amphithéâtre, & pour le charme de l'odorat,

Exhalent un parfum charmant,
Dont un Amant de la Nature,
Dont un Diſciple d'Epicure
Jouit voluptueuſement.

Si Pomone eſt là entourée de toutes ſes richeſſes, Flore, en atours frais & printaniers, étale tous ſes pompons auprès de ſa ſœur : des Nymphes auſſi jeunes, auſſi

jolies, aussi coquines que la Glycere d'Alcibiade, en blanc corset, en souliers plats, en chapeaux gris & ceints de rubans argentés, tiennent dans leurs mains des bouquets de roses de tous les mois, de larges œuillets, & des touffes de jasmin d'Espagne: celle-ci porte une gerbe de *tubéreuses*; celle-là vante ses cassies, vous poursuit, vous désole, vous en vend: une autre vous présente des branches entieres d'orangers, où le fruit mur, le vert, & mille fleurs forment un bouquet de trois saisons réunies: une autre, une autre *encore*, précédée d'Enfans ou de jeunes Filles fort éveillées, vous invitent, avec le plus joli jargon, à l'achat des arbustes, des pots de fleurs, ou des plantes aromatiques qu'elles vont chercher sur les monts d'alentour. Oh! qu'il y a loin des exhalaisons balsamiques, qui dans les premieres heures du jour remplissent l'air de ces marchés, aux fétides vapeurs de la rue St. Denis, *& du Marché aux choux.*

Ne vous étonnez point, mon cher Abbé,

si j'aime tant les fleurs, si je les cultive avec soin, & si vos fruits ne me paroissent pas avoir la même saveur, le même coloris que les nôtres. Je fais grace à vos pêches, à vos prunes de damas gris, à vos pommes de reinettes, mais pour tout le reste, jamais, jamais vous n'obtiendrez de votre Ciel & de votre sol ces sucs délicieux, ces essences embaumées, ces vives carnations des fruits de Provence & de Languedoc.

Adieu, mon Gessner : je vous dirai pour toute nouvelle, que nous avons eu dernierement quelques jours de *mistral* fort piquant, la brume descend des nues pour le tourment des promeneurs : ce temps m'avoit attristé, & j'ai profité de la circonstance, pour versifier votre *Idylle sur la fin de l'automne*. Car enfin, malgré mon admiration pour la Prose du Temple de Gnide, & de l'Hymne au Soleil, je dis un peu comme l'ami Colardeau, « c'est toujours avec regret, avec une sorte de dépit & d'impatience que je lis en prose

des Ouvrages ou les idées, les expressions, & les Images de la Poésie sont accumulées. J'éprouve alors le sentiment que fait naître l'aspect d'un excellent Tableau, dont la toile ne présente encore que l'esquisse. On admire la distribution des grouppes, le contraste & l'ensemble des parties, la pureté du trait, l'exactitude du dessin, la richesse & le génie de la composition; *mais on désire l'effet & le coloris.* »

Je suis, & je m'honore d'être

Votre Ami . . . . B. . . .

ONZIEME LETTRE

A M. VAND. . . . D'ORLÉANS.

J'étois chargé, Monsieur; de rendre compte dans l'Année littéraire, de quelques Ouvrages nouveaux. C'est avec bien de la joie que j'ai vu votre *Voyage* au nombre de ceux qu'on me prioit d'analyser; je l'ai fait, je crois, avec un égal

respect pour vous, M., pour le public & pour la vérité. Il est de l'intérêt d'un amour propre bien entendu de n'être loué que dans les choses louables. Je vous envoie mon article tel qu'il sera, & je désire qu'il vous soit aussi agréable que l'a été pour moi, & la lecture de l'Ouvrage même, & la réception de la lettre infiniment obligeante dont vous m'avez honoré.

VOYAGE DE GENÈVE, PAR M. VAND.... S....

Rien de plus agréable, Monsieur (*), & en même temps de plus instructif, que les relations d'un Voyageur judicieux & véridique, qui nous transporte dans les Pays qu'il a parcourus, met sous nos yeux tous les monumens qui ont piqué sa curiosité, & nous fait jouir, sans aucune peine, du fruit de ses courses & de ses fatigues. Vous trouverez, dans le Voyage que je vous annonce, l'intérêt réuni avec la plus exacte vérité : L'Auteur adresse à une Dame de ses amies plusieurs

(*) Cette Lettre fut insérée en partie dans l'Ann. Litt. année 1781, No. 29.

Lettres, dans leſquelles il lui rend: ompte d
objets qui ont excité ſon attention, & des ſen
mens qu'ils lui ont inſpirés. Sa narration eſt vive,
animée, enrichie d'un grand nombre d'Anecdot
hiſtoriques, qui décelent un Homme inſtruit. Son
ſtyle, plein de chaleur & de ſenſibilité, attach
& intéreſſe; il fait paſſer dans l'ame du Lecteu
les ſenſations que l'Auteur éprouve lui-même.

Les deux premieres Lettres n'ont pas le même agrément que les autres: notre Voyageur ne rencontre pas ſur ſa route beaucoup de monumens dignes d'attirer ſes regards. Cependant, en paſſant par le Château *Deſgranges*, retraite jadis habitée par Paſcal, il ne manque point de payer un juſte tribut à cet Homme de génie, que vient de reproduire le ciſeau de M. *Pajou*. Il rapporte une Inſcription nouvelle, qu'on pourroit graver au bas de ſa Statue:

Par la Nature inſtruit, prodige dès l'enfance,
Son eſprit créateur devina la ſcience
Des calculs & des mouvemens;
De l'Homme & de Dieu même interrogea l'eſſence;
Connut l'art des bons mots, & l'art de l'Eloquence....
Admirez, & pleurez: il mourut à trente ans!

Par M. D. L. H.

Je vous citerai encore avec complaiſance le Morceau ſuivant, tiré de la premiere Lettre.

« Le premier Château que nous rencontrâmes

en quittant Orléans, fut celui de Latingy : il vous paroîtra furement plus intéreffant, dès que vous fçaurez que M. de Miroménil, Garde des Sceaux de France, y eft né. La Nation n'oubliera jamais tout ce qu'elle reffentit en voyant ce Magiftrat célebre, devenu l'organe de notre augufte Monarque, annoncer à fon Parlement fa réintégration. Les applaudiffemens que ce Chef refpectable de la Juftice reçut fur fon paffage, lui annoncerent la joie univerfelle, & fon ame en fut pénétrée : récompenfe bien due à la fermeté de fon courage dans la difgrace, & à un facrifice généreux de fa part, qui coûta tant de larmes aux Normands. »

La troifieme Lettre, Monfieur, offre un Morceau touchant, & que vous ne lirez point fans émotion. « C'eft avec le faififfement de la douleur, que les yeux portent un trifte regard fur la cendre des Héros. Nous entrâmes à la Vifitation *de Moulins*, le cœur ferré, & nous laiffâmes couler nos larmes à la vue de ce fameux Tombeau qui couvre la dépouille mortelle de *Henri de Montmorenci*, Amiral de France. Il fut le Petit-Fils de quatre Connétables & de fix Maréchaux de France : à tous ces titres il joignit celui de Beau-Frere du Premier Prince du Sang, & Condé fut fon Neveu.

« Deux Batailles gagnées, l'une fur terre, l'autre fur mer ; les Alpes forcées, trois Nations vaincues,

lui eussent sans doute mérité plusieurs fois les Romains les honneurs du Triomphe. En Fr[ance] il fut l'idole de sa Nation ; & ce qui est au-dess[us] de tout (pour un François), il reçut, de la bouch[e] de son Prince, les éloges les plus flatteurs & le[s] plus mérités. A tant de gloire, il ne manqua qu[e] celle d'une conduite plus réfléchie. Ses faute[s] doivent être attribuées aux égaremens de l'esprit plus qu'aux vices du cœur : entraîné par des *intrigues* de Cour, il prit les armes contre son Roi, croyant ne les prendre que contre son *Ministre*. Son imagination échauffée lui *représentoit* son Maître chargé d'indignes fers : il crut devoir *travailler* à les rompre ; son attachement inviolable au Monarque sembloit lui en faire un devoir. Il eut le malheur d'être pris, & il fut puni comme Rebelle : ainsi un faux raisonnement conduisit sur l'échafaud *le plus riche, le mieux fait, le plus noble & le plus brave* des Seigneurs du Royaume ! Il y monta avec l'intrépidité qu'il avoit montrée dans les batailles, & reçut la mort en Héros. Tout le monde fondoit en larmes à la vue d'un spectacle si attendrissant. Son sang rejaillit au loin, & l'on voit encore dans l'Hôtel-de-Ville de Toulouse une pierre qui en est teinte. » Son Epouse, *Marie Felice des Ursins*, fut conduite au Château de Moulins : elle y fut gardée étroitement pen*dant* un an. Ayant recouvré sa liberté, vous sçavez, Madame, qu'elle s'enferma dans un cabinet obscur,

où il n'entroit d'autre lumiere que celle de quelques bougies, & d'où elle ne sortoit que pour aller à sa Chapelle. Elle obtint ensuite la permission de se retirer au Couvent de la Visitation.

Louis XIII, passant par Moulins, dix ans après la mort de M. de Montmorenci, l'envoya visiter: le Gentilhomme, chargé de cette commission, la trouva le visage couvert d'un mouchoir, donnant un libre cours à ses pleurs. *Remerciez le Roi*, dit-elle, *de l'honneur qu'il veut bien faire à une Femme malheureuse; mais, de grace, n'oubliez pas de lui rapporter tout ce que vous voyez.* Toutes ses plaies se r'ouvrirent à la vue d'un Page que lui envoya le Cardinal de Richelieu: *Dites-lui*, s'écria-t-elle, *que, depuis dix ans, mes larmes ne sont point encore taries*, &c. &c.

L'Auteur décrit ensuite le superbe Mausolée de Montmorenci, Ouvrage célebre de trois grands Sculpteurs; *Auguier*, *Puissant* & *Renaudin*. Il parle des Arts en Amateur éclairé, & instruit par la comparaison.

Le début de la quatrieme Lettre annonce un Citoyen sensible & religieux. Il approche de Lyon, il découvre de loin cette ancienne, cette superbe Ville, & il s'écrie avec Racine:

Tes illustres Martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente Cité, la gloire de nos bords,
Où la Saône, enchantée, à pas lents se promene,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne!

M. de Vandebergue parcourt ensuite avec rapidité les beautés sans nombre que renferme la ville de Lyon. Ici l'on désireroit quelques observations sur *les Arts & Métiers*, source du Commerce de cette grande Ville, qui fut, dès sa naissance, la Patrie de l'Eloquence, & qui semble, par le génie heureux de ses Habitans, avoir plus de droit, qu'aucune autre Ville de Province, à se promettre les plus grands succès dans la carriere des Lettres : mais l'Auteur glisse sur ces objets, & termine sa Description par un Morceau brillant & Poétique.

« La Ville de Lyon, M., située au confluent de deux grandes rivieres, renferme dans son sein plusieurs Ponts de communication, mais rien au monde de plus beau, de plus magnifique que le Quai spacieux, & très-long qui est sur le Rhône, & que M. *Perrache* vient d'étendre encore de près d'une lieue; en reculant le cours de ce Fleuve. Il faut un génie tel que le sien pour avoir conçu un projet aussi vaste qu'il est hardi. Les talens sous un tel Homme, sont une armée aux ordres d'un Héros : rien n'en rallentit le succès ; tous les obstacles cèdent & disparoissent, il commande, & les miracles de l'Art s'operent, & la Nature est vaincue ; & une Ville nouvelle va s'élever dans le même Lit où un Fleuve rapide & profond rouloit ses eaux avec l'impétuosité d'un torrent précipité des Alpes. Cela, Mme., il

faut l'avouer, tient du prodige : le Rhône en paroît étonné, & semble regarder avec effroi la main puissante qui le repousse. »

Notre Voyageur nous retrace ensuite les scenes tragiques des *Cinqmars*, & des *de Thou* ; de Thou dont le crime fut de n'avoir pas été le délateur de son ami ; *Cinqmars*, très-coupable, sans doute, mais intéressant dans son malheur. Leur mort est racontée par M. Vand..., avec autant d'intérêt que d'éloquence.

La description de plusieurs Tableaux précieux délasse, de ces horreurs, & l'on aime à se retrouver avec nos aimables Voyageurs dans les Paysages qui les conduisent au Mont Jurat.

Enfin, l'Auteur arrive à Genêve, qui devient le terme de sa course. Cette Lettre est très-attachante par des détails qui tiennent au Commerce, à la constitution, aux révolutions de cette fameuse petite République.

M. V., en parlant des hommes célebres qu'à produit Genêve, n'oublie pas l'illustre & malheureux Rousseau. « Sans remonter, dit-il, à des siécles » antérieurs, il met sans doute le comble à la » gloire de cette République, mais forcé de » convenir que, si du milieu de son sein il est » sorti un Homme éloquent, dont le talent enchan- » teur doit faire époque dans les fastes du génie ; » on ne peut qu'avouer en même temps avec dou- » leur que Rousseau a terni sa mémoire par des

» principes dangereux qui tendent à renverser
» Religion & la saine Morale. Heureux mil
» fois le Citoyen de Genêve, si, éclairé
» flambleau de la Foi, comme Pascal, sa plus
» n'eût pas ressemblé à une source d'où il so
» tout à la fois des eaux douces & ameres.
» Faut-il que les écarts & les contradictions re
» dent l'homme, à lui même, un étonnant pro-
» blême ! & le dix-huitieme siécle étoit-il donc
» réservé à produire des Ouvrages aussi affligeans
» pour la raison ! »

Sans doute il falloit tonner contre un *Philosophe* téméraire, dont la législation hardie, s'étendoit à la fois sur la Religion, la Morale, les Sciences & le Gouvernement; contre un plan d'éducation qui ne convenoit pas aux hommes en société; contre des objections dont les *principes* sont tous faux, & les conséquences paradoxales...... Mais il falloit peut-être rendre un peu plus de justice à l'éloquent Ecrivain, au Génie ferme, au Peintre sçavant, au mâle Coloniste, qui réunissoit à la fois, & l'intrépidité de Diogene, & la gravité de Socrate, & la brillante élocution de Platon.

Revenons au Voyaye de Genêve. Vous serez satisfait, M., des Observations de l'Auteur sur les Salines; il y a là, des vues & même du courage.

Nous conseillons à M. Vand...., de faire dispa-

être dans une nouvelle Edition, les Anecdotes de Dole, l'inscription des Cordeliers, & quelques détails qui ne sont pas du ton du reste, & déparent son Ouvrage.

L'éloge de Bossuet est écrit avec la Noblesse & l'élévation qui convenoit au sujet. Je ne le transcris point ici pour vous engager, M., à le lire dans le livre même. La description des grottes d'Arci, est très-bien faite : on suit l'Auteur, on voit à la lueur des torches enfumées, les jeux de la *Nature, & ses merveilles souterraines.*

A la suite du Voyage de *Genève* on trouve une Lettre sur la Touraine, où j'ai remarqué des beautés frappantes, du coloris, & une expression forte, qui annonce que cet Ecrivain peut dire quelquefois, *& moi aussi je suis Peintre.*

DOUZIEME LETTRE

A M. l'Abbé de Reyrac.

Toulon, ce 30 Septembre 1780.

Je viens de passer huit jours avec une Société selon mon cœur, dans la retraite la plus délicieuse de la nature. Je me croyois à l'île *de Saba*, ou plutôt dans celle de Ca-

lypso : rien ne me manqueroit pour suivre le parallele : ni *Eucharis*, ni la Déesse elle-même, hélas ! ni Mentor, puisque j'ai reçu une de vos Lettres pendant mon séjour à St. Mand...... Lettre merveilleusement faite pour les circonstances, Lettre cruelle *qui m'a jetté dans la mer.* Rassurez-*vous*, mon tendre Ami, je suis sur le rivage, mais le cœur gros de regrets, mais soupirant, & attachant de longs regards sur *cet heureux* coin de terre qui possede, & fait posséder les vrais trésors du sage, *la liberté, des champs fertiles, & des amis.*

Puisque mes Lettres ne vous déplaisent pas, je vais m'amuser à vous décrire les lieux enchantés d'où je viens de m'arracher. Ce n'est ni Chantilli, ni les bords peignés du Loiret que je copie ; c'est une autre nature, c'est la beauté sauvage à la fois & parée, simple, mais non sans une sorte d'élégance : c'est un beau Jardin Anglois, mêlé de riantes surprises, & de sublimes horreurs. Oh ! si nos Anglomanes pouvoient transporter cela, *pour faire contraste*,

dans quelque plaine des environs de la Capitale, comme on l'afermeroit vîte pour lever un tribut sur la curiosité.

L'île ou plutôt la presqu'île de St. M. peut avoir une lieue de long sur environ 2000 pas de large. Sa côte septentrionale forme avec le cap *Sepet*, & la campagne du fort *des Vignettes*, un long canal semblable à un grand & superbe fleuve. Des forts, des batteries revêtues de *fausses brayes*, & très-bien armées, défendent généralement toutes les rades de la baie, & les approches de Toulon. Des vaisseaux qui hasarderoient ce passage terrible, seroient bientôt criblés par les feux croisés des deux rives; aussi la Flotte formidable qui vint pour bloquer la Ville en 1707, tandis qu'Amedée II l'assiégeoit par terre, n'osa-t-elle rien tenter.

C'est vis-à-vis cette langue de terre que mouillent les Vaisseaux destinés à faire *quarantaine*. Le Lazaret, ou l'infirmerie, est situé dans un enfoncement, entre deux grosses pointes, qu'on appelle *le Creux*;

St.-George : toutes ces pointes ſont hériſſées de tours revêtues de canon ; il y a des portes & des piquets qui s'y renouvellent toutes les ſemaines.

La campagne où j'étois, bâtie à mi-côte, en face de la ville & de la grande *rade*, jouit d'une vue raviſſante ; c'eſt à peu près la même perſpective que j'avois du haut de *la Sardine*. M. C. D. V. a dû vous lire cet Epiſode de mon Odiſſée.

On débarque ſur une pelouſe bordée de ſable où le flot vient mourir. Le terrain s'exhauſſe inſenſiblement, & vous entrez ſous une longue allée d'oliviers qui conduit, par le vignoble, à la porte du clos ; des berceaux de laurier-roſe, de grenadiers chargés de fruits, & de jaſmin d'Eſpagne tout étoilé de ſes blanches fleurs, entourent cette commode & riante habitation. La terraſſe pavée en pierre de Malte, eſt couverte d'une tente qui forme pavillon, & c'eſt à l'abri de ſon ombre qu'on vient reſpirer l'air frais de la mer, embaumé par ſon paſſage dans le jardin, des parfums

de l'oranger, de la caſſie, & des myrtes fleuris.

Quatre palmiers s'élevent autour d'un joli baſſin, rempli non pas d'eau, à la vérité, mais de hautes tubéreuſes, de jaſmins d'Arabie, d'héliotrope & de rézeda. Tout autour régnent des palliſſades de piſtachiers & de jujubiers qui dérobent l'aſpect des murs. Le jardin eſt coupé par une double allée, l'une de citroniers dont les fruits dorés ſemblent s'offrir aux mains des Dames, l'autre de grenadiers courbés ſous le poids de mille globes doucement balancés par les Zéphirs. Tout au fond, des pins à large toit aiment à marier leur ombre hoſpitaliere avec l'acacia, le tremble & le peuplier blanc.

Derriere la maiſon, des terraſſes ſur des terraſſes, s'élevant en amphithéâtre le long de la colline, retiennent les terres, & donnent les figues & les raiſins les plus parfaits. Plus haut des maſſifs de romarin, de myrte & de bruyere ſervent de retraite au gibier; & enfin, ſur la crête du monticule,

vous voyez placés au hasard, çà & là, des bouquets de bois de pin, des melèses, des térébinthes & des genêvriers chevelus & penchés sur les bords des ravins & des escarpemens.

Le sommet de l'île est couronné d'un hermitage à côté duquel est planté un grand mât de navire, garni de sa double échelle de cordes, & surmonté *d'une girouette*; c'est-là l'Observatoire de la grande mer. Un Hermite, vieux marin, & assez bon homme vit là solitairement. Il promene d'heure en heure sa lunette sur l'horizon, & signale les Flottes *à la Tour*, qui les signale *à l'Amiral*. En temps de guerre rien n'est plus important que d'être instruit à point des apparitions ou disparitions des Voiles.

Si l'on veut jouir d'un beau spectacle, on n'a qu'à s'aller placer à la pointe sud-est de la presqu'île. Du haut de ce Promontoire composé de terres éboulées, de quartiers de rocs & d'énormes grès, on domine une mer immense. Les lames s'entre-poussent aux pieds du spectateur, assez

haut

haut placé pour n'en être point incommodé ; refoulées sur elles-mêmes, elles blanchissent en bondissant, & élancent à plus de 50 pieds des flots d'écume, &, pour ainsi dire, des nappes d'eau qui retombent en pluie, & s'élevent en léger brouillard. Le frottement éternel des vagues déracine les grosses pierres de la montagne ; elles tombent pendant les fortes tempêtes de l'hiver, & à force d'être heurtées, tourmentées, battues, déplacées en tout sens, leurs angles s'adoucissent, elles roulent avec le reflux, & s'arrondissent comme des bombes. J'en ai vu de couleur & de forme si parfaitement semblable à des boulets, qu'à la distance de quelques pas on auroit eu de la peine à les démêler parmi *du 36*.

Que ces beaux lieux sont inspirans ! Comme l'imagination plane à grand vol sur les plus riches Tableaux de la Nature ! Comme la sensibilité s'exalte, & s'approfondit dans cette Solitude poétique ! Il avoit les mêmes mers en perspective, il étoit assis, comme je le suis, sous la sauvage arcade

de quelque grotte marine, ce Poëte de Sicile, qui s'écrioit avec tant d'ame: « Je ne souhaite point de posséder les richesses de *Pélops*, ni de courir plus vîte que les vents; mais je chanterai sous cette roche, te pressant entre mes bras, & regardant en même temps la mer de Sicile. (*Th. Id.* 15.)

Mais quoi! mon bon Ami, ne vous dirai-je rien des hôtes aimables *qui habitent* cette île fortunée! Certes! *j'acquitterai* la dette de mon cœur; il est tout plein d'eux & de leurs bontés. O vous qui regardez un étranger comme un être sacré que *les* Dieux vous envoyent; vous, qui sçavez estimer les arts aimables, & honorer ceux qui les cultivent, vous enfin qui daignâtes m'associer à votre famille, & me regarder comme un de vos Enfans, je consacrerai votre tendresse pour eux, leur amour pour vous, les charmes de leur caractere, semblable au vôtre, leur esprit, dont ils font un heureux usage, & les vertus dont ils ont à la fois, & l'exemple sous les yeux & l'amour dans le cœur!

La Musique, les Vers, la Chasse & la Pêche, sont ici nos douces occupations: on commence, au déclin du jour, des promenades sur le bord de la mer; & au lieu des ennuyeux amusemens des Cercles, d'agréables lectures remplissent & abrégent le reste de nos oisives soirées.

Jamais, dans cet Asile, une Troupe frivole,
Implorant du hasard l'inexorable Idole,
Ne livra ces combats où la main des Lutteurs
S'arme de cartons peints de bizarres couleurs;
Cartons fastidieux! amusement futile,
Inventé pour distraire un Monarque imbécile!
L'Avarice t'adopte, & deguise en plaisir
L'avilissant trafic d'un fatigant loisir.

TREIZIEME LETTRE.

AU MÊME.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

Pendant mon séjour à St. M., chez M. J., le hasard a rapproché en ma faveur trois scènes, en trois jours, dont je conserverai éternellement la mémoire.

J'ai vu le départ d'une Flotte Royale; j'ai vu l'arrivée d'un Convoi du Levant; j'ai vu le retour de plusieurs Vaisseaux de ligne délabrés, rasés, dépeuplés. Que de réflexions philosophiques, que de sentimens agréables ou douloureux ces contrastes font naître! mon cœur ni mon esprit ne peuvent y suffire. Je vais vous retracer ces grands Tableaux comme ils se sont présentés à ma vue. Au reste, songez, mon respectable Mentor, que je vous obéis, que je ne suis que votre Eleve, & enfin, que ma jeunesse a besoin d'indulgence. Gardez toute votre sévérité pour ceux de mes Ouvrages que je destine au Public.

C'étoit vers les trois heures après midi: un coup de canon fit appareiller; un second, déployer toutes les voiles; & le vaisseau Amiral ayant le premier pris le vent, vira de bord, & enfila le canal qui jette en haute mer. Le rivage fut incontinent bordé d'une foule innombrable; on y accouroit de la Ville, des Villages, & de toutes les campagnes voisines. Les vaisseaux de

partance, pompeusement décorés de pavois fleurdelisés, & de *flammes* de toutes couleurs, passoient à notre vue, en saluant les Forts, qui leur rendoient la même décharge. Les tillacs étoient couverts de monde : chacun braquoit sa lorgnette : on s'appelloit, on se répondoit, & les échos étoient fatigués de ce vacarme. Au milieu de ce vaste appareil, la Musique Militaire retentissoit au loin, comme un Concert sur l'eau. Ailleurs, les cris d'une joie insensée se mêloient, dans l'air, aux accens étouffés des plus lamentables adieux. De malheureux enfans, des femmes éplorées, agités de sinistres pressentimens, tendoient leurs bras, & s'inclinoient mille fois, lorsqu'ils voyoient passer devant eux la frégate qui leur enlevoit, peut-être, hélas ! pour toujours ! un Pere, un Epoux, un Ami. Cependant les vaisseaux, riches d'agrets & de décorations, se suivoient majestueusement au nombre de plus de vingt : ils paroissoient se toucher, & marchoient pourtant à la distance d'un quart de lieue les uns des

autres. Tandis que les premiers se trouvoient déjà loin de nous, & paroissoient comme peints au fond de l'horizon, les derniers débarquoient le canal, & forçoient de voiles pour atteindre les Amiraux, & *se former en conserve*. En moins de deux heures, toute la flotte fut ralliée, & disparut, comme enveloppée de vapeurs.

Changement de scène le *lendemain* à la même heure. On signale une flotte : *le* canon tire. Elle est Françoise : grand houlvari ! Elle approche rapidement ; la voilà dans le détroit. Quelques vaisseaux de 74, environ trente petits navires sur leur lest, & nombre de frégates composoient cette malheureuse escadre. Ce n'étoit plus ces proues richement peintes, ces banderolles flottantes, ces équipages frais & complets, & cette allégresse universelle, dont les éclats m'avoient frappé la veille : non, mon très-cher Ami, non, je ne voyois que des vaisseaux désagréés, louvoyant silencieusement du midi au nord, & du nord au midi, pour avancer vers la rade

en zigzaguant. A mesure qu'ils se rapprochoient de la côte à droite ou à gauche, la foule accouroit, demandant avec d'horribles palpitations de cœur — Mon Pere, mon Fils, mon Mari, vit-il, — est-il là, — où est-il ? Et les vaisseaux d'aller, & mille cris de redoubler. Appercevoit-on, ou croyoit-on appercevoir celui que d'avides regards cherchoient, une joie folle dans ses démonstrations, mais sublime en son énergie éclatoit soudainement. . . . . Un affreux porte-voix faisoit-il retentir ces mots tragiques, *Il est mort*, les cris du désespoir, le saisissement de la terreur, & la pâleur de la mort elle-même, offroit, sur ce même rivage, des scènes fatigantes à l'excès pour l'homme trop sensible qui en étoit le témoin.

Vers le soir, toute la flotte saluée se rangea dans la grande & dans la petite rade : on établit des tentes sur les ponts, pour y faire respirer les pauvres Malades, les Aveugles, les Scorbutiques, les Echarpés. Mille canots apporterent des rafraî-

chissemens, dont ces malheureux avoient grand besoin : on débarqua les plus pressans à l'anse de l'infirmerie, & l'on se mit à désarmer.

Ce spectacle étoit vraiment beau dans son genre ; mais il laissoit une profonde impression de tristesse. La vue de la frégate *la Mont-Réale*, montée, naguères, par *M. de Vialis*, mon Compatriote, & teinte encore de tout le sang de ce brave Capitaine ; l'aspect de ses bordages hachés, de ses mâts rasés, de ses flancs incrustés de boulets ; l'affreuse solitude de son bord.... ce théâtre d'horreur & de désolation fit couler mes larmes. Une multitude infinie de Soldats, de Matelots, d'Officiers estropiés, tronqués, éborgnés, qu'on débarquoit sur le rivage ; les noms de ceux qui avoient péri pendant la Campagne ; le récit des miseres attachées à tous les Voyages de long cours, que de choses que le pauvre Genre Humain doit oublier. .... & qu'il seroit nécessaire de rappeller aux Rois, lorsqu'ils sont prêts de signer une

Déclaration de guerre ! . . . . . *Plectuntur Achivi.*

Mais détournons nos regards de ces ſcènes ſanglantes, pour les repoſer ſur un Tableau plus agréable & plus conſolant.

On ſignale encore une flotte, non de celles qui ſont l'image impoſante de la grandeur des Monarques, & qui partent pour les extrémités du Globe, chargées des Miniſtres de leurs vengeances, mais une flotte marchande de plus de 60 voiles. Quatre frégates la convoient, rodent à l'entour, preſſent les traîneurs, ramenent les dérivans, rallentiſſent *les oiſeaux.* Je crois voir, ſi les petits objets peuvent ſe comparer aux grands, des meres-poules veillant ſur leurs pouſſins, les raſſemblant ſous leurs ailes, les conduiſant, les protégeant par-tout, avec de tendres inquiétudes.

Les Marins, dont le coup-d'œil eſt ſi exercé, reconnoiſſent déjà les vaiſſeaux ; ils les comptent, ils les nomment tous. Les Négocians, les Armateurs, tous les Citoyens accourent, tranſportés d'allégreſſe.

Là, sont les meilleurs vins de Chio, *les* fruits mûris par le soleil d'Asie & d'Afrique; les moissons de Mocka, les gommes précieuses d'Arabie, les cotons de Salonique, les soies de Smyrne, les essences de Chypre & de Malthe, les perles de l'Inde, les productions de tous les climats.

Quel spectacle merveilleux! les vents frémissant dans les cordages, les *cris* des Matelots travaillant à la manœuvre *au son* d'un sifflet aigu, le sourd bruissement des flots écumeux que fend un rapide sillage, des coups de canon de loin en loin; *tout* cet ensemble tumultueux, mais ordonné, est l'ame du plus beau Concert qui puisse remplir les oreilles, & du plus magnifique Opéra qu'ait jamais inventé l'homme, pour donner à l'homme une preuve de sa puissance & de son génie.

Les vaisseaux destinés pour Marseille relâchent ici, afin d'éviter l'ennemi, qu'on dit cingler vers Bandol & la Ciotat. Demain les frégates iront à la découverte, & la flotte les suivra. Une partie doit entrer

dans le Port de Toulon après la quarantaine : le reste, c'est-à-dire les deux tiers, mouillera près du Château d'If & de Pomegué, & verra partir dans peu une seconde escadre marchande de plus de cent voiles. Cette derniere est rassemblée de tous nos Ports Marchands, sur la Méditerrannée ; elle ira, conduite par six vaisseaux du Roi, vers Alep, Alexandrie, Samos & Constantinople, chacun selon sa destination.

Oh ! que cet appareil est plein de vie & d'intérêt ! L'industrie humaine rassemblant toutes les productions de la terre, les vents emprisonnés dans nos voiles, les mers domptées & franchies, la foudre remise en nos mains tonnantes ; voilà les prodiges de l'esprit créateur de l'homme ; voilà ce qui prosterna l'Américain tremblant aux pieds de leurs Conquérans barbares. Ils eussent en effet mérité des autels, ces hardis Navigateurs, si, au lieu de porter des fers & des vices à ces hommes libres & innocens, ils leur avoient communiqué les lumieres & les productions de

l'Europe, en échange, non pas de leurs diamans & de leurs métaux déteſtables, mais en échange de leurs fruits, de leurs bois précieux & de leurs puiſſans végétaux.

Pardon, mon cher Maître, ſi je moraliſe dans une Lettre où je ne voulois que cauſer & peindre : les grandes choſes amenent les grands mots, & l'on oublie qu'on écrit une Lettre.

Je pars inceſſamment : dans huit jours je ſuis à Lyon ; dans quinze à Paris ; dans vingt, je vous embraſſe, je vous étourdis de queſtions, je vous ennuye de longues, de fréquentes viſites. Adieu, le plus aimable & le plus aimé des hommes. Je ſuis, & je ferai toujours le plus fidele de vos Amis,

B. . . . .



QUATORZIEME LETTRE

DE M. L'ABBÉ P.... D'ORLÉANS,

Adressée à M. B. P. de R. pendant son séjour en Provence, en Septembre 1780.

Monsieur, j'ai vu Toulon, & le Pays charmant que vous observez. Telle est la magie de votre pinceau, qu'en vous lisant, deux cents lieues d'intervalle ont fui devant moi. Je me trouvois dans votre Ville, dans vos bras : je revoyois, j'examinois tout avec vous; & d'après les plus sérieuses recherches, je ne blâmois qu'une chose dans vos Descriptions; c'est qu'en parlant des fleurs charmantes que produit la Provence, vous ayiez, par modestie, oublié celles que vous renfermez dans ce *porte-feuille*, dont nous attendons la publication avec tant d'impatience. Continuez mon Cher, à voyager & à décrire, à sentir & à penser. Si vous ne parcourez

pas, comme votre Compatriote, des Pays très-célebres, vous avez du moins ſon ſtyle animé; & la Provence, ſous votre plume, devient intéreſſante, autant que l'ancienne Grece, ſous celle de M. Guis.

J'ai pris copie de toutes les Lettres dont vous honorez nos Amis communs. Vous répondez à mon attente: j'ai toujours déſiré que tout Voyageur fît un Journal. Les Deſcriptions prêtent à la Poéſie; l'*Hiſtoire*, à l'inſtruction, & les différentes Aventures, à des *Concluſions morales*, quand on eſt aſſez Philoſophe pour les appercevoir. Vous n'avez pas été le ſeul à voyager pendant l'Automne: ma courſe, moins longue que la vôtre, a produit cependant un *événement*, qui, s'il n'eſt pas vraiſemblable, eſt toutefois très-vrai. Je réponds à votre confiance par la mienne, & vous envoie mon Epiſode, dont je ſerai tout à la fois le Narrateur & le Héros.

J'étois fort triſte en partant de la Foire de J..: Un Voyage précipitamment déterminé, & qui n'avoit pour objet que la plus lugubre des céré-

monies, avoit monté ma pauvre cervelle, de maniere que je voyois tout en noir. Une Parente que j'aime à consoler dans ses souffrances, quel beau sujet pour la réflexion, encore rendue plus mélancolique par la saison!

L'automne fuit; l'hiver vient à grands pas. Je méditois sur notre caducité, en considérant celle des feuilles: j'ajoutois à ces idées, déjà bien brunes, mon entrée dans ..... Le lieu de la scène étoit la forêt de V..... J'en touchois les bords, quand un long éclat de rire, accompagné d'un *Bon jour, mon Confrere!* me fit retourner la tête. Je vis un Abbé tel qu'on nous peint ces Êtres équivoques, qui, sous ce nom, vivent à la Cour, à l'affût des Bénéfices, & sont, en attendant, les Complaisans de toutes les femmes, les Prôneurs de tous les Opéra nouveaux, & les Colporteurs des brochures courantes. Trouver un pareil Papillon au milieu des forêts du B..... m'étonna d'abord; mais, comme mon caractere n'est ni timide, ni farouche, je repris, l'instant d'après, ma tranquillité, pour rire avec mon Abbé, & répéter à son exemple: *Bon jour, mon Confrere!* Vous sçavez que mon *cheval* est un peu Rossinante; le sien étoit un Bayard. Le nouvel arrivé eut la complaisance de rallentir sa marche, & nous voyageâmes presque de front jusqu'à l'entrée de V...... La conversation, qui, d'abord, roula sur la pluie, sur l'incommodité

des voyages, &c. &c. me fit voir que *mon Confrere* avoit assez d'usage du monde pour amuser, meme en dissertant sur les lieux communs. La matiere épuisée, l'entretien devint plus sérieux. Mon Abbé exigea mes confidences : je fus obligé d'avouer qu'Orl..... étoit ma patrie ; que j'avois eu les S.... pour maitres, & que j'allois, &c. Le Poupin, pour justifier la brillante calotte qui couvroit une partie de ses blonds cheveux, me rendit aveux pour aveux, en me faisant celui qu'il étoit d'A.... étudiant au *Séminaire de L...* & déjà *Sous-Diacre*. Nous avançons *toujours* causant, d'abord Histoire, puis Philosophie, *puis* Anecdotes. Nous parcourûmes avec légéreté une infinité de sujets : conversation charmante, charmante en vérité ! que mon Sous-Diacre lardoit de Calambours fort gais, & même de Citations Latines.

Nous entrâmes enfin dans V. Vous sçavez quelle est mon auberge. *Mon Confrere* fut le premier à me proposer de descendre chez Mme M. -- Vous ne serez pas fâché contre moi, me dit-il, d'un ton tout à la fois badin & doucereux, si je prends la liberté de partager votre souper & votre chambre. -- Un *bien au contraire*, prononcé du ton le plus sincere, fut mon unique réponse. L'Abbé donna des ordres à la cuisine, plaisanta les filles, & finit par me demander, de l'air le plus ecclésiastique, la permission de se retirer pour réciter son bréviaire.

Je demeurai donc tranquille, sans crainte & sans soupçon, jusqu'au moment du souper, qu'on servit assez promptement.

Je ne vous ennuierai point de la description de notre repas. Je passe au dessert. Nous causions, les coudes sur la table, en nous amusant à éplucher des marrons. Le mot *Théâtre* échappé par hasard, dans le discours, à l'un de nous, ouvrit un champ nouveau à nos réflexions. Corneille, Racine, Crébillon, Moliere, les Auteurs du jour, les Pieces du moment parurent successivement sur la scene. A peine je nommois une piece, que mon Abbé m'en déclamoit les plus belles tirades avec un pathétique qui n'étoit guere celui d'un Séminariste. Après *le Théâtre*, nous parlons *Romans*. Mon Confrere les connoissoit tous, les avoit tous lus, indiquoit, critiquoit leurs plans, assignoit leur place, & m'en citoit les plus beaux morceaux: Non jamais il ne fut d'Abbé plus charmant, plus frivole, plus.... Abbé de Cour. —

— Vous m'avez dit que vous étiez d'Orléans; s'écria-t-il tout à coup, & s'agitant sur sa chaise. Sans doute, vous connoissez *la Pucelle?* — Nous en avons parlé tantôt; je vous ai dit, Monsieur, de quel œil ma reconnoissante Patrie regardoit sa libératrice. — Oh! ce n'est pas l'histoire, c'est le Poëme. — Celui de Chapelain m'a fort ennuyé. — Aussi n'est-ce pas du vieux Chapelain que je vous parle, c'est du Poëme de Volt. — J'en ai ouï par-

ler, mais je ne l'ai pas lu. — Tant pis, l'Abbé, tant pis. Poëme charmant, délicieux! . . . Et voilà mon Etudiant de Limoges qui ſe met à m'en déclamer maint & maint Épiſode, avec une chaleur, une grâce & une rapidité inexprimables. Mon ſang-froid commençoit à ſe perdre ; je rougiſſois, j'étois touché, mon imagination s'exaltoit . . . . . Mon Confrere, lui dis-je, en ſouriant, tous les Abbés du Limouſin ont-ils l'humeur auſſi gaillarde que vous? Vous me paroiſſez fort gai, pour ne rien dire de pis . . . — Mon Abbé prétendu ſe leve en fureur à cette apoſtrophe. Parle donc, J. F. s'écria-t-il du ton le plus ferme & le plus animé, crois-tu que je ſuis, comme toi, un B. d'Abbé? Si tu n'as pas deviné ce que je ſuis, tiens, regarde, & connois-moi.— A l'inſtant ſes deux mains entr'ouvrent ſa petite veſte, & je vois . . . *Que ne vois-je pas?* Jugez de ma ſurpriſe; je vois le buſte parfait d'une très-jolie femme : je la fixe pour m'aſſurer que je ſuis bien éveillé. Certain (par mes yeux ſeulement), de la réalité de mon avanture, j'en fus d'abord tout étourdi : enſuite, revenu de ma ſurpriſe, je fis le tour de la table, & rejoignant *Madame Abbé*, je lui tendis la main de l'air le plus affectueux & le plus ému. — Aſſeyez-vous, ma belle inconnue; croyez-moi, pour votre tranquillité, pour la mienne, ne faiſons point d'eſclandre, qu'on ne s'apperçoive de rien, je vous en conjure. Si on ſoupçonnoit votre déguiſement,

nous finirions par être fort embarrassés tous les deux ! Mais rassurez-vous, je vais descendre & mettre ordre á tout. — Elle me répondit en me serrant la main.... Jugez si mon foible cœur palpitoit!... Je la regardai de nouveau, je la trouvai confuse, émue par la violence de son étourderie ; des larmes enfin, des larmes s'échapperent de ses beaux yeux ! je devenois, sans doute, victime de ses enchantemens, si je n'eusse pris le parti de les rompre en la quittant brusquement. Je descendis, je causai avec notre hôtesse, & la prenant ensuite à part, je lui dis : Je connois peu l'Abbé avec lequel j'ai soupé ; quelques visites l'arrêteront demain dans V., & mon dessein, à moi, est de partir de très-grand matin. En partageant sa chambre, nous nous incommoderions réciproquement. J'en demande une à part. — Je l'obtiens. — Je remonte chez Madame ; je la retrouve la tête appuyée sur ses deux mains, n'osant me regarder, ni prononcer un seul mot. La servante se chargea de mon porte-manteau, je pris un flambeau, & saluant mon Convive du coin de l'œil ; je lui dis du ton le plus malin, *Bon soir mon Confrere !*

Quelle nuit je passai ! les traits charmans de ma belle, ses yeux mouillés de larmes, ses gestes, son esprit infini, tout cela faisoient mon tourment ; joignez y *des craintes de toute espece*, mon état actuel, mes projets futurs.... enfin,

l'aube parut. Je fis feller mon cheval, je payai & je partis.

J'étois depuis quinze jours auprès de ma respectable parente. — Je cessois, grâce à mes distractions, de revoir mon Abbé dans mes songes; je ne pensois pas même à deviner cette singuliere énigme, lorsque le hasard m'en donna le mot.

Le jour de la Toussaint, j'allai dîner chez le Curé de M..... jamais étonnement né fut comparable au mien, lorsque j'entendis mon homme, au moment du café, raconter mon histoire jusqu'à la plus minutieuse circonstance: j'éprouvai tous les mouvemens les plus vifs de la honte la plus sotte, & de la curiosité la plus provençale. Mon avidité trop grande à *m'informer* du nom & de la demeure de mon personnage, me décéla. M. B. combinant mon voyage avec celui de mon confrere femelle, de me dire? mais.... mais, M. l'Abbé d'Orléans!. je connois l'interlocutrice de la scene, par hasard ne seriez vous pas l'autre? j'avouai tout, en me mordant les levres, & depuis ce moment, mon histoire est devenue le public entretien de tout le voisinage.

Voici ce que je suis parvenu à découvrir Mlle. de B., c'est le nom que portoit mon Abbé lorsqu'il étoit fille; naquit à A...., en 1758 de parens qui, sans être très-riches, lui donnerent une éducation distinguée. La nature

la doua de tous les talens qne la culture à développés dans la ſuite. Pour la vertu qui donne du luſtre aux autres vertus des femmes, elle avoue qu'elle l'a connue de nom ſans y croire. De jeunes Berrichons ſéduits par ſa mine voluptueuſe ſe chargerent d'être ſes Maîtres; l'Ecoliere leur fit honneur, car après avoir dévoré tous *les Romans* qu'ils lui prêterent, elle ſe fit enlever & conduire à Paris, pour donner matiere au ſien. La Capitale perfectionna ces belles diſpoſitions: elle fut ſucceſſivement Comteſſe, Marquiſe, Baronne, &c. &c. Enfin, ayant fait une infidélité d'éclat au Seigneur qui fourniſſoit à ſes dépenſes, tout s'éclipſa. Ma Princeſſe fut obligée, pour conſerver ce nom, de monter ſur les planches. Malheureuſement, avec beaucoup de talens pour la couliſſe la Débutante n'en avoit pas de merveilleux pour la ſcene. Pourſuivie par les ſifflets de Paris, elle entra dans une Troupe de Province, où ſa jolie figure, & la beauté de ſon organe la firent applaudir; bientôt elle devint l'Héroïne d'un grand nombre d'avantures; elle fit force dupes, elle le fut quelquefois. Dégoutée du Théâtre, Mlle. B..... ſe mit aux gages de Plutus, & eut le front de revenir enfin dans ſa propre Patrie. Une réforme apparente, de la figure, & de l'eſprit, enſorcellerent M. Du..., employé à l'Hôtel de la Monnoie de...., & il fut aſſez bête pour l'épouſer.

» Les eaux reprirent bientôt leur cours, l'Hymen n'arrêta point l'Amour. Mme. Du.... fit un tel éclat par ses folies, qu'il fut facile au pauvre mari de la sequestrer; l'infidelle s'en douta & prit la fuite: le sot la poursuivit à la tête d'une brigade; elle fut bientôt arrêtée. Alors sans se déconcerter, ma Comédienne joua son rôle à merveille, marqua le plus sincere repentir, se mit aux genoux de l'imbécile, & sçut tellement toucher son cœur, qu'il la serra tendrement dans ses bras en présence des capturans. *C'étoit où* l'attendoit sa femme. Pour signaler, *dit-elle*, mon retour à la vertu, je veux ici, ici même, donner une fête, je me charge d'en payer les frais. Le plus suberbe souper fut ordonné; le vin adroitement prodigué par ses mains fit son effet ordinaire. Le mari, les archers, l'hôte, & l'hotesse, tout jusqu'à la servante du cabaret dormit du sommeil le plus profond. *Habile* à profiter du moment, la penitente s'échappe, monte sur un des chevaux de la brigade, fait vingt lieues, dépose les habits qui pouvoient la trahir; les titres de Marquise, d'Epouse, de Princesse disparoissent, il ne lui reste plus que celui de Bergere.

Il est de fait qu'elle a gardé pendant six semaines les moutons d'un Laboureur Limousin; qu'habile à prendre toutes les formes, & a s'accommoder à toutes les situations, elle enchanta

ces bons villageois : ses blanches mains paîtrissoient leur pain grossier, elle apprenoit à lire à leurs enfans, & charmoit toutes les *veillées* par des Contes plaisans qu'elle accommodoit à leur portée.

Cependant M. D..... son mari, peu riche, fit, dit-on, un faux dans son emploi; peu habile, il fut découvert; peu protégé, il fut condamné, selon toute la rigueur de la loi. Transféré à Paris pour y entendre prononcer son Arrêt définitif; il alloit être..... pendu en personne.... Le bruit s'en répandit dans A. & dans les environs. La *charitable* femme ne fut pas des dernieres à recevoir cette nouvelle : elle eût regretté que son époux rendit le dernier soupir, sans assister à ce spectacle. Elle vole à Paris, & c'est de là qu'elle revenoit quand votre ami en fut salué *d'un bon jour, mon Confrere.*

Le Chevalier de Lim..... plusieurs gentilshommes des environs De..... & Mme. la Comtesse de.... qui fut la compagne de son enfance m'ont instruit de toutes ces particularités romanesques, en ajoutant qu'elle disoit, *qu'en prenant l'habit Ecclésiastique, c'étoit pour obtenir l'honneur de confesser son pauvre patient de mari.* Je ne sçais si elle a eu cette consolation, ni ce qu'est devenu le mal-adroit faussaire. Mais mon Héroïne vit à A.... avec M. M.... tous les deux la honte d'un sexe, le scandale de l'autre & le sujet éternel de toutes les conversations de la Ville.

QUINZIEME LETTR[E]

A M. L'ABBÉ LA SERRE.

J'ai lu dans mes loisirs champêtres, [l]es deux chants du poëme de l'éloquence q[ue] vous m'avez confiés ; en général, mon trè[s] cher maître, toutes vos *corrections* so[nt] heureuses, vos coupures donnent *un pe[u]* plus de marche à votre Ouvrage, & l[e] style m'en paroît soigné, poli, *léché* même[;] vous avez de charmans détails & des traits qu'on retiendra : enfin, votre plan est beau, vaste & fécond. . . . . mais oserai-je le dire ? vous exigez mon avis, le *voici non* comme *bon*, mais comme *mien*. Je ne trouve dans ce Poëme ni assez de logique, ni assez de chaleur, ni assez *d'éloquence*; je desirerois plus d'âme, plus d'abandon, *plus d'action*. Eh ! pourquoi ne pas faire parler un Jonas à Ninive, un Cicéron au Sénat, un Flavien devant Théodose, un Las-Casas devant Philippe II, un Pelisson,

Pelisson, défendant Fouquet, au milieu de la Cour de Louis XIV; il falloit non-seulement peindre Massillon en chaire, mais le faire tonner dans *Notre-Dame*, & s'écrier avec effroi: *Grand Dieu! où sont vos élus!* — Par-là vous eussiez *dramatisé* votre sujet; votre Lecteur eût perdu le Poëte de vue, & l'intérêt y eût gagné. De beaux épisodes font réussir les Poëmes didactiques, & demandent grace pour tous les défauts: au reste, ce Poëme suppose un talent rare, beaucoup d'esprit, des connoissances fort étendues, & ce qui me paroît mille fois plus estimable, il annonce une ame honnête & patriotique, une ame éprise des Beaux-Arts, & passionnée pour la vertu.

Mes courses dans les Villages voisins de Marseille & de Toulon, m'ont mis à même de satisfaire vos désirs au sujet des *notes* que vous me demandez. J'ai assisté à tous les jeux publics que célebrent les descendans de Phocée.

Vous seriez étonné, mon Cher, des rapports frappans de l'ancienne Gymnas-

tique, & des utiles exercices qui déploient ici l'adresse & l'agilité de notre jeunesse. Aussi, la santé de nos Villageois est-elle plus robuste, leur gaieté plus franche, plus intime, plus vive : ici la conscience de leurs forces, affermie par des victoires, semble doubler leur courageuse énergie. Je crois voir ces *Francs* dont vous êtes issus, & ces Gaulois Belliqueux dont *Sidoine* dit quelque part, *ils sont si adroits qu'ils ne manquent jamais le but, si agiles qu'ils dévancent leurs javelots, si braves qu'ils auroient perdu la vie avant le courage.* Les jeux publics, n'en doutez pas, les Tournois, la Joute, le Pugilat formoient la nerveuse souplesse & la force *imployable* de ces corps de fer : ils formoient ces caracteres mâles, ces Héros intrépides & généreux dont de foibles descendans, abâtardis par la mollesse, & *par nos jeux sédentaires*, devroient rougir de porter les grands noms.

Des charmes de l'honneur nos ancêtres épris
Couroient de la valeur se disputer le prix :
Du *Tresset*, du *Loto*, les tournois pacifiques

De leurs vils defcendans font les combats uniques,
Des êtres ennuyés mêlangeant des Cartons,
Baillent une heure ou deux pour perdre trois jettons,
Et, calculant cent fois leur richeffe mefquine;
Differ tent gravement fur le produit d'un *quine*.

M. DE PASTORET.

En paffant par Lyon, je vous communiquerai mon Journal. Je vous donne rendez-vous, pour les Fêtes de la Touffaint, chez M. S., à Chap...., l'amitié attend de vous le facrifice des *grandeurs*, où, foit dit entre nous, je crois que l'ennui, ce pefant Diable, vient diftiller fon opium largement.

Vous lirez dans mon *album* les détails dont je ne vais vous donner une idée; qu'afin que votre imagination fe monte, & que, vous appropriant mes récits, vous les embelliffiez des plus riches couleurs de l'Eloquence & de la Poéfie.

Dans prefque tous nos Bourgs, dans tous nos Villages un peu confidérables, nous avons des Sociétés *joyeufes*, qui par une contribution légere

forment une masse avec laquelle on fraye à la dépense des prix. Ces prix sont une épée avec son nœud, un Chapeau galonné, des Bas de soie, un beau Plat d'étain, une Echarpe à franges d'argent : des Rubans de toutes couleurs suspendent ces récompenses des différens jeux, autour d'un cercle mobile qu'on porte en triomphe au bout d'une perche à verte ramure. Pendant huit jours on promene ces trophées dans les hameaux des environs, au bruit des tambourins & des galoubets : la foule suit ; l'émulation tourmente tous les cœurs ; les jeunes Filles désirent de voir leurs amans couronnés ; les vieillards pleurent de joie en revoyant ces Fêtes patriotiques, où jadis ils eurent tant de part : ils montrent à leurs Enfans la Couronne de laurier qu'ils remporterent, & qui demeure suspendue sur le haut de la cheminée rustique. Honteux de dégénérer, tous les jeunes gens s'exercent nuit & jour, ils esperent des succès, & jouissent par l'espérance.

Il arrive enfin ce fortuné, ce désiré Dimanche; toutes les cloches ont annoncé l'Assemblée & la Solemnité : des Tentes sont dressées dans le pré-haut, sous de larges noyers : de toutes parts on apporte des fruits, des rafraîchissemens, des pieces de four & de pâtisserie ; cependant le Bal s'ouvre sous *le Grand Orme*. La plus agile, celle qui danse avec le plus de grâce, est nommée *Reine*; ses rivales la proclament, & le Laboureur qui

jouit le plus de son triomphe, l'heureux mortel qu'elle aime, & qu'on nomme Roi de la Fête, pose sur sa tête une couronne de fleurs.

Vers les quatre à cinq heures du soir commence le jeu de la *Course*. Une double haie de Spectateurs, empressés de voir, l'œil pétillant d'impatience, & la bouche béante, marque au loin la longueur de la carriere. Le signal est donné; on part, on court, on vole; vous croyez voir les Dieux d'Homere qui font deux pas & arrivent au troisieme : de grands cris, mille applaudissemens annoncent la Victoire, & le nom du Vainqueur vole de bouche en bouche; & son pere, son vieux pere, le front rayonnant d'allégresse, se livre à des transports, & savoure une volupté qui ne sera connue de son fils que lorsqu'il sera pere à son tour.

Le prix du saut forme un Spectacle plus plaisant. On lie les jambes des athletes : ils sautent, bondissent, tombent & se relevent, avancent, avancent vers le but, comme des pies sautillantes, & sont tout en nage lorsqu'ils y touchent; vous ririez de les voir obligés de tirer toutes leurs forces de leurs reins, lever les bras en l'air, à chaque bond, fermer leurs deux poings, se laisser cheoir, se redresser soudain...... leurs regards inquiets, ardens, pleins de feu, tantôt jettés sur leurs concurrens, tantôt fixés vers le but, presque jamais arrêtés sur les Spectateurs, font éprouver

à ceux-ci, & l'agitation qu'inſpire un fort in-rêt, & les tranſports qu'arrache une ſubite ad-miration.

Les jeux ſuccedent aux jeux : on lance d'un bras roide & nerveux, la boule ou le palet de fer. Le balon pouſſé par un bras couvert de doubles cuirs, vole, tombe, bondit, & repouſſé par un braſſard hériſſé de pointes, il retourne au premier joueur qui le renvoye avec adreſſe, & l'attend de pied ferme, en ſuivant de l'œil la parabole qu'il décrit dans les airs.

Plus loin ſur le Tertre, eſt un fort, *de bois*, qu'on aſſiege. Le canon tonne, les armes brillent, on combat, on pourſuit, on brave ſes rivaux; les Spectateurs accourent en foule, avancent imprudemment, reculent comme des flots refoulés, pouſſent des cris de ſurpriſe, ou de crainte, ou de joie, & ſont les juges de la valeur. Qu'elles viles paſſions pourroient germer dans des cœurs ainſi occupés de palmes, de triomphes, de gloire & d'honneur! Le lendemain tous les enfans imiteront les jeux de la veille, & attendront déſormais avec impatience l'âge où il leur ſera permis de ſe montrer les dignes fils de tels Citoyens! eh! quel pays pourra jamais leur paroître plus doux, plus beau, plus attachant que celui qui fit connoître à leurs jeunes cœurs les premiers plaiſirs & les premieres vertus!

Un combat groteſque ſuccede à cette guerre

émulée, une course publique *d'Anes* forts & vigoureux, *au beau poil gris, à la selle éclatante*, exerce l'activité de la jeunesse; sage institution de la politique de nos peres, qui, par les prix qu'elle accorde au plus rapide de ces utiles animaux, ennoblit leur espece trop dédaignée, propage les belles races, & en fait, pour nos cultivateurs, le supplément des animaux plus précieux que la disette des fourrages nous empêche d'élever & de multiplier.

Enfin, dans les ports de mer de nos côtes, on connoit encore deux jeux qui sont une excellente école d'adresse & de *natation*. La *Targue* est un spectacle assez amusant pour le peuple. On place une vergue en travers sur le flanc d'un Navire : ce long fuseau est tout enduit de graisse: le prix est à l'extrémité. Il faut que le prétendant, pieds nuds & sans autre habit qu'un caleçon de toile, marche sur la ronde & glissante perche, & touche le but. Le nombre des marins qui s'inscrivent pour ce Concours est toujours considérable. Une foule infinie borde les Quais, & surcharge mille canots. Les Concurrens se présentent en habit de combat, ils font un pas, deux pas, oscillent quelques momens, & tombent dans la mer; ils vont au fond de l'eau, reparoissent à vingt pas, abordent quelque Chaloupe, & reviennent à la Targue, pour recommencer la fatale course. Peu à peu la graisse disparoît, le

corps attrape mieux l'équilibre néceſſaire, & l
prix eſt remporté. De grands cris, d'innombrabl
battement de mains répétés par les échos du Baſſi
font honneur au Vainqueur, & l'on proclam
ſon nom. Certes! il ne manque ici que des Pin-
dares, pour rendre ces noms auſſi célebres qu
ceux des Rois de Sicile & de Macédoine !

La Joute eſt le deuxieme de ces jeux, & l
dernier dont je vous parlerai. C'eſt le plus noble
de tous; l'appareil en eſt magnifique. Douze ba-
teaux légers, un peu longs & *étroits, peints,* ſix
en bleu céleſte, ſix en rouge vif, montés *par*
douze forts Rameurs, & remplis de Lutteurs in-
trépides, s'avancent de deux points oppoſés. « Sur
la proue de tous les canots eſt placée horizon-
talement une planche large de neuf à dix pouces,
& d'environ quatre pieds de ſaillie. Le Champion
qui doit jouter eſt debout ſur l'extrémité de cette
planche, & en caleçon : il tient de la main droite
une longue lance ſans pointe, & de la gauche
une eſpece de bouclier de bois. » Les canots,
plus vîtes que l'hirondelle, partent au bruit des
canons & des trompettes. Ils volent les uns
contre les autres à force de rames : près de s'at-
teindre, les Jouteurs ſe couvrent adroitement de
leurs boucliers, & ſe préſentent leurs lances pour
ſe culbuter dans l'eau. Celui qui en renverſe un
plus grand nombre, ſans s'ébranler, remporte le
prix. J'ai vu en 1762, aux Joutes de la *Paix*,

couronner un Vieillard verd comme *Caron*, lequel avoit remporté ce prix trois fois en ſa vie. Il ſe préſenta au combat, ſi ſûr de ſes forces & de ſon bonheur, qu'il s'étoit habillé en papier bleu de pied en cap, & avoit couvert ſa tête d'une façon de mitre bariolée, qui attiroit tous les regards.

C'eſt à vous, mon cher Maître, à démontrer que la politique devroit faire tourner ces jeux, trop négligés dans les provinces, au profit de la bravoure & des mœurs : prouvez, ſur-tout, prouvez qu'une telle réforme eſt auſſi aiſée qu'elle eſt néceſſaire. La protection du Miniſtere, & des Intendans, accréditeroit ces inſtitutions, &, ſans doute, ces exercices, jadis ſi utiles aux Grecs & aux Romains, rendroient à toute notre Nation ſa premiere vigueur, ſa gaieté *native*, & ſon antique loyauté.



SEIZIEME LETTRE

A M. l'Abbé Mét... Principal du Collége royal d'Orléans.

M..... si vous voulez que je parte de ces lieux, s'il faut que je m'arrache à tout ce qui m'enchaîne ici, *parlez-moi* donc de l'impatience de mes Amis, *parlez-moi* de la belle nature qui peut me dédommager à Orléans, des paysages qui m'enchantent en Provence, & enfin, parlez, si vous voulez, de cet inexorable devoir qui sonne si précipitamment ma retraite. Frappez mon imagination, vous toucherez mon *cœur*, & je volerai dans vos bras, sur les bords de cette Loire magnifique qui voit ses rivages couronnés de tant de vignobles renommés, de tant de Châteaux antiques, de tant de Villes superbes. Avec ces mêmes pinceaux qui nous ont si fidellement retracé les beautés de l'Hymne au Soleil, dans la langue mélodieuse d'Ovide, représentez-moi

le *Loiret*; cette *Source* aussi belle, & plus merveilleuse, peut-être, que Vaucluse. Que je sois transporté en esprit sous les arceaux ténébreux de ses hautes allées de charmes, où l'on respire avec le frais le plus délicieux, l'essence balsamique & végétale de mille arbustes étrangers : que je le revoye ce Bouillon rapide & fort, qui sortant des entrailles de la terre, s'échappe en longs canaux, & coule paisiblement parmi de verdoyantes prairies ! que je parcoure, & cette longue file d'habitations élégantes que la beauté de son cours invita d'y bâtir, & ces terrasses, d'où l'on domine sur une suite de rians jardins terminés par la perspective enchanteresse de votre Ville, & ces digues bordées d'aunes & de peupliers qui semblent se mirer & se reproduire dans son onde calme & limpide ! promettez-moi des promenades agrestes & solitaires, des points de vue dignes des crayons de Desfriches, de Campion & de Vernet; n'oubliez pas sur-tout de me faire appercevoir du haut de ce coteau, & dans

m lointain nébuleux & fuyant, les hau
ours interrompues du Temple éternel que
vous élevez, & ces machines qui fendent les
nues, & dont le coup-d'œil pittoresque
me rappelle, je ne sais pourquoi, les murs
naissans de Salente, que saluoient de loin
les vaisseaux de Phénicie voguant sur les
mers azurées.

C'étoit ainsi, Monsieur & très-cher Collegue, que je m'essayois *hier à imiter* l'inimitable prose de notre bon Ami. Je n'allai pas plus loin, parce que je craignis de composer une Idylle à sa maniere, *au* lieu de vous faire une Epître à la mienne. Aujourd'hui que je suis *moi*, je vais satisfaire à vos désirs, & vous mander comme à tous nos amis, les *particularités* de mon voyage qui peuvent vous convenir & vous intéresser davantage.

Dans un petit séjour que j'ai fait à .... *vers* le commencement de Septembre, j'ai été prié d'assister à la distribution des prix du College de .... régi par les RR. PP. ..... Ce spectacle, vous vous en doutez bien, n'étoit pas nouveau pour

moi; mais il devint neuf, très-neuf & très-rare par les *agrémens* dont on eut soin de l'accompagner. Il ne s'agissoit pas ici d'un de ces Exercices Littéraires, où les jeunes gens rendent compte de leurs progrès dans les études, en présence d'un Public attentif, éclairé & choisi : ce n'étoit pas une de ces Séances Académiques, où les Eleves, dirigés par un Maître habile, lisent *leurs propres essais dans tous les genres*, & prouvent qu'ils sont initiés à la fois dans les connoissances nécessaires, utiles & agréables : non, non, ce n'étoit point tout cela; c'étoit...., vous le dirai-je, & m'en croirez-vous? C'étoit un méprisable Exercice, où la perte du temps se réunissoit aux exemples du plus mauvais goût : c'étoit un histrionage révoltant, où les Ecoliers, déguisés & fardés, après avoir joué des scènes détachées des Fourberies de Scapin, du Légataire, de l'Avocat patelin & du Médecin malgré lui, finirent par se travestir en saltimbanques, pour exécuter un éternel Ballet. L'Orchestre étoit assez bon; l'Assemblée brillante, emplumée, empanachée, ambrée, mais confuse & bruyante à l'excès. Un coup d'archet fit avancer les Figurans, qui n'exécuterent pas mal les premieres entrées; mais un jeune étourdi ayant perdu le dessin de sa figure, un autre en fit autant : quatre Danseurs brouillerent; & tout alloit manquer, si deux RR. PP. *en froc & en cuculle*, ne fussent prestement sortis

des coulisses pour renouer le fil du labyrinthe. E
vérité, ils prirent ces jolis enfans par la main,
exécuterent *un pas de deux*, & se retirerent tou
doucement de côté, en dirigeant habilement *les*
Acteurs, & du doigt & de l'œil.

J'omets toute réflexion.... Mais je ne puis
m'empêcher d'observer qu'il est étonnant que le
Parlement de ...... n'imite pas la sagesse de
celui de Paris, qui nous interdit ces misérables,
ces indignes ressources du charlatanisme & de la
frivolité. C'est surement à l'habitude où l'on étoit,
il y a trente à quarante ans, de jouer *des Pieces*
à la fin de l'année classique, & de s'y exercer par
conséquent pendant tout l'été, qu'on doit attribuer
ce goût effréné du Théâtre, qui s'est répandu de
la Capitale dans les Provinces, & qui dissipe, sé-
duit & corrompt la jeunesse de si bonne heure.

Je revins de .... avec M. de .... Avocat
Général au Parlement de ..... qui rioit de pitié
en se rappellant les détails de ces farces extrava-
gantes. Il convenoit « que l'éducation ne doit
point être abandonnée à des hommes qui ont des
vues & des intérêts différens de ceux de la Patrie;
qu'il faut des Citoyens pour élever des Citoyens,
& des Hommes qui vivent dans la Société pour
inspirer les vertus sociales, & qu'enfin ce n'est
qu'à des Esprits dégagés des préjugés de l'Ecole
& du Cloître, à nous délivrer de l'empire du
pédantisme, sous lequel nous avons été abrutis

rendant tant de siecles ténébreux » : *Manent vestigia ruris.*

» Cet Honnête Homme s'occupe actuellement d'un Mémoire, où il prouvera, 1°. qu'il est avantageux à l'Etat qu'il y ait peu de Colleges, pourvu qu'ils y soient bons; 2°. que l'enseignement de l'Université, auquel nous devons tant de Grands Hommes en tout genre, est encore le meilleur de tous, pourvu qu'on ajoute incessamment un Cours d'Histoire générale & nationale, à la méthode ordinaire; 3°. que l'éducation publique, même telle qu'elle est, (& malgré les systêmes des Charlatans qui exagerent nos maux, & nous vantent leurs remedes) est la seule qui donne aux esprits, de la justesse & de la capacité; aux caracteres, de l'émulation & de la bonté; aux corps, de la santé & de la force; 4°. enfin, que le peu de succès des modernes éducations ne vient ni des Maîtres, ni des méthodes usitées, ni de nos Livres élémentaires, bien mieux faits depuis douze à quinze ans, *mais des parens*, & *des parens seuls.*

J'ai prié ce sage Magistrat, mon ancien Camarade d'enfance, de me donner une notice des deux dernieres parties de son travail. Il vient de me l'envoyer, en me prévenant qu'il ne fera que développer, & prouver les propositions suivantes, presque toutes tirées de ce bon Abbé de Saint-Pierre, qu'on lit peu, parce qu'il écrit mal;

mais qu'on devroit beaucoup méditer, parce qu'il penſe en grand, & qu'il donne à penſer.

— S'il eſt plus avantageux de commencer par une vie ſobre, ſimple, réglée, que par la molleſſe & le caprice, c'eſt au College que les enfans trouvent ces avantages réunis. — Là, ils font plus d'uſage du déſir de la gloire, & de la crainte de la honte. — Les interrogations publiques d'un Maître, excitent les efforts du Diſciple. — Au College, l'Enfant apprend mieux à connoître les qualités eſtimables, & le frein *de l'opinion.* — C'eſt-là qu'il voit récompenſer les *vertus, les* talens, la bienveillance, & la politeſſe qui en eſt l'expreſſion. — C'eſt au College qu'il connoîtra mieux ce qui eſt odieux & mépriſable : *c'eſt-là* que la punition des uns eſt une inſtruction pour les autres, & que l'homme inſtruit l'homme. — Au College, les Enfans n'ont pas tant d'occaſion de ſe gâter par les valets & les femmes de chambre. — Les différens Exercices y rendent les jeunes gens plus adroits, plus forts & plus induſtrieux. — Le College ôte aux enfans des Grands & des Parvenus, la ſotte vanité de la naiſſance. Un Penſionnat eſt une démocratie parfaite, quand un Maître pédant n'en fait pas un Etat deſpotique.

Là, les enfans d'une condition médiocre gagnent de faire connoiſſance & amitié avec les enfans d'une condition élevée. Cette amitié leur ſert

souvent ; dans la suite de leur vie, pour leurs affaires & pour leur fortune. »

— Le College, enfin, maintient le respect des enfans pour leurs parens..... Il leur ôte du moins le dangereux scandale de leurs conversations, & le spectacle trop ordinaire de leur inconduite. Ce sont les mœurs des parens, leur vie dissipée, leurs festins somptueux, leurs jeux, leurs plaisirs continuels ; c'est leur âpreté pour le gain, & leur sotte estime pour ceux que la Fortune favorise ; ce sont les ridicules avis qu'ils donnent *pour la forme*, (lesquels, toujours en contradiction avec leur propre conduite, font de la Morale une ennuyeuse pédanterie) ; ce sont, enfin, leurs bibliotheques détestables, & les éloges qu'ils prodiguent, devant leurs enfans, aux Auteurs les plus hardis & les plus licentieux, qui détruisent de fond en comble, & sans ressource, toutes les espérances, toutes les consolations des Maîtres & de la Patrie.

Eh ! bien, M. *l'Archimandrite !* que pensez-vous de cet Ecrivain-là ? ne vous paroît-il pas de la famille des Quintilien & des Rollin ? il m'a demandé des Mémoires, (que je prétends bien lui envoyer,) & sur le peu de considération que des parens grossiers & sans ame accordent aux

maîtres de leurs enfans ; & sur la vi[l]
façon de penser de la plupart des riches
qui pensent reconnoître *avec de l'or*, l[a]
tendresse, les soins, le devouement d'un
Précepteur, & sur l'impertinence & l'im-
péritie des gens qui se mêlent de nous
juger ; & sur ce tas *d'ignares & de sots* qui
méconnoissant, par bêtise ou par hauteur,
la Noblesse de nos honorables fonctions,
ont besoin d'apprendre enfin de nous *mêmes*
(puisque leur raison se tait), que nous som-
mes les Collegues du Pontife & du Magistrat
dans la grande famille de la Ré*publique :*
apprenons-leur, puisqu'ils l'ignorent, que
c'est à nous, *Instituteurs Publics*, que les
Citoyens sont redevables de la Religion,
de la probité, de l'honneur & des Lettres,
*des Lettres, qui dans un État sont la source
& l'appui de toutes les vertus civiles & hu-
maines !*

Que je m'estime heureux, Monsieur ;
& d'aimer mon état, & de ne me point
sentir au-dessous des devoirs qu'il m'impose !

Que je m'estime heureux d'habiter une

Ville dont les principaux Citoyens ſont à la fois nos chefs & nos modeles, & *nos Mécenes, parce qu'ils peuvent être nos Juges.* (*)

Et le premier de ces bonheurs, eſt d'avoir pour Collaborateurs, des ſages qui réuniſſent le zèle au talent, & pour qui l'enſeignement des Beaux-arts n'eſt qu'un artifice heureux dont leur tendreſſe ſe ſert

(*) *L'adminiſtration du College d'Orléans eſt un des Etabliſſemens en ce genre, qui a le plus favoriſé l'émulation des Eleves, & récompenſé les ſervices des Maîtres. Auſſi ce College eſt, depuis 1764, un des plus floriſſans du Royaume, & va de pair avec les meilleurs de l'Univerſité,* dont il ſuit les Réglemens & la Méthode. *Dans le ſiecle des* Ramus, *des* Muret *& des* Paſſerat, *ſes Profeſſeurs de Philoſophie auroient fait foule, & l'on eût également admiré leur ſçavoir profond, leur élocution brillante & facile, & leur zèle vraiment patriotique. — Ce témoignage avantageux que nous leur rendons, & dans lequel nous ne ſommes que les interprêtes de nos Concitoyens, a ſouvent été confirmé par un Magiſtrat connu par la ſupériorité de ſes lumieres, & par ſon zèle extrême pour le bien, M. le Préſ. Roll....* (Note de l'Editeur.)

pour augmenter les vertus & le bonheur des jeunes Citoyens que la Patrie confie à leurs ſoins.

Je ſuis avec reſpect, Monſieur,

B. . . .

DIX-SEPTIEME LETTRE

A M. Cr..... Vand....

Toulon, ce 10 Octobre 1780.

O inconſtance du cœur humain! ô honte! ô miſere! oſerai-je vous l'avouer mon cher Ami? ces lieux ne m'enchantent plus, ne me plaiſent plus, ne m'arrêtent plus, je pars...... preſque avec *plaiſir.* Un froid miſtral eſt venu glacer l'air de ces belles campagnes, les fruits paſſent, la ſaiſon s'avance; je ne me regarde plus que comme un Voyageur qui deſcend une riviere, que comme un Soldat qui *a eu* ſéjour, & qui ſoupire après ſon quartier d'hiver. Ces montagnes, naguère l'objet de mon admiration, bornent & fatiguent ma

vue ; la campagne se dépouille, & tous ces sommets grisâtres qui l'entourent me paroissent les restes du vieux chaos. Si je prends la plume, je ne trace que des regrets, que des indignités. Croiriez-vous, par exemple, que les Vers suivans sont de moi ?

Je les ai parcourus ces vallons enchanteurs,
Où la figue mûrit sous son épais feuillage ;
J'admirois ce beau Ciel plus large & sans nuage
Où flottent les Parfums & l'haleine des fleurs :
Mais son éclat trop vif a fatigué ma vue ;
De l'effort de mes sens mon ame est abbattue ;
Je regrettois le jour d'un plus doux horizon,
Les détours d'un ruisseau que borde un frais gazon
Vos lointains terminés en vaste amphitéâtre,
L'aspect fuyant des monts & leur chaîne bleuâtre....
Oui, mon cœur préféroit le penchant des coteaux,
Et des bords du Loiret les rians paysages,
Au triste aspect des mers, à ces roches sauvages
Qu'insultent follement & les vents & les flots.
Aux flots devastateurs de tes plages stériles,
Aux écueils de tes bords, à tes fameuses Isles,
Marseille ! je préfere, (excuse ces aveux)
Les Etangs purs & clairs, où, sur l'azur des Cieux,
Se peignent renversés les ombrages mobiles,
Et les légers esquifs de cent pêcheurs tranquilles,

Quand la ligne aux poissons présente piege heureux
Et ces troupeaux cachés dans des Vallons fertiles,
Et ces bleds ondoyans, & ces Hameaux nombreux
Qui meublent d'Orléans l'entour délicieux !

Voilà les seuls vers qu'ait pu enfanter mon ingrate Muse..... Cependant, je le sens, j'aime ma Patrie, tous mes vœux sont pour elle ; tous mes projets de retraite viennent s'y reposer avec *complaisance* : pourquoi donc aujourd'hui m'y regardé-je comme Etranger ? pourquoi cette voix impérieuse qui s'éleve dans mon cœur ?.... Ah mon cher Cr. faut-il vous étonner de son despotisme ? c'est le cri du devoir, c'est la voix de l'amitié, c'est l'ordre du plus inflexible des Tyrans, *de la nécessité.*

Adieu donc, sacrés murs de ma chere Patrie ! je mourrois aujourd'hui de douleur si je n'emportois en fuyant le doux espoir de vous revoir encore ! adieu, chers & tendres Amis qui laissiez coulerdes pleurs toutes les fois que je parlois devant vous du jour fatal de notre séparation. Adieu, adieu toi

r-tout qui m'as donné le jour, toi qui
'as nourri de ton lait, & qui m'as si long-
emps prodigué les plus tendres soins, ô
a Mere, ma tendre Mere! adieu.....!
dieu....! juge de l'excès de mon amour
ar l'excès de la douleur qui m'accable
uand je m'arrache à tes embrassemens!
non cher Cr... je me trouble; je songe
mon départ, je crois partir tout à l'heure,
& mon ame partagée entre les angoisses de
a plus cruelle séparation, & le bonheur
le vous revoir bientôt, passe rapidement
l'un sentiment à celui qui lui est opposé.
Cette situation me gêne étrangement....
e suffoque, je.... finis.

DIX-HUITIEME LETTRE

A M. Cr.... Guin...

Lyon, ce Ier. Novembre 1780.

M. votre Cousin me donne souvent de vos nouvelles; il doit vous communiquer mes lettres: la vôtre m'est parvenue à Mar-

feille, où je fuis tombé malade précifém
la veille du jour fixé pour mon dép
La fievre me faifit au fortir du Conc
une horrible efquinancie alloit me jug
fans une faignée faite très-à propos & p
l'ordonnance de M. Raymond, fçavant E
culape des Marfeillois. Oui, fans les foins
que cet homme fage, & M. Rigordi, m'o
prodigués, votre Ami *voyoit s'accomp*
le vœu qu'il a toujours formé de *mou*
dans les lieux qui lui ont donné le jou
Mon Frere a volé auprès de *moi, me*
Parens, mes Amis ne m'ont pas quitté
jufqu'à ma convalefcence. Le temps ayan
changé, comme pour m'inviter à partir,
j'ai profité des beaux jours que nous *avions*
pour remonter vers le nord à petites
journées. Adieu donc, me fuis-je écrié
en partant, adieu Marfeille, féjour de l
joie pétulante, & malheureufement d
luxe & de la licence; déjà les monts cal
cinés qui t'environnent dérobent tes tour
à mes regards. Aix fe découvre; j'admir
à peine fon cours fuperbe orné de *troi*

fontaines

fontaines. . . . . . . Me voici dans ce beau Comtat, où la nature eſt ſi belle, où l'induſtrie eſt ſi morte, où les femmes ſont ſi jolies, & les Couvens ſi multipliés, où enfin, régnoit naguère armé d'un ſceptre de fer, le ſuppôt infernal d'un Tribunal de ſang.

J'eſpérois voir Vaucluſe, nous avions traverſé la Durance; le mont Ventoux blanchi par les premieres neiges nous offroit l'hiver en perſpective, tandis que nous reſpirions dans la plaine des tourbillons de pouſſiere brûlante. . . . . il faut revenir ſur nos pas. Peu de jours avant notre arrivée un orage effroyable avoit rompu les ponts & bouleverſés tous les chemins. Nous repaſſâmes par Avignon, je dis nous, parce que j'étois avec les députés de la Corſe, à qui j'ai donné deux places dans ma voiture, & que j'ai amenés juſqu'à Lyon.

Aux approches du grand fleuve qui traverſe cette heureuſe contrée, à l'aſpect de ces rians jardins toujours rafraîchis par

des courans d'air vifs & purs; je me sentis renaître. Un été charmant, ou pour mieux dire, un vrai printemps se ranima pour moi : j'eus besoin de mes tablettes pour exprimer les sentimens qui agitoient mon ame; oui, m'écriai-je, en traversant lentement ce beau pays, « c'est sur les bords enchanteurs de la Sorgue & de la Durance, c'est ici, dans ces vallées consacrées par la pure tendresse de deux cœurs *sensibles* que se formerent jadis ces Académies de femmes aimables & de jeunes beautés qui donnerent à la Nation ce caractère *de* politesse, de galanterie, d'amabilité que n'aura bientôt plus notre impertinente jeunesse, Là,

« Dit un moderne Troubadour
Dans ses Géorgiques nouvelles,
Là se tenoit la Cour d'Amour,
Si redoutable aux Infidelles,
Où l'on couronnoit tour à tour
Les plus galans & les plus belles;
Ou les Ingrats & les Cruelles
Etoient punis le même jour. »

O temps heureux ! ô jours à jamais regrettables ! que n'ai-je pour vous célébrer la lyre de Bernis ou celle de Pétrarque !

J'étois, vous le voyez, mon cher Disciple, dans un accès d'enthousiasme. Je passai *l'Arc de Triomphe d'Orange*, & les premieres montagnes du Dauphiné. ... tout à coup l'hiver, l'affreux hiver *secouant ses ailes humides* vient détruire l'enchantement. Plus de Vers, plus de jolies idées ; des brouillards épais nous enveloppent de ténebres, nous ne voyons plus l'astre qui ne se cache jamais pour la Provence : des pluies continuelles & glacées nous forcent de tirer nos manteaux de nos malles ; nous nous empaquetons comme des Russes.

Nous arrivâmes à Vienne le sixieme jour de notre route ; vous sçavez si j'ai lieu d'aimer le séjour de cette Ville détestable, je la maudis un million de fois & le lendemain je partis pour Lyon. *Montes gelboë, nec ros, nec pluvia veniant super vos !... Jonathas in excelsis tuis occisus est !*

Mes amis S.... étoient venus au-devant

de moi, jugez du plaisir que j'eus à les embrasser ; je montai dans leur voiture, & je vins dans leur Terre de M....... où j'étois attendu avec toute l'impatience que j'avois moi-même d'arriver.

C'est de là que je vous écris ; j'acheve de rétablir ma santé ; des fruits, du lait, de la promenade, voila mon régime ; une Société douce, composée d'hommes instruits, & de femmes très-aimables, la lecture, les petits jeux, les chansonnettes, & mille riens qui donnent des ailes au temps, font mon bonheur dans ce lieu de délices. Adieu.

P. S. Préparez les Vers en question : qu'ils soient doux & flatteurs.

> L'oreille est le chemin du cœur,
> Et le cœur l'est du reste.

Je les présenterai ; l'affaire réussira, *je vous le prédis*. Je me flatte d'avoir le coup-d'œil assez juste pour ces sortes de choses. Vous aurez pour beau-pere un homme franc, loyal, généreux, d'un caractere estimable au possible ; pour belle-mere, la plus vertueuse des femmes ; & pour

épouse . . . . vous m'en direz des nouvelles. . . . (Si vous faites bien, vous ne m'en direz rien : les maris heureux doivent se taire ; vous le serez.) J'espere que désormais nous passerons une partie de l'automne sur les bords de *la Bionne*. Je ne connois pas d'homme plus honorable, plus poli que le Président ; pas de femme plus respectable & plus égale que Madame ; pas de jeune homme, enfin, mieux élevé que leur fils. *Dame ! c'est qu'ils l'élevent eux-mêmes !* Je prépare l'Epithalame : vous, soyez sage & discret ; & envoyez-moi vos goûts pour les étoffes.

DIX-NEUVIEME LETTRE

A M. DE M. . . .

De Paris.

Je vous ai promis, mon cher Dem. . . . de vous donner de mes nouvelles en arrivant à Paris, & de vous faire parvenir quelques-unes de nos nouveautés. Je vous tiendrai parole, & le contre-seing de M. De. . . . . . servira les Beaux-Arts & l'Amitié sous le cachet de la politique.

Je ne puis vous exprimer ma sensibilité aux procédés obligeans & gracieux que vous avez eu pour moi. Vous m'avez adressé *des complimens*, j'ai eu le courage d'y répondre par des *vérités*. Croyez que le plus vif intérêt pour votre bonheur dictoit mes conseils, & permettez-moi quelquefois de reprendre ce rôle.

Vous enviez mon sort, dites-vous : *Je suis aux portes de la Capitale ; j'ai l'espoir d'y vivre un jour ; j'ai le bonheur d'y connoître nos premiers Littérateurs. Que l'Amitié doit être douce & constante parmi* des gens *qui la peignent si bien ! Comme ils doivent jouir des succès les uns des autres ! Comme les Belles & les Grands doivent s'empresser de les accueillir ! .... Et puis, ce Théâtre François, cette carriere si glorieuse, si voisine de la Fortune ! ....*

Bon jeune homme ! si je ne vous connoissois, si je ne sçavois à travers quel prisme imposteur vous voyez ces objets-là du fond de votre Province, je croirois entrevoir une ironie amere dans ces lignes

de votre Epître. Je ne veux point toucher à MM. les Auteurs. N'offenſons perſonne, pas même le dernier *Ilote* de cette irritable République, compoſée d'abeilles & de frélons. Mais liſez attentivement les Journaux, les Satyres, les Pamphlets, les petites Préfaces de nos petites brochures, les Epigrammes clandeſtines, les Libelles anonymes, & les louanges équivoques & malignes; vous avez tout cela, grace à vos Cabinets Littéraires: liſez, réfléchiſſez, attrapez vingt-cinq ans; avec l'eſprit que vous avez, & je vous promets que vous ne ſerez plus dupe.

Quant à moi, je vous proteſte que la Capitale ne ne me tente point. J'y vais quand il me plaît; oui. J'ai l'eſpoir & le déſir d'y vivre; non, non certes! J'aime trop, & ma Patrie, & la Nature, & le repos. Je hais trop les rôles de Complaiſant, de Paraſite, de Zoïle, d'Intrigant.... Or, quand on n'eſt pas très-à l'aiſe, le luxe, l'exemple, ou une ſotte vanité, vous jettent ſouvent dans quel-

qu'un de ces vils metiers. Je suis comme le lierre : *je m'attache où je vis, je meurs où je m'attache.*

Croyez-moi, restez à Toulon : vous pouvez vous y faire un nom, une maison, une Cour. Faites-vous pardonner vos talens par beaucoup de modestie ; ayez l'air de les ignorer. Vous êtes honnête ; vous avez de la facilité pour parler & pour écrire ; c'est-à-dire, vous êtes né *Avocat* ; vous êtes né pour l'état le plus noble, le plus beau, le plus grand de la *Société*, après, toutefois, celui de nos Pasteurs, lorsque leur science, leur zèle & leur piété les rendent dignes de leurs places sublimes. Remarquez d'ailleurs (une chose que je ne dirai pas dans mon apologie des Troubadours) ; remarquez que notre Province a produit beaucoup de grands Orateurs, & pas un Poëte du premier ordre.

Ne soyez cependant pas ingrat envers les Muses : regardez-les comme une société de Femmes aimables, à qui l'on fait un moment sa cour, & du commerce des-

quelles la jeunesse rapporte toujours une politesse, une fleur de sentimens & d'expressions que ne connoît jamais le noir Misanthrope, qui les dédaigne, ou qui fait semblant de le dédaigner.

Son triste & froid discours
Est d'un vieux Impuissant qui médit des Amours.

Voyez la supériorité que les Lettres donnoient jadis aux Pelisson, aux Patru, aux Arnaud, aux d'Aguesseau, sur les Plaideurs ou les Jugeurs de causes, qui furent leurs Contemporains, & qui n'ont rien laissé que nous puissions relire. — Adieu. — Vous connoissez les sentimens d'estime & d'attachement que je vous ai voués pour la vie.

P. S. Le Redacteur du Mercure, M. l'Abbé R.... m'a lu un article qui paroîtra dans le courant de l'hiver. Ce Morceau est d'un Homme instruit, poli, qui sçait choisir ses citations & placer ses éloges. Comme il s'agit beaucoup de notre Patrie dans cette Analyse, je vous l'ai faite transcrire ; & vous l'envoie. Je vous prie de la communiquer à M. le Lieutenant-Général, qui prendra note de plusieurs faits relatifs à son travail sur l'Histoire de Provence.

NOTICE DU VOYAGE LITTÉRAIRE DE PROVENCE.

La Provence, ce jardin des Hespérides, qui, sous un beau ciel, produit les parfums de l'Arabie, les richesses de l'Orient, de l'Espagne & de l'Afrique, mérite bien de fixer l'attention & le goût des Curieux & des Sçavans. Qui ne seroit point jaloux de connoître une Nation *dont le génie*, les vertus & les vices, la politesse & les *Arts*, le Commerce & les Lettres, prouvent sa liaison avec les Romains, les Grecs & les Gaulois; peuple spirituel, actif, d'une imagination vive & *sensible*, dont la langue, par sa liberté & ses grâces, devint celle des Poëtes & des Cours, & chez qui l'Amour, dans ce temps de franche & loyale Chevalerie, fut le juge & le prix des héros?

Le P. Papon, dans son Histoire Générale, nous a déjà débrouillé les Annales de sa Province avec autant de lumieres que de sagacité. Il nous a montré l'origine de ses Coutumes & de ses Priviléges, les causes & les progrès de son industrie, ses changemens politiques, ses établissemens pour les Arts & pour les mœurs; il a éclairé les érudits sur l'antiquité, les Villes sur leurs prérogatives, la Noblesse sur l'éclat de la naissance.

Encouragé par les suffrages du Public, ce la-

borieux Ecrivain s'est occupé à réunir dans un Volume toutes les connoissances que sa Patrie peut fournir aux Voyageurs, & par-tout il fait parler sur leur route l'Histoire & la Nature. S'il passe à Avignon, il les avertit de voir dans l'Eglise des Cordeliers le Tombeau de la belle Laure, si célebre par sa beauté, & les trois cent dix-huit sonnets, & quatre-vingt-huit Chansons de Pétrarque. Dans une des Salles des Céleslins, un Tableau sur lequel on voit un squelette de grandeur naturelle, & un cercueil enveloppé d'une toile d'araignée, peinte avec beaucoup de vérité: au bas du Tableau on lit des Vers en lettres gothiques, qui attestent que ce squelette est celui d'une femme fameuse par ses charmes. On dit que le Roi René l'avoit aimée; & qu'ayant ensuite éprouvé des remords, il avoit voulu faire sentir l'aveuglement de sa passion en représentant, sous cette forme hideuse, la Beauté dont il avoit été idolâtre. Pourroit-on se plaindre du vent incommode qui souffle dans cette Ville, quand on sçait le Proverbe : *avenio ventosa, sine vento venenosa cum vento fastidiosa.* La Fontaine de Vaucluse

. . . . où, dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.

nous rappelle la charmante Idylle de Mme. du Verdier d'Usès, pleine d'idées, de sentimens & d'images.

La Procession de la Fête-Dieu à Aix, date

certainement du temps où les Freres de la Passio représentoient les Mysteres sur le Théâtre de Paris. Voici à peu près sa marche : un Roi vêtu d'une longue robe blanche, & la Couronne en tête, paroît le premier entouré d'une douzaine de Diables qui le harcellent avec de longues fourches ; ce Prince saute tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se servant comme il peut de son sceptre pour écarter les fourches ; & après s'être bien débattu, il finit son jeu par un grand saut. Parmi ces Diables on distingue la *Diablesse à son* habillement & à sa coeffure..... Tous ces *Diables* hérissés de cornes portent deux cordons de quinze à vingt sonnettes chacun, qui se croisent sur *la* poitrine. On peut s'imaginer le tintamare *qu'elles* font quand ils dansent. Tous ces Diables vont entendre la Messe à Saint-Sauveur, ils entrent dans l'Eglise une lêtiere à la main, & après la Messe ils jettent de l'Eau benite dessus en *faisant* le Signe de la Croix pour empêcher que quelque vrai Diable ne se mêle à la troupe, & qu'à la fin il ne s'en trouve un de plus, comme cela est arrivé, disent-ils, autrefois........ Tout cela est terminé par un trait qui est comme la moralité de la piece ; c'est Saint-Christophe *qui* porte le Sauveur du monde, pour nous avertir que nous devons le porter dans le cœur...... Il y a encore des ballets, comme celui des teigneux, dont le jeu consiste à danser autour d'un

Confrere, à lui peigner sa mauvaise perruque, à le brosser, & à l'agiter avec des ciseaux.

Les Curieux n'oublient point de visiter aux Capucins, un Crucifix de bois qui reçut au bras gauche, un boulet, lorsque la Ville fut assiégée en 1589 par le Duc d'Epernon. Le bras n'en fut qu'un peu noirci & le canon se brisa. On rapporte un trait pareil arrivé à Naples. Un Crucifix de l'Eglise des Carmes, dit Brantome, voyant venir une canonnade droit à lui pour lui emporter la tête, la baissa fort bas, ensorte que la balle passa par-dessus.

La guerre fut plus dangereuse pour les deux cent mille Barbares que Marius défit dans le territoire de Trez. La riviere de l'arc fut teinte du sang des morts, & le cours des eaux suspendu par les cadavres amoncelés. » Les femmes des Ambrons & des Teutons voyant leurs Epoux lâcher le pied dans le fort du Combat, prirent les premieres armes qui tomberent sous la main, & toutes écumantes de rage & de douleur, elles frappoient sans distinction leurs ennemis & leurs Epoux, les uns pour les repousser, les autres pour les faire revenir au combat ; elles se précipitent même dans la mêlée, saisissant avec leurs mains les épées nues de l'ennemi, portant & recevant des coups avec une intrépidité sans égale. »

Mais détournons nos regards de ce Théâtre de

carnage où la gloire coûte des larmes à l'humanité pour les reposer sur Sainte-Baume, où la Madelaine fit penitence. Les Pélerins y accourent de toutes parts; « il y a peu de personnes parmi le peuple qui se dispensent de cette dévotion la premiere année de leur mariage, & si ce voyage n'est pas stipulé dans le contrat, il est du moins regardé comme une preuve de la tendresse des Epoux pour leurs femmes. »

Nous n'entrerons point dans l'Abbaye de la Celle; sans penser à Garsende *de Sabran*, Comtesse de Provence, & Mere de Raimon-*Bérenger*, qui y fut Religieuse; « elle aimoit les talens, & cette galanterie romanesque si propre à flatter les goûts & la vanité des personnes de son *sexe*. *Son* Troubadour, car il étoit de l'honneur des Dames d'en avoir un qui fit des Vers pour elles, comme il étoit de l'essence d'un Troubadour d'avoir une Dame à célebrer; son Troubadour qui, dans *toutes* ses chansons, vantoit l'esprit, le mérite, la *courtoisie*, l'honnêteté & le sçavoir de cette Princesse, disoit ingénieusement que, pour se rendre digne d'elle, il vouloit prendre à Aimar, sa politesse, à Trincaler, sa gentillesse, à Reudon, *sa* générosité, au Dauphin, ses réponses obligeantes, à Pierre de Mauléon, sa plaisanterie, au Seigneur Beraud, sa bravoure, à Bertrand, son esprit, au beau Châtillon, sa courtoisie, à Nebles, sa magnificence dans les repas, à Miravals, ses chansons,

à Pontdecap-d'œil, sa gaîté, à Bertrand de la Tour, sa droiture. Un tel Amant, disoit-il, sera parfait: tous deux, vous ne sçauriez manquer de vous aimer à cause de la ressemblance. » Quand

L'art de louer commença l'art de plaire,

employa-t-on une tournure plus ingénieuse ?

Devions-nous nous attendre à trouver dans ce Pays des Amphions, le plus affreux des forfaits ? Pourquoi, par respect pour la Nature, ne l'a-t-on pas enseveli dans la nuit des temps ? Comme si la honte de la postérité la plus reculée pouvoit expier la mort tragique de Cabestaing! « Ce jeune homme avoit une figure & des manieres qui lui gagnerent les bonnes graces de Raymond dont il étoit page, & de Marguerite sa femme. Marguerite se défia d'autant moins des premiers mouvemens de son cœur, qu'ils étoient réglés par ces principes d'honnêteté dont les Dames s'écartoient d'autant moins, que les Maximes de la Chevalerie les y rappelloient sans cesse. Cependant ces goûts, tout innocens qu'ils pouvoient être, firent ombrage à Raymond, qui projetta d'en tirer une vengeance terrible. Ayant conduit un jour Cabestaing hors du Château, je ne sçais sous quel prétexte, il fondit sur lui l'épée à la main, le tua, lui coupa la tête, lui arracha le cœur, & mit l'un & l'autre dans un carnier. Ensuite étant revenu au Château, il manda le Cuisinier, & lui donna le cœur comme

un morceau de venaison, lui enjoignit de le faire cuire, & d'y mettre un assaisonnement convenable. Ses ordres furent exécutés. Marguerite aimoit la sauvagine, & pour sauvagine elle mangea ce qu'on lui servit. Puis Raymond lui dit : Dame, sçavez-vous de quelle viande vous venez de faire si bonne chere ? Je n'en sçais rien, dit-elle, sinon qu'elle m'a paru exquise. Vraiment, je le crois volontiers, lui répondit le mari ; aussi est-ce bien chose que vous avez le plus chérie, & c'étoit bien raison que vous aimassiez mort ce qui étoit aimable vivant. A quoi la femme étonnée repartit avec émotion : Comment ! que dites-vous ? Alors, lui montrant la tête sanglante de Cabestaing : Reconnoissez, ajouta-t-il, celui dont vous avez mangé le cœur. A ce spectacle, Marguerite tombe évanouie ; & peu à peu revenant à elle-même : Oui, dit-elle, d'une voix où la tendresse se faisoit sentir à travers le désespoir ; oui, je l'ai trouvé tellement délicieux, ce mets dont votre barbarie vient de me nourrir, que je n'en mangerai jamais d'autres, pour ne pas perdre le goût qui m'en reste : à bon droit vous m'avez rendu ce qui fut toujours mien. Raymond, transporté de fureur, court l'épée à la main sur sa femme : elle échappe au coup en fuyant, va se précipiter volontairement par la fenêtre, & meurt de sa chûte. »

Nous ne craignons point que nos Lecteurs confondent cette horrible aventure avec celle de

Châtelain de Couci & de Gabrielle de Vergy. Avec un air de vraiſemblance elles different dans un point eſſentiel ; car ici c'eſt un mari furieux qui aſſaſſine l'amant de ſa femme, & lui arrache le cœur ; là, c'eſt un amant tendre qui ordonne, en mourant, que ſon cœur ſoit porté à ſa dame, comme le dernier gage d'un ſentiment qui le ſuit au tombeau. Il s'agiroit de ſçavoir auquel des deux il faut rapporter cette effroyable Hiſtoire, ou à Couci, ou à Cabeſtaing ; la queſtion a déjà été diſcutée ; & le Pere Papon, ſans pourtant oſer nier que les deux faits ſoient vrais, s'eſt cru en droit de conclure, d'après l'exactitude de ſes recherches, que ſi l'une des deux Hiſtoires a été calquée ſur l'autre, c'eſt ſans doute celle de *Raoul.*

Il eſt donc vrai que l'Amour fait quelquefois le malheur de la Beauté, la Vertu a donc raiſon de lui en diſputer quelquefois la conquête ! Lorſque François I. paſſa dans Manoſque, il logea chez un Particulier dont la fille lui avoit préſenté les clefs de la Ville. « C'étoit une jeune Perſonne dont la ſageſſe embelliſſoit encore les charmes. S'étant apperçue qu'elle avoit fait ſur l'eſprit du Roi une impreſſion que ce Monarque n'avoit pu cacher, elle alla mettre du ſoufre dans un réchaud, & en reçut la fumée au viſage pour ſe défigurer, ce qui lui réuſſit au point qu'elle devint méconnoiſſable. François I. fut d'autant plus frappé de ce trait de vertu, qu'ici la vanité de ſubjuguer un Roi, étoit

un piege dangereux dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte & si naturelle. Le Monarque voulant lui donner une marque de son estime, lui assura une somme considérable pour sa dot. »

Voici un autre trait. « Le brave Porcellet, *né à* Arles, avoit suivi à la chasse avec cinq *autres* Gentilshommes, Richard, Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, lorsqu'il combattoit en Pale*stine*. Ils furent investis par un corps de Sarrasins qui tomberent sur eux le sabre à la main. Richard & ses six Compagnons se défendirent vigoureusement pendant quelque temps, mais de six il y en avoit déjà quatre de tués, & il alloit lui-même perdre la vie ou la liberté, lorsque Porcellet, plein encore de sentimens de valeur, s'écria *en langue Sarrasine* : Je suis le Roi. Aussitôt les Sarrasins qui combattoient contre Richard, abandonnent ce Prince, se joignent à ceux qui étoient aux prises avec Porcellet, croyant qu'effectivement c'étoit le Roi, ils s'attroupent autour de lui, le serrent de près, & se saisissent de sa personne sans lui faire aucun mal, espérant d'avoir part à sa rançon. Cette méprise donna le temps à Richard de se sauver ; & quand il fut en lieu de sureté, il se hâta de retirer des mains des Barbares l'Homme généreux auquel il devoit la liberté. Il donna pour sa rançon les dix plus puissans Satrapes qu'il eût parmi ses Prisonniers. » Quelle est la femme qui n'auroit pas envié le bonheur de placer sur la tête d'un si fidelle ami

de son Roi, une Couronne civique de myrte & de laurier ? Même à Arles, dans le temps où l'on fit ces Vers sur une statue que les uns prenoient pour Vénus, & les autres pour Diane.

Silence, Callistene, & ne dispute plus ;
Tes sentimens sont trop prophanes :
Dans Arles c'est à tort que tu cherches Vénus,
On n'y trouve que des Dianes.

Le Pere Papon, que son amour pour les Lettres rend contemporain de tous les lieux, ne nous laisse rien à désirer sur cette fameuse République de Marseille, qui fut l'Athenes des Gaules, elle dut son bonheur & sa durée à ses loix sages, gravées sur des tables & affichées dans les Places publiques. Celle qui regardoit le suicide est une des plus remarquables. « Elle défendoit aux Citoyens d'attenter à leur vie ; & s'il s'en trouvoit qui fussent las de vivre, ils exposoient aux Magistrats les raisons qu'ils avoient d'abréger leurs jours. Si elles étoient approuvées, on leur donnoit du suc de ciguë que l'on tenoit tout préparé dans le lieu des assemblées. » Cette coutume que la Religion & la Nature réprouvent, trouvoit une excuse dans le systême de la Métempsycose. Il en avoit encore fait naître une autre qui faisoit le bonheur des fripons & des dupes. Les Riches prêtoient de l'argent dans ce monde pour en retirer le paiement dans le Ciel.

Le Fort de Notre-Dame-de-la-Garde, d
l'Eglise est fameuse par la dévotion des Mari
n'est plus comme du temps de Bachaumont & d
Chapelle, une masure prête à tomber au premi
vent, ni un

> Gouvernement commode & beau,
> A qui suffit, pour toute garde,
> Un Suisse, avec sa hallebarde,
> Peint sur la porte du Château.

Mais ces joyeux Voyageurs, qui prirent ta
de plaisir à goûter, dans la petite Ville de Cassis,

> Ce muscat adorable,
> Qu'un soleil proche & favorable
> Confit dans les brûlans rochers,

ne furent jamais si contens que lorsqu'ils vire
à Toulon

> . . . . Ce Paul dont l'expérience
> Gourmandoit la mer & le vent,
> Dont le bonheur & la vaillance
> Rendoit formidable la France
> A tous les Peuples du Levant.

Ce Grand Homme, fils d'une Lavandiere, vi
au monde dans un bateau, au milieu d'une tem
pête. De simple Mousse, il devint Vice-Amir
« Un jour qu'il passoit sur le Port de Marseill
accompagné des Officiers des galeres, il apperç
un Matelot de sa connoissance, qui, attiré, comm

autres, par le désir de le voir, & d'être apçu peut-être, n'osoit pourtant se montrer. Le evalier Paul, qui vit son embarras, s'approcha: urquoi me fuyez-vous? croyez-vous que la Fore m'ait fait oublier mes anciens Amis? Ente, se tournant vers ceux qui l'accompagnoient: essieurs, voilà un de mes anciens Camarades; us avons été mousses sur le même vaisseau: la tune m'a été favorable, elle lui a été contraire, ne l'en estime pas moins. Souffrez que je m'entienne un moment avec lui.» Il lui procura un nploi honnête qui fit le bonheur de sa famille. oilà de ces traits qui prouvent le héros; car

La Gloire n'est jamais où la Vertu n'est pas.

Qu'il est agréable de voyager avec le Pere pon! comme par-tout il instruit, il amuse, intéresse! passons nous à Hyères? » Voici Patrie de Massillon, du Prédicateur le plus oquent de la France, si, pour obtenir le preier rang, il faut parer la raison des grâces du yle, & du charme du sentiment..... après s Eloges délicats de Louis XIV, il n'entendit eut-être rien qui le flatta davantage que ce ot d'une femme du peuple qui se trouvant pressée ar la foule, & entrant à Notre-Dame un jour q'il y prêchoit, dit avec un ton de vivacité: e diable de Massillon, quand il prêche remue out Paris. C'est que parlant la langue de tous

les états, en parlant au cœur de l'homme, dit l'Auteur de son Eloge, tous les états couroient à ses sermons. » A Cotignac, il faut aller voir à Notre-Dame de Grâces un Tableau remarquable, c'est un vœu de Louis XII, qui, après 23 ans de mariage, n'avoit pas encore eu la consolation d'être pere. Nous sçavions déjà que la Reine avoit fait beaucoup de pélerinages, & qu'un jour Monsieur la rencontra sortant de l'Eglise, & lui dit: Madame, vous venez de solliciter vos Juges contre moi, je consens que vous gagniez votre procès, si le Roi a assez de crédit pour cela; mais le Pere Papon nous conte une Histoire moins connue: « Le F. Augustin, Carme déchaussé, demeurant à Paris, se mit en prieres pour demander à Dieu la *fécondité* de la Reine. La Sainte Vierge, dit cet Historien, apparut à ce Religieux le 3 Novembre 1637, & l'assura que ses prieres étoient exaucées....; & pour preuve que ce n'étoit point une illusion, elle se montra à lui telle qu'elle est représentée dans le tableau. Le Roi & son Epouse ayant appris de la bouche même de ce Religieux, tout ce qui s'étoit passé, l'envoyerent en Provence pour visiter si la Sainte Vierge étoit réellement peinte dans ce tableau, telle qu'il croyoit l'avoir vue dans son extase; si la chose se trouvoit conforme à son récit, ils se chargerent de faire une Neuvaine à Notre-Dame de Grâces, afin d'obtenir du Ciel le fils qu'on leur promettoit. Les PP. de l'Oratoire

onservent la Lettre que le Roi leur écrivit à ce ujet ; le Frere Fiacre reconnut que la vision ne avoit point trompé, & remplit sa mission. » C'est onc aux prieres du Frere Fiacre que le monde oit Louis XIV ! Aussi ce Prince, par reconnoissance, fit-il présent à la Sainte-Vierge, de son Cordon bleu que l'on conserve soigneusement, & il lui envoya ensuite son contrat de mariage, & le Traité des Pyrénées.

Enfin, ce ne sera pas la faute de notre Guide si nous ne prenons point une idée parfaite de la Provence, de son climat, de ses productions, de l'organisation des montagnes dont elle est hérissée, des plantes qu'elle produit, des fossiles qu'elle renferme, & des révolutions physiques qu'elle a éprouvées. Mais il lui reste à nous faire un parallele sur les Trouverres & les Troubadours, à rapprocher les divers genres dans lesquels ils se sont exercés, & quels sont ceux que toutes les Nations ont copiés ou imités, & chez qui, dans le treizieme siecle, l'on est venu puiser le genre agréable des Contes.

L'Editeur des Fabliaux, dans son Recueil estimable par le style, les notes sur les mœurs & les usages de la Chevalerie, attribue aux Trouverres...., cette vertu créative, cette vigueur & cette fécondité de production qui, depuis, pour la seconde fois, mais à plus juste titre, a rendu nos bons Ecrivains les Modeles & l'admiration

de l'Europe. Le Pere Papon prétend que ces Patriarches de la Littérature Moderne, dépourvus d'imagination & de sentiment, n'ont tiré de leur propre fond que des fabliaux insipides, remplis de choses triviales, & froidement contés, & qu'ils doivent leurs meilleures historiettes aux Orientaux, aux Italiens & aux Provençaux. En effet, comment la France qui, depuis le regne de *Louis* d'Outremer, jusqu'au milieu du douzieme Siécle fut ensevelie sous le voile de la plus épaisse ignorance, auroit-elle pu produire quelqu'Ouvrage digne de la postérité? la Romane Françoise qui pauvre, stérile, informe, ne pouvoit fournir ni images, ni expressions, n'étoit propre qu'à rendre des contes bas & méprisables comme celui de Cocagne, le Siége prêté & rendu, l'indigestion du Vilain, le Curé & les deux Ribauds, &c. « la plupart de ces Contes roulent sur un sujet plaisant; mais comme la plaisanterie demande une délicatesse & un agrément dans l'esprit que les Trouverres n'avoient pas; comme elle dépend aussi beaucoup du choix de l'expression, des allusions ingénieuses & du rapprochement de certaines idées qui ne paroissent pas d'abord faites pour aller ensemble, ces mêmes Trouverres, qui n'avoient ni assez de talens, ni assez de goût pour réunir ces qualités, sont froids, insipides, & vous étalent avec une diffusion insupportable des idées presque toujours triviales. Ainsi ne faites pas

difficult

difficulté de leur attribuer les fabliaux où vous trouverez une gaîté sans vivacité & sans saillie, une plaisanterie sans sel & sans agrément. »

Il nous en coûte beaucoup de ne pouvoir développer toutes les raisons qui motiverent le sentiment du Pere Papon, il rend à la fois hommage à la vérité & à sa Patrie, en soutenant encore que les Trouverres ont aussi imité, & copié les Troubadours. Quoique leurs Poésies qui ont joui d'une réputation étonnante, n'existent plus que dans les Traductions, on les distingue bien des productions des Fabliers. « Quand un Fabliau respirera la loyauté & l'amour pur, tels qu'on les trouve dans plusieurs Chansons amoureuses des Troubadours, ou dans quelques-uns de leurs Contes ; quand ces sentimens seront peints avec une naïveté, une candeur & une simplicité que n'ont point les Ouvrages qui appartiennent véritablement aux Trouverres ; quand les Fabliaux contiendront des circonstances locales, qui désignent le Pays où ils ont été faits, quand ils paroîtront visiblement calqués sur des Poésies Provençales : enfin, quand ils seront publiés sans nom d'Auteur, ne serons-nous pas autorisés à dire qu'ils ont été traduits du Provençal, ou du moins qu'ils ont été faits d'après des Pieces que nous connoissons dans cette langue, & qui sont d'une ancienneté à laquelle le Fabliau ne peut remonter ? Or, c'est ce que nous force d'avouer la lecture

de plusieurs Fabliaux, qui, même déguisés, p tent un caractere national. » D'ailleurs, la Lan Provençale étoit répandue dans presque tout l'O cident; les Auteurs Italiens les plus versés d la Littérature, & Ducange, dont l'autorité d'un grand poids, en conviennent.

L'intérêt patriotique, que le Pere Papon pre aux Poésies des Troubadours, nous dispense d'i sister sur leur mérite. Sans doute qu'on y trouv autre chose que des tensons, d'éternelles & e nuyeuses chansons d'amour *sans couleur*, sa images, sans aucun intérêt; en un mot, *autre* cho qu'une assoupissante Monotonie. De plus, ce q éleve les Troubadours au-dessus de leurs *rivaux* c'est cet Esprit de Chevalerie, cette *peintur* vraie & naturelle des moeurs & des usages. *L'es*prit de leur siécle respire dans leurs ouvrages; l'amour s'y peint; l'amour, passion noble, le prin cipe des belles actions, qui, assujettie aux *loix* de la bienséance & de l'honneur, avoit toute la *déli*catesse & la vivacité de l'amitié : c'est ce sentiment pur & sublime qui mérita au Comte de Raymon Bérenger & à Béatrix de Savoie son Epouse, le rang le plus distingué parmi les Troubadours. « Ils ont eu la gloire d'avoir rendu leur Cour une des plus polies & des plus brillantes de l'Occident, par la protection éclairée qu'ils ac corderent aux Lettres. L'amour des Beaux-Arts e peut-être dans un Prince la passion qui lui fait h

plus d'honneur, parce qu'elle annonce cette sensibilité pour l'honnête & le beau qui est le garant de la prospérité des Empires & un moyen assuré de se faire un grand nom. »

VINGTIEME LETTRE

A M. SOUCHAY, DE LYON.

Paris, le 10 Novembre 1780.

Adieu, Montgriffon si charmant!
Adieu, ses Nymphes si gentilles!
Adieu, belle & sage Maman,
Qu'on prend pour la Sœur de tes Filles!
Adieu, toi Châtelain Seigneur,
Philosophe aimable & tranquille,
Qui sçais goûter, loin de la Ville,
Des plaisirs purs comme ton cœur!
Je pars! .... mais triste Voyageur,
Que malgré moi le Sort exile,
Je reste en esprit dans l'asile
Dont tes vertus font le bonheur.

Recevez, mon cher Hôte, mes petits Vers & mes grands Remercîmens, mes Regrets & mes Adieux! Vous m'avez fait

passer des jours dont le souvenir fera le charme de ma vie, comme la jouissance en a fait la félicité passagere. Que je l'ai trouvé beau ce Parc entouré de fructueux espaliers, ce Parc, où s'épaississent de si jolis bosquets, & où viennent se croiser tant d'allées symétriques ! Que ces vieux Arcs rompus de l'Aqueduc Romain font un bel effet sur les côteaux du voisinage ! *Que* dirai-je de cette Ville antique, dont les créneaux *délabrés* & les hautes tours se prolongent vers l'Orient ! & de ces Alpes, plus antiques encore, dont les masses énormes paroissent dans le lointain comme de grands pains de sucre, & reflètent en certains temps les plus brillantes couleurs du prisme ! Que ces objets sont bien faits pour la Campagne d'un Amateur tel que vous ! Que tout cela cependant affecte peu, lorsque l'on connoît votre riche Bibliotheque, votre charmante Famille, & cette belle Maman, qui réunit tant de grâces & tant d'esprit ! .... Oh ! qu'il faut être votre Ami, pour n'être que le sien !

Quel ton charmant d'égalité,
Loin de toute monotonie,
Honnête, ſans cérémonie,
Civil, ſans importunité,
Gracieux, ſans minauderie,
Affable, par humanité,
Senſible, obligeant par bonté,
Et poli ſans afféterie !

Gardez-moi le ſecret, mon bon & généreux Ami : je vais vous faire un aveu que m'arrache la confiance & la vérité. A Dieu ne plaiſe que je veuille calomnier ma chere, mon adorée Patrie ! Mais il faut le dire, le ciel de Provence étonne ; on l'admire, mais on s'en laſſe. Les bois d'orangers ſont délicieux ; mais on eſt bien aiſe de ſe retrouver ſous les grands arbres de nos autres Provinces. Vos marronniers ſi pompeux, vos larges platanes, vos tilleuls frais & flottans, & vos charmilles ſi dociles, & vos jolis peupliers d'Italie valent peut-être bien nos triſtes bouquets de pin ;

Qui prêtent ſi peu d'ombre à la Bergere aimée.

Vos bois & vos forêts parent mieux la

campagne que les plants desséchés & ... tardis de nos côtes méridionales.

La terrasse brûlante & l'aride gravier
Où d'un sep de muscat pend la grappe rougie,
Où verdit tristement le frileux olivier;
Où, de poudre couvert, végéte le figuier:
Les jardins resserrés où l'or de la Cassie
Se marie à l'argent des jasmins d'Ibérie,
La grenade & ses feux, l'*épineux jujubier*,
Le funebre cyprès, le stérile laurier,
Valent-ils ces beaux parcs où l'Art & la Nature
Frappent le sentiment aussitôt que les yeux!
Valent-ils ces berceaux, ces bois harmonieux,
Qui voûtent dans les airs leur tremblante verdure?
Quand je viens y rêver, au retour du Printemps,
Un charme universel se glisse dans mes sens,
Il les enchante tous, il en confond l'usage;
Avant de la sentir je crois voir la fraîcheur;
La lumiere moins dure, à travers le feuillage,
Adoucit son éclat, tempere son ardeur.
Le branchage odorant du chevrefeuil sauvage,
Les sucs du peuplier, la menthe du rivage,
Exhalent dans les airs la plus suave odeur;
Enfin, l'enchantement passant jusqu'à mon cœur,
D'un bonheur qui n'est plus ces bois m'offrent l'image,
Et mes doux souvenirs sont encor mon bonheur!

Un Littérateur de mes amis m'a communiqué ces jours derniers, à Paris, une Lettre du Marquis de Pezai, que j'ai trouvée digne de l'Auteur des *Soirées ;* elle est remplie de cette verve abandonnée, de ces expressions lestes & pittoresques qui caractérisent les écrits de ce charmant Poëte. Je vais vous en transcrire un fragment qui flattera sans doute un Economiste Lyonnois ; & que j'aime sur-tout parce qu'il rend les idées dont je suis actuellement affecté. » Pour moi, dit-il à son amie, (Mme. de B...... d'Orléans) c'est avec un charme inexprimable qu'en me rapprochant de Lyon j'ai retrouvé ces sillons noirs & creux, ces champs substantés par de puissans engrais, ces plaines par-tout revétues d'une couche de terre végétale & féconde. Quel plaisir d'y voir le soc s'enfoncer largement, la semence y descendre, & la herse épineuse rendre friable cette terre prodigue où les germes se développent, s'alimentent, se centuplent : c'est-là que la tête du moissonneur disparoît dans les

champs de bled, & les cornes des bê[tes] dans les herbages ! c'eſt-là que les Berg[ers] ſe cachent encore mieux à côté des V[il]lageoiſes qu'ils careſſent..... Que d'arbres que de fruits ! que de troupeaux ! que de vraies richeſſes ! quels flots de lait coulent ici dans les étables ! & dans cette Provence ſi vantée, la table du Riche ne préſente qu'à peine cette nourriture *ſalubre* & rafraîchiſſante ! Où trouveroit-on en *Provence* ces prairies ſans bornes ! ces ruiſſeaux où les geniſſes mugiſſantes viennent ſe déſaltérer ! & ces maſſes de verdure ſi bienfaiſantes à la vue ! & ces maſſifs créés pour le bonheur des Amans, & le repos des Cultivateurs ! — Non, je *ne* vous peindrois qu'imparfaitement ce que j'ai reſſenti en retrouvant la premiere forêt. O quelle magnifique parure de la terre ! Quel don de la munificence céleſte ! »

Et moi auſſi, mon cher Parron, en *re*voyant vos bois de fayards & de chênes, j'ai reſſenti l'émotion dont parle Pezai, & je me ſuis écrié :

Platanes élancés, chênes, troncs séculaires,
Vénérables sapins, ormes religieux,
Salut! Je vous revois, forêts hospitalieres!
Daignez me recevoir sous vos toits spacieux!
Qu'à tout sensible cœur vos retraites sont cheres!
Ici le Laboureur, les Troupeaux, les Bergeres,
De l'Eté dévorant viennent braver les feux:
Votre silence plaît aux Amans malheureux;
Le Sage suit en paix vos sentiers solitaires;
Satisfait d'être seul, loin des pensers vulgaires,
Le Poëte y ressent le souffle inspirateur.
Pour moi (de son penchant l'on suit l'attrait vainqueur)
Je viens y déplorer les humaines miseres,
Méditer la Nature, approfondir mon cœur;
J'y déteste en pleurant la démence des guerres,
Ces grands assassinats des Peuples en fureur,
Long & tragique deuil pour les deux hémispheres;
Et je m'écrie: heureux, qui jouit, loin des camps,
Des charmes du repos, des douceurs de l'aisance,
De soi-même, des Arts, & des plaisirs touchans,
Des célestes plaisirs fruits de la bienfaisance.

C'est-à-dire, en bonne Prose: Heureux les Habitans de M.! Heureux mon Ami S.! Heureux ses Enfans, parce qu'ils hériteront de ses goûts & de ses vertus!

Adieu, encore une fois, adieu, mon

cher Maître ; comptez sur mon éternelle amitié. Mettez-moi aux pieds de vos Dames ; & puisque c'est l'Hymne de la Reconnoissance que je chante ici, permettez-moi de la terminer par le Refrain du commencement de ma Lettre :

Adieu, Montgriffon si charmant !
Adieu, ses Nymphes si *gentilles* !
Adieu, belle & sage Maman,
Qu'on prend pour la sœur de tes filles !
Adieu, toi, Châtelain Seigneur,
Philosophe aimable & tranquille,
Qui sçais goûter, loin de la Ville,
Des plaisirs purs comme ton cœur !
Je pars.... mais triste Voyageur,
Que malgré moi le Sort exile,
Je reste en esprit dans l'asile
Dont tes Vertus sont le bonheur.

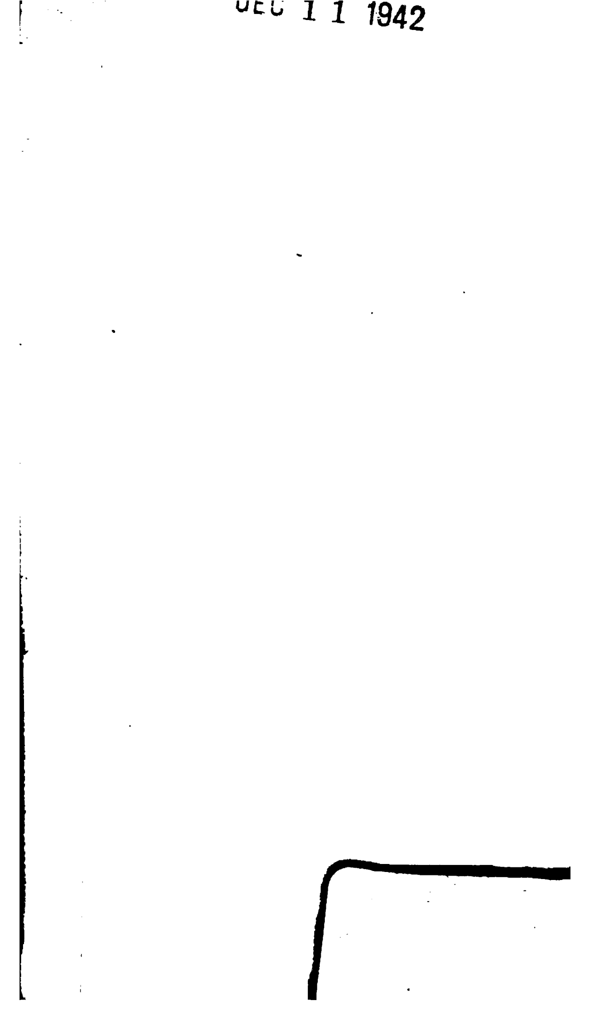
FIN du Tome Second.

NOTE

DE M. C. DE V., ÉDITEUR DE CET OUVRAGE.

CE n'est point sans peine que je suis parvenu à rassembler ces jolies Lettres. Le Public y verra un mélange si heureux de Poésie & de Philosophie, & une Raison si aimable, qu'il me sçaura gré de les avoir réunies dans ce Recueil. L'honnêteté de l'Ami de M. de Reyrac, sa douce sensibilité, s'y trahissent de toutes parts; & son talent, déjà si avantageusement connu, s'y montre sous un nouveau jour, qui ne peut qu'ajouter à sa réputation. J'ose risquer ici cet Eloge de M. Bérenger, quoique je sois moi-même beaucoup trop loué dans une de ses Lettres. C'est la justice, autant que la reconnoissance & l'amitié, qui m'a dicté cette Note; sur laquelle enchériront surement tous nos Lecteurs.




DEC 1 1 1942